

MOSES HESS
ET
LA GAUCHE HÉGÉLIENNE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

AUGUSTE CORNU

Agrégé de l'Université
Licencié en Droit

PARIS (5^e)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, boulevard Saint-Michel

—
1934

*Thèse compl.
Paris 1934.*

MOSES HESS
ET
LA GAUCHE HÉGÉLIENNE

MOSES HESS
ET
LA GAUCHE HÉGÉLIENNE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

AUGUSTE CORNU

Agrégé de l'Université
Licencié en Droit

PARIS (5^e)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, boulevard Saint-Michel

—
1934

33596



A mes maîtres

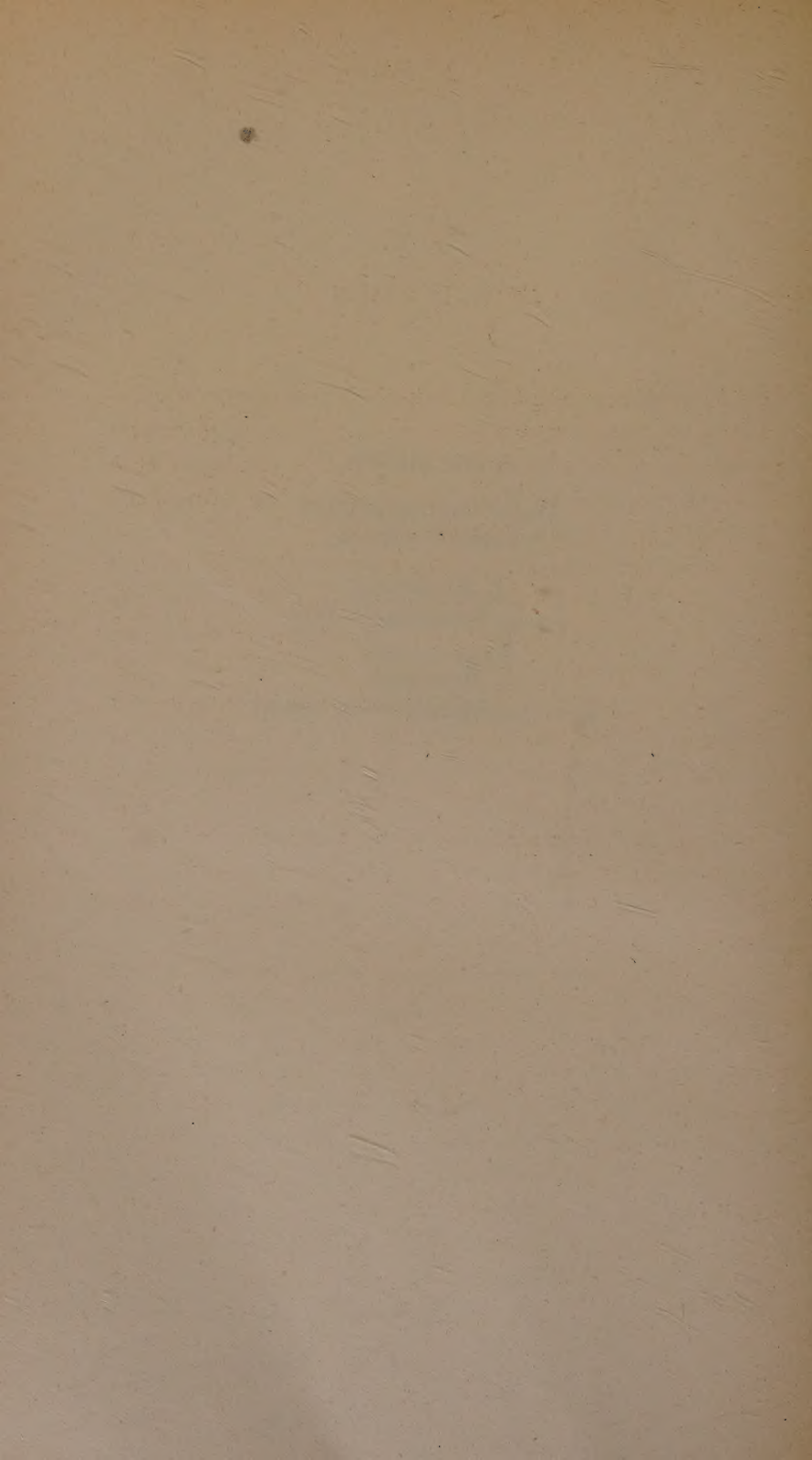
Henri LICHTENBERGER

Professeur à la Sorbonne

J. E. SPENLÉ

Recteur de l'Académie de Dijon

*Hommage
de reconnaissance et de respect*



ERRATA

- Page 2, passèrent du radicalisme politique au communisme.
P. 13, note 16, du peuple juif.
P. 26, note 51, obgleich im wesentlichen
P. 51, note 109, Cf. Hansen, *G. von Mevissen. Ein rheinisches Lebensbild*. Berlin, 1916, I, p. 248-249.
P. 55, note 120. (*Marx-Engels Gesamtausgabe*)
P. 62, note 138. (*Marx-Engels Gesamtausgabe*)
P. 63, note 139. (*Marx-Engels Gesamtausgabe*)
P. 70, note 148, der anderen gegenüber.
P. 71, sur le mouvement ouvrier (152).
P. 73, note 157, dir Leids antun will.
P. 74, note 160, *L. Feuerbachs sämtliche Werke*.
P. 89, note 197, Cf. Marx Werke I²
P. 103, et quels sont les moyens propres à accélérer celui-ci.
P. 112, Eine allgemeine Erziehung und Bildung
PP. 89, note 197 ; 90, note 203 ; 91, notes 204 et 205 ;
92, note 207 ; 93, note 208 ; 101, note 232 ; 102, note 234 ;
105, note 244 : remplacer Marx Werke par Marx-Engels Gesamtausgabe.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE CRITIQUE

- G. Lucacs. *M. Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. Jahrgang XII, 1926, pp. 105-155.

INTRODUCTION

Moses Hess, qui fut en Allemagne le précurseur du socialisme, est resté longtemps ignoré, car, avec son tempérament de visionnaire, il n'a pas réussi à condenser et à présenter, comme K. Marx, ses idées sous une forme claire et cohérente, en une doctrine solide.

Cependant à mesure que l'on s'est attaché à déterminer de façon précise, les divers éléments que Marx a groupés pour en constituer son système, la figure de Hess a pris un relief plus marqué.

Son influence sur la pensée de Marx, que Mehring jugeait négligeable, est apparue considérable, et, de ce fait, un intérêt plus grand s'est porté vers sa personne et vers ses œuvres.

On peut considérer Hess comme une sorte de « franc-tireur » de ce mouvement d'émancipation spirituelle et politique que fut celui de la Gauche hégélienne, où se forma la pensée de Marx.

Parmi les Jeunes Hégéliens qui s'efforçaient d'adapter le système de Hegel au courant libéral, issu de la Révolution de 1830, Hess souligna le premier la nécessité de transformer la philosophie hégélienne en une philosophie de l'action, et, prévoyant l'échec du mouvement libéral, le premier aussi il fixait à cette action un but non pas politique mais social.

Le défaut de sa doctrine était d'opposer à la manière des utopistes, par un retour à la philosophie de Fichte, un idéal à la réalité, au lieu de chercher à dégager de celle-ci

les lois de son évolution, comme devait le faire Marx qui, après avoir été son élève, devait devenir son maître.

Dans cette étude, que j'ai menée jusqu'au moment où la pensée de Hess est, comme celle de Marx, fixée dans ses traits essentiels, je me suis efforcé d'exposer, en même temps que l'influence de Hess sur Marx, la nature et les raisons de leurs divergences doctrinales.

J'ai utilisé, à cet effet, les travaux intéressants et assez nombreux qui ont paru sur Hess, et dont on trouvera la liste à la fin de ce livre. Il convient d'accorder une mention particulière à la biographie très vivante de Th. Zlocisti, qui constitue du reste plutôt une apologie de Hess comme promoteur du sionisme que comme précurseur du socialisme, et à l'étude pénétrante de G. Lucacs sur *M. Hess et les problèmes de la dialectique idéaliste*.

Il m'est agréable en terminant d'adresser l'expression de ma gratitude à M. H. Lichtenberger, qui a bien voulu m'apporter l'appui de sa haute compétence dans la direction de ce travail.

Je remercie également MM. les directeurs des Bibliothèques et Archives de Paris, Berlin et Cologne, et en particulier M. le directeur du Schiller National Museum de Marbach, qui a eu l'obligeance de m'adresser la copie des lettres inédites de Hess à Auerbach.

I

L'ENFANCE

C'est une bien curieuse figure que celle de Moses Hess qui, après avoir été le prophète du communisme, dont il propagea le premier la doctrine en Allemagne, se consacra à l'affranchissement de son peuple et de sa race, et se fit l'apôtre du sionisme.

Il appartenait à cette pléiade d'écrivains libéraux et socialistes qui, après 1830, participèrent en Allemagne, à la lutte contre le système de la Sainte-Alliance et dont l'agitation, favorisée et soutenue par le développement croissant de la bourgeoisie et du prolétariat, devait aboutir à la Révolution de 1848.

Le système de la Sainte-Alliance, qui voulait maintenir ou rétablir la situation politique et sociale antérieure à la Révolution française, se heurtait à la profonde transformation économique qui s'opérait alors dans l'Europe occidentale. Le développement du régime de production capitaliste, qui sapait les bases de l'ancienne organisation féodale, en ruinant la noblesse, en détruisant les corporations et en affranchissant les paysans, devait nécessairement entraîner la chute de ce système. Il fut renversé en France, par la Révolution de 1830, et en Angleterre, par la réforme électorale de 1832. En Allemagne, où la bourgeoisie était encore trop faible pour accéder au pouvoir, le conflit entre le régime politique et le régime économique revêtit d'abord une forme idéologique, avant de prendre une forme poli-

tique. A l'exemple des réformateurs français du XVIII^e siècle, les libéraux allemands de la première moitié du XIX^e s'attaquèrent en effet à la philosophie spiritualiste et à la religion, avant d'entreprendre la lutte politique.

Un premier mouvement, de caractère littéraire, celui de la Jeune Allemagne, qui se proposait de lutter contre les tendances réactionnaires du romantisme et de répandre par la littérature les idées libérales, politiques et sociales, échoua en 1835. Un autre mouvement, celui de la Gauche hégélienne, lui succéda en 1838. Après l'avènement au trône de Frédéric Guillaume IV, en 1840, les Jeunes Hégéliens, passant du radicalisme philosophique au radicalisme politique, tentèrent de transformer l'État prussien par une critique de ses institutions. Cet essai ayant abouti à un échec complet en 1843, une séparation se fit parmi eux : les uns, comme D. F. Strauss, Bruno Bauer, Feuerbach, se confinèrent dans la critique religieuse, tandis que les autres, Hess, Marx et Engels, poussant plus loin leurs critiques, abordèrent la question sociale et passèrent du libéralisme politique au communisme.

L'intérêt, que présentent la personnalité et l'œuvre de M. Hess, vient de ce qu'il a précédé et entraîné Marx et Engels dans cette évolution, et nous nous proposons d'étudier ici son œuvre et son rôle jusqu'en 1844, c'est-à-dire jusqu'au moment où, après avoir été le maître de ces grands théoriciens du socialisme, il devint à son tour leur disciple.

* * *

Moses Hess est né le 21 janvier 1812, à Bonn, en Rhénanie. Cette province, annexée à la France de 1795 à 1814, avait subi une profonde transformation politique, administrative, économique et sociale, qui l'avait fait passer d'un régime semi-féodal à celui d'un État moderne.

L'égalité juridique et politique avait détruit l'ancienne hiérarchie sociale ; elle avait entraîné la déchéance de la noblesse, privée de ses terres et de ses privilèges, et affranchi les paysans devenus propriétaires du sol. Le régime de liberté économique avait, d'autre part, déterminé un essor rapide de l'industrie et du commerce et accru la puissance et le rôle de la bourgeoisie qui tendait à devenir la classe dirigeante.

Alors que la Rhénanie était ainsi en pleine transformation économique, politique et sociale, le traité de Vienne l'avait séparée de la France, en 1815, et annexée, avec la Westphalie, à la Prusse.

Malgré les lourdes charges militaires et fiscales qui avaient pesé sur elle à la fin de l'Empire, la Rhénanie n'accueillit pas volontiers la domination de la Prusse, car celle-ci, pour l'assimiler à ses anciennes provinces encore semi-féodales, s'efforça d'abolir les réformes introduites par la France et de rétablir l'état de choses antérieur à la Révolution.

Elle devint alors un centre d'agitation libérale, puis — après que l'Union douanière de 1834 eût déterminé, en même temps que le développement rapide de la grande industrie, la formation d'un prolétariat urbain — un foyer d'opposition socialiste, d'où devaient sortir les premiers agitateurs et théoriciens révolutionnaires : Hess, Marx et Engels.

Moses Hess appartenait à une vieille famille juive, originaire de Pologne, restée très attachée à ses croyances. Il comptait parmi ses ancêtres un savant rabbin qui s'était réfugié en Allemagne, pour se soustraire aux persécutions (1). Cinq ans après sa naissance, en 1817, son père, alors âgé de

(1) Cf. M. Hess, *Rom und Jerusalem*, 2^e éd. Leipzig, 1899, p. 32 et 35 (note 2).

vingt et un ans, quitta Bonn, pour aller fonder, à Cologne, une raffinerie de sucre qui devait rapidement prospérer. L'enfant resta à Bonn, chez son grand-père qui l'éleva selon les principes de la plus stricte orthodoxie. Les Juifs d'alors sortaient à peine du ghetto ; la loi qui les avait affranchis en Prusse, ne datait que de 1812, et depuis 1815, le roi Frédéric Guillaume III s'efforçait de supprimer l'égalité civile qu'il ne leur avait accordée qu'à regret (2). Sous l'effet de cette réaction, deux tendances se faisaient jour chez eux : les uns, désireux de sortir de leur isolement pour s'intégrer dans la nation prussienne et participer pleinement à la vie sociale, politique et intellectuelle du pays, abandonnaient la religion de leurs pères et se convertissaient au protestantisme (3) ; les autres, avec cette mystique particulière au peuple juif, qui fait que sa foi et son espoir ne sont jamais aussi grands que lorsque le malheur s'appesantit sur lui, restaient plus attachés encore à leur religion, trouvant en elle un réconfort et un soutien. Le père de Hess, qui devait devenir président de la communauté juive de Cologne, était de ceux-là, et aussi son grand-père, qui s'était chargé de son éducation (4). Celui-ci lisait chaque soir, après le labeur de la journée, le Talmud et ses commentaires, qui entretenaient en lui une foi vivante. Il communiquait cette foi dans son Dieu et dans l'avenir de sa race, à son petit-fils qui ne voyait pas sans émotion, les yeux de son grand-père se remplir de larmes, lorsqu'il évoquait l'exil et les malheurs du peuple

(2) Sur la situation des Juifs en Rhénanie, cf. Th. Zlocisti, *Moses Hess*. Berlin, 1921, p. 16-19.

(3) Cf. Les conversions d'E. Gans, de H. Heine et du père de K. Marx.

(4) Cf. M. Hess, *Rom und Jerusalem*, p. 32.

« Ich war etwa sieben Jahre alt. Wir lagen schon zu Bett und ich hatte eben das Nachtgebet beendet. Da hob sie (il s'agit de sa mère) mit bewegter Stimme an : « Hör, mein Kind, du musst nur immer fleissig lernen. Moh'rich « ist unter meinen Vorfahren und Du hast das Glück bei deinem Grossvater zu « lernen. Es heisst aber, wo Grossvater und Enkel Thora lernen, da weicht die « Gotteslehre nicht mehr von Kind zu Kind. »

Cité par Zlocisti, *op. cit.*, p. 20.

juif, dont rien n'avait pu abattre la confiance et l'espoir (5). Cette éducation religieuse, qui marqua l'âme du jeune Hess d'une empreinte ineffaçable, devait faire de lui, plus tard, l'apôtre du sionisme et le différencier de Marx qui, bien qu'issu d'une famille de rabbins, reçut de son père une éducation rationaliste.

A l'âge de 14 ans, Hess perdit sa mère. Son père le prit alors avec lui, à Cologne, pour l'initier aux affaires, car il comptait lui confier plus tard, en sa qualité de fils aîné, la direction de la fabrique. Mais à sa grande désillusion, M. Hess ne montra aucune disposition pour le commerce. Sentimental et rêveur, il n'avait de goût que pour l'étude et complétait alors, tant bien que mal, par la lecture de Spinoza et de Rousseau qui s'ajoutait à celle du *Talmud*, l'instruction première qu'il avait reçue de son grand-père. En 1830, il obtint l'autorisation d'aller étudier à Bonn. Les registres de l'université ne font pas mention de son nom, sans doute parce qu'il ne possédait pas le baccalauréat nécessaire pour s'y faire inscrire. Autant qu'on en peut juger, il n'y fit pas des études bien régulières, et demeura ce qu'il avait été jusqu'alors et ce qu'il resta toujours : un autodidacte (6).

De retour à la maison paternelle, il se sentit moins de goût encore pour le commerce, et quitta sa famille pour

(5) Cf. Hess, *Rom und Jerusalem*, p. 16.

« Mein strenggläubiger Grossvater war einer jener ehrwürdigen Schriftgelehrten, die ohne sein Metier daraus zu machen, Titel und Kenntnisse eines Rabbiners hatten. Nach beendigtem Tagesgeschäfte studierte er das ganze Jahr hindurch bis nach Mitternacht den Talmud mit seinen vielen Commentaren. Nur in den « neun Tagen » wurde dieses Studium unterbrochen. Er las alsdann mit seinen Enkelchen, die bis nach Mitternacht aufbleiben mussten, die Sagen von der Vertreibung der Juden aus Jerusalem. Der schneeweisse Bart des strengen alten Mannes wurde bei dieser Lektüre von Thränen benetzt ; auch wir Kinder konnten uns dabei natürlich nicht des Weinens und Schluchzens enthalten. »

(6) Dans une lettre à Auerbach du 23 juin 1840, il avouait qu'il ne connaissait guère les langues anciennes, qui constituaient alors le fondement des études.

« Ob ich bei meiner Unkenntnis oder sehr geringen Kenntnis der alten Sprachen, zu diesem Amte geeignet bin ist zwar sehr die Frage (il voulait devenir alors rédacteur d'un journal). »

mener une vie aventureuse, un peu en marge de la société. Ce départ marquait une première révolte contre l'ordre établi, contre l'organisation sociale, aux règles de laquelle il ne voulait pas se plier. Il se rendit d'abord en Hollande, puis en France, pour gagner sa vie. La France l'attirait, car elle était alors le lieu de pèlerinage, la terre sainte de tous les proscrits et de tous les révoltés, à qui la Révolution de 1830 apparaissait comme l'annonce des temps nouveaux.

Il alla sans doute à Paris, où les libéraux allemands, nationalistes et républicains, qui s'y étaient réfugiés après l'échec du mouvement de 1832, avaient fondé une société secrète, « la Fédération des Bannis », dans laquelle commençaient à pénétrer les idées socialistes françaises, en particulier celles de Saint-Simon, de Fourier et de Babeuf (7). C'est dans ce milieu que Hess puisa les conceptions socialistes qui devaient inspirer ses premiers ouvrages. Dénoué de ressources, il dut prendre le chemin du retour. Il séjourna pendant un certain temps dans un village, près de Metz, où il se fit instituteur ; il se rendit ensuite à Francfort-sur-le-Main, chez un de ses oncles qui ménagea une réconciliation avec son père, et il regagna, de là, la maison paternelle.

L'entente ne régna pas longtemps entre son père et lui, et un nouveau conflit éclata. En dépit des promesses qu'il avait faites, le zèle de Hess fut en effet de courte durée, et bientôt il quittait derechef la fabrique, pour courir le monde. Il alla, cette fois, en Suisse, puis en France, mais notre pays ne fut pas pour lui une terre hospitalière, car la misère le contraignit de nouveau à rejoindre sa famille.

Apparemment assagi par ces lamentables pérégrinations, il se plia à la volonté paternelle. Cependant, s'il n'avait pas réussi à se libérer de liens et de tâches qui lui paraissaient serviles, il n'avait perdu ni l'espoir ni la foi. A

(7) Cf. Ch. Andler, *Le Manifeste communiste. Introduction historique et commentaires*. Paris, Rieder (s. d.), p. 6-20.

l'imitation de Spinoza, son maître et son modèle, il faisait, de sa vie, deux parts : l'une employée ou plutôt sacrifiée au travail de la fabrique, l'autre, consacrée à la méditation et au rêve, dans laquelle il donnait libre cours à son imagination et s'évadait, ainsi, du monde des affaires qui répugnait à son être.

UN RÊVE MESSIANIQUE ET SOCIAL

« L'histoire sacrée de l'humanité » (1837)

Ses pensées se groupaient alors autour d'une idée centrale, qui prenait peu à peu corps dans son esprit. Il avait hérité de ses pères la croyance dans la mission divine du peuple juif, peuple élu, qui se relèvera un jour de sa plus profonde misère, pour atteindre à la plus haute gloire. Cette croyance au triomphe final de sa race se transformait maintenant chez lui, sous l'effet de son dur apprentissage de la vie, en une foi dans la victoire, non plus de la race mais de la classe opprimée, du peuple, et cette foi déterminait sa conversion au socialisme.

Son premier livre *L'histoire sacrée de l'humanité par un disciple de Spinoza*, publié en 1837 à Stuttgart, marque ce passage de l'idéologie juive à l'idéologie socialiste.

Dans ce livre étrange et confus, qui traduit les pensées et les aspirations de sa prime jeunesse, il ne faut pas chercher la philosophie de Spinoza, dont il se proclame le disciple. Spinoza lui apparaît en effet comme le prophète des temps nouveaux, qui s'est proposé de réaliser la réconciliation des hommes avec Dieu, et lui-même se donne pour son héritier spirituel, chargé d'annoncer aux hommes la Bonne Nou-

velle (8). L'idée centrale, dont il s'inspire, est l'idée religieuse du salut par l'union en Dieu, et il adapte cette idée à la conception, particulière à son époque, d'une harmonie primitive, à laquelle a succédé la désunion. Cette désunion, due à ce que l'homme s'est séparé de la Nature et de Dieu, doit faire place à une harmonie nouvelle, plus riche et plus stable que la première, car au lieu d'être inconsciente et naturelle, elle sera l'œuvre de la raison.

S'étant imprégné à Bonn, des conceptions romantiques, il interprète la doctrine de Spinoza à la manière de Schelling. Elle lui apparaît comme la théorie de l'union nécessaire entre la Nature et l'Esprit, expressions différentes dans leur forme, mais semblables dans leur essence, du principe premier qui est la Vie. Il transforme ainsi la conception statique de Spinoza en une conception dynamique, apparentée à celle de Schelling. Comme il manque, d'autre part, à cette philosophie, qui considère toute chose sous son aspect éternel, une conception de l'histoire, il la rattache à la philosophie de Hegel et s'efforce de fonder un spinozisme nouveau, par une synthèse des doctrines de Schelling et de Hegel qui dominaient alors les esprits.

Schelling et Hegel ont eu, à ses yeux, le tort de dissocier la philosophie de Spinoza en ne considérant, chacun, qu'un seul aspect de celle-ci. Schelling, en effet, a ramené Dieu à la

(8) Cf. M. Hess, *Heilige Geschichte der Menschheit*, p. 208-209.

« Die Religion, die Erkenntnis Gottes, das höchste Gut des Menschen ist verloren gegangen und der Finder sollte sich schämen freudig auszurufen : da ist sie wieder ! ? Wahrlich gegen diese Demuth sträubt sich sein Gewissen. Mögen immerhin die Hochmütigen ihn belächeln, die Neider ihn begehren, die Obskuranten und Fanatiker ihn verfolgen er verkündet dennoch seinen Fund laut und ohne Umschweife : denn so gebietet es ihm die Stimme des Herrn. Wir nehmen daher keinen Anstand offen zu bekennen, dass wir uns sofern uns nämlich die in diesen Blättern darzustellende Idee offenbar und zu verkünden gegeben wurde, als ein geringes Werkzeug der ewigen Vorsehung betrachten. »

Cf. *id.*, p. 231-232 : « Da wir uns berufen fühlen, den Willen Gottes zu verkünden, sofern dessen Erkenntnis unsere Pflichten bestimmt, so werden wir dasjenige zu beleuchten suchen, was unsere nächste Zukunft betrifft. »

Cf. *id.*, p. 226.

Nature, tandis que Hegel l'a assimilé à l'Esprit. Or Dieu, qui se confond avec la Vie universelle, comprend à la fois la Nature et l'Esprit (9).

Cette vie divine se manifeste essentiellement dans l'Histoire, dans l'évolution de l'humanité, que Hess assimile, à la manière des philosophes romantiques, à un immense organisme sans cesse en voie de transformation. Cette évolution, qui a un caractère à la fois rationnel et moral, s'apparente à celle de l'Idée hégélienne et constitue une révélation progressive de Dieu (10). De même que l'Idée, chez Hegel, réalise, au cours de son développement, ce qu'elle contenait en puissance, l'humanité, selon Hess, ne fait qu'exprimer, au cours de son histoire, ce qui était en elle dès l'origine. Elle ressemble en cela à la plante qui, après avoir été germe, devient tige et feuille, et revient dans le fruit, à sa forme première, avec cette différence toutefois que l'humanité, prenant conscience d'elle-même à mesure qu'elle se développe, retourne à sa forme première, enrichie de toute son expérience (11). L'évolution historique a, comme chez Hegel, un caractère dialectique et est déterminée par l'opposition des contraires, mais ce caractère apparaîtrait beaucoup moins nettement chez Hess, car, du fait que

(9) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 187.

« Das Schellingsche Verdienst um die Naturwissenschaft ist ebenso unstreitbar wie das Hegelsche um die Geschichtsforschung. Nur sofern sich jede als absolute Wissenschaft, als Heilslehre geltend machen will, verwerfen wir ihre Aussprache. Da nämlich das Heil in der absoluten allseitigen Erkenntnis Gottes besteht, so kann es nicht *entweder* in der Natur : *oder* in der Geistesphilosophie zu suchen sein. Gott oder das Leben kann weder ausschliesslich als Natur oder als Geist gedacht werden. »

Hess n'avait pas lu les œuvres de ces philosophes et ne connaissait que superficiellement leurs systèmes. Il l'avouait du reste dans un article inédit écrit en 1840 : « Die ideale Grundlage des neuen Jerusalems oder die überwundene Revolution. » (Cf. Zlocisti, *op. cit.*, p. 27.)

(10) D. F. Strauss venait d'exprimer cette même idée en 1835 dans sa *Vie de Jésus*.

(11) Hess emprunte à Hegel sa conception de l'évolution, qui n'est pas déterminée par la réalité extérieure et qui a un caractère essentiellement spirituel et moral. Cf. *Heilige Geschichte*, p. 234 : *Gesetz, Vom Keim auszugehen und geläutert oder bewusst zum Keim als Frucht zurückzukehren.*

ses conceptions philosophiques sont dominées par ses conceptions religieuses, la contradiction se présente plutôt sous la forme de péché, d'opposition entre le bien et le mal, que sous la forme de conflits d'intérêts ou de luttes d'idées (12).

Ce qu'il y a de nouveau et d'intéressant chez Hess, c'est que le but de ce développement est l'égalité sociale, le socialisme. Cette idée n'avait pas encore été exprimée dans la littérature philosophique et politique allemande, sauf par Heine qui la condamnait (13). Jusqu'alors, en effet, les philosophes allemands, de Kant à Hegel, en passant par Fichte et Schelling, traduisant les aspirations de la bourgeoisie, avaient considéré la liberté comme la fin rationnelle que l'humanité doit réaliser. Le plus audacieux des agitateurs révolutionnaires d'alors, Börne, ne concevait lui-même pas d'autre idéal, et pensait qu'il suffisait de renverser les despotes et les tyrans, pour faire régner le bonheur sur terre. Hess qui, au cours de ses voyages, avait vécu la vie misérable du prolétariat, exprimait plus ou moins consciemment la revendication essentielle de cette classe nouvelle, en posant comme but final de l'humanité, non plus la liberté, idéal de la révolution bourgeoise, mais l'égalité sociale (14).

Condamnant ainsi la société présente, Hess était amené à attribuer, dans sa conception de l'histoire, une place prépondérante à l'avenir, au futur, qui devait réaliser cet

(12) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 74-75 et 79.

P. 79 : « Durch immer wiederkehrende Spaltung oder Sündhaftigkeit stieg die Erkenntnis Gottes immer höher hinauf, wurde sie stets klarer. »

(13) Cf. H. Lichtenberger, *H. Heine penseur*. Paris, 1905, p. 154.

(14) Cf. I. Goitein, *Probleme der Gesellschaft und des Staates bei M. Hess*. Leipzig, 1831.

P. 12 : « In einem Entwurf zu einer Rede auf dem Baseler Kongress der Internationale (1869) sagt Hess. « Ich war vielleicht einer der ersten, die in « Deutschland für kommunistische Ideen geschwärmt haben ; schon im Jahre « 1836 trat ich in einer Schrift, die wenigen bekannt sein wird und es auch nicht « zu sein verdient, für die Abschaffung des Erbrechts auf. »

idéal social. Il se séparait, par là, de Hegel ; celui-ci en effet, partagé entre les tendances réformatrices et conservatrices, justifiait le présent par le passé, dont il est la conséquence nécessaire, mais prétendait arrêter la marche de l'histoire, en attribuant à ce présent un caractère absolu, définitif.

Il se rapprochait par contre de Fichte qui, posant le primat de la Volonté, estimait que l'homme peut et doit déterminer l'avenir, non pas au gré de ses désirs, mais pour réaliser un idéal moral. C'est de Fichte que devaient s'inspirer, non seulement Hess, mais tous les écrivains révolutionnaires d'alors, et en particulier les Jeunes Hégéliens qui, tournant leurs regards vers l'avenir, condamnaient en son nom, aussi bien le présent que le passé.

Le rôle de l'historien, disait Hess, n'est pas de se limiter à l'étude des faits passés ou présents, pour en faire l'apologie ; il doit considérer l'histoire dans sa totalité et en dégager les lois qui permettent de comprendre sa marche nécessaire et de déterminer l'avenir sinon dans ses détails, du moins dans ses grandes lignes (15).

C'est ce qu'il se propose de faire dans son *Histoire sacrée*, où il résume toute l'évolution de l'humanité.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur la partie, soi-disant historique, du livre. Comme, d'une part, les connaissances précises lui font défaut, et que, d'autre part, il veut montrer que son idéal social sera nécessairement réalisé par l'évolution historique, il règle *a priori*, d'une

(15) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 209-210.

« Die Geschichte der Menschheit ist unstreitig diejenige Wissenschaft, die über den Menschen in gesellschaftlicher und geistiger Beziehung das grösste Licht verbreitet. Wie aber die Geschichte bis heran aufgefasst wurde, war sie trotz der lobenswerten Bestrebungen der Zeit, einen Plan in der Weltgeschichte zu entdecken, noch immer keine systematische Wissenschaft, sondern eine Masse von Erfahrungen, aus denen wohl einzelne Wahrheiten abgeleitet werden konnten, die aber im Ganzen und Grossen keine Folgerungen zuliesse. In diesen Blättern wird der Versuch gemacht Ordnung in das Chaos zu bringen, der erste Versuch die Weltgeschichte in ihrer Ganzheit und Gesetzmässigkeit aufzufassen. »

façon aussi arbitraire que fantaisiste, le cours de l'histoire, et lui impose un développement préalablement conçu et fixé (16). Il faut juger du reste, avec beaucoup d'indulgence, cet ouvrage, car à cette époque, où l'on croyait communément que l'esprit pouvait transformer le monde à son gré, on se laissait facilement entraîner aux plus surprenantes constructions idéologiques ; nous n'en voulons pour preuve, que la *Philosophie de la Nature* de Schelling et celle de Hegel, qui sont, pour le moins, aussi étranges que le livre de Hess.

L'histoire de l'humanité est une histoire sacrée, car elle traduit la vie même de Dieu. Elle se divise en deux parties : la première, le passé, comprend trois grandes époques qui correspondent aux trois Personnes incarnées en Dieu : Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ; la seconde, que le passé prépare et annonce, est le nouveau royaume de Dieu, la Nouvelle Jérusalem.

A cette conception religieuse et philosophique de l'évolution humaine, au cours de laquelle l'homme acquiert une connaissance de plus en plus exacte et profonde de Dieu et de sa propre nature, Hess adapte ses conceptions sociales et, de ce fait, le développement spirituel et religieux de l'humanité se traduit par une évolution sociale qui lui donne son vrai sens.

Le but de cette évolution est le socialisme, que Hess pose comme une nécessité logique ; mais, étant donné

(16) Un bref résumé de la première partie (Cf. *Heilige Geschichte*, p. 13-83) donnera une idée des libertés que Hess prend avec l'histoire. Il l'intitule Dieu le Père et la divise en 6 chapitres : l'Inde, l'Assyrie, l'Égypte, la Palestine et la Phénicie, Babylone et la Perse, la Grèce et Rome.

En dépit de leurs titres ils se rapportent tous à l'histoire du peuple juif, la seule que Hess connût et la seule qui l'intéressât.

L'Inde, c'est Adam et le paradis terrestre, l'Assyrie, c'est l'histoire du peuple juif de Noé à Abraham, l'Égypte, c'est la captivité des Juifs jusqu'à Moïse, l'histoire de la Palestine et de la Phénicie comprend la période qui va de Moïse à David, celle de Babylone et de la Perse se ramène à l'exil des Juifs, celle de la Grèce à la délivrance des Juifs par Macchabée, Rome enfin c'est la prise de Jérusalem par Pompée et la fin de l'indépendance du peuple juif.

que la logique détermine chez lui, comme chez Hegel, le cours de l'histoire, le socialisme a également un caractère de nécessité historique, qu'il établit ainsi.

La première période, celle qui précède la venue du Christ, est l'époque de l'enfance de l'humanité ; elle est marquée par la passivité de l'esprit, la prédominance de l'imagination et l'union inconsciente de l'Esprit et de la Nature, qui s'exprime par une harmonie sociale, fondée sur la communauté des biens (17).

Le Christ donne à l'humanité conscience de cette union de l'Esprit et de la Nature, qui permet d'agir sur le monde et de régler le cours des choses. Mais son enseignement est bientôt incompris et déformé, et l'on voit naître la croyance aux miracles, à laquelle succède le mysticisme du Moyen Age (18). Cette période est marquée par la rupture de l'harmonie primitive, provoquée par l'institution de la propriété privée et de l'héritage qui divisent les hommes, et les éloignent de Dieu (19).

La dernière période du passé est caractérisée par la disparition du mysticisme qui fait place à la raison, et par le retour progressif à l'harmonie sociale, favorisé par le rétablissement de la liberté et de l'égalité (20).

Cette période, dont Hess fait remonter le début à Spinoza, annonciateur d'une ère nouvelle où l'homme

(17) Première période. Cf. *Heilige Geschichte*, p. 13-83.

P. 22 : Im Ganzen lebten die ersten Menschen einig, denn sie waren alle noch frei und gleich, darum waren sie gut und glücklich und liebten einander und freueten sich mit den Fröhlichen und trauerten mit den Traurigen.

(18) Deuxième période. Cf. *Heilige Geschichte*, p. 83-142.

(19) P. 29-30 : « Dieses war die zweite Not der alten Welt in welcher sich die Menschen trennten und verschiedene gesellschaftliche Verbände, Stämme, Nationen, Reiche gründeten, wo die Menschen ihre Freiheit zu Grabe trugen, indem sie sich ihrer Gleichheit begaben. Das Eigentumsrecht kam auf, die äussere Ungleichheit folgte bald, nachdem einmal die innere geistige vorangegangen war. Denn mit dem Eigentumsrecht musste auch bald das historische oder Erblichkeitsrecht zur Satzung werden, wodurch aber... dem Zufall und der Willkür, dem Aberglauben und dem blinden Gehorsam, der Ungerechtigkeit und der Sklaverei Tür und Tor geöffnet wurde. »

(20) Troisième période. *Heilige Geschichte*, p. 143-205.

dirigera l'évolution historique de façon rationnelle (21), s'étend, essentiellement, de la Révolution française à la Restauration, c'est-à-dire du triomphe à la défaite de la liberté et de la raison (22).

Poursuivant, après l'étude du passé, celle de l'avenir, Hess montre la voie dans laquelle l'humanité doit s'engager, pour réaliser les desseins de Dieu.

Il se défend du reste d'avoir, en cela, des visées révolutionnaires (23). Le développement de l'histoire, dit-il, peut se réaliser soit sous forme de révolution, de lutte aveugle et brutale, soit sous la forme d'évolution, déterminée par les lois éternelles et divines de la raison, et il se propose précisément de contribuer, par son livre, à éviter une révolution, en réglant le développement de l'humanité de façon rationnelle (24).

Cela fait l'objet de la deuxième partie de l'*Histoire sacrée de l'Humanité*, où Hess fait un tableau idyllique de la

(21) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 155-156 : « Mit unserem unsterblichen Lehrer ward der Keim der neuen Zeit gelegt : es begann mit ihm die Offenbarungsgeschichte von Gott, dem heiligen Geist, oder die reingeistige Erkenntnis Gottes... Gott offenbarte sich ihm nicht mehr blos in Ahnungen des Gemüths sondern im hellen Licht des Verstandes. »

P. 176 : « Der Mensch weiss jetzt Gesinnung und That nach dem erkannten Gesetz einzurichten und geht im klaren Bewusstsein seines ewigen Lebens in Gott mit festem, männlich ruhigem Schritte vorwärts auf der Bahn der Erkenntnis. »

(22) Cf. *id.*, p. 172 : « Die Restauration war nicht im Geiste der Zeit, darum verfehlte sie ihren Zweck. Der Kampf dauerte fort im Inneren der Gemüther, der Geist der Zeit glimmte wie ein gedämpftes aber nicht gelöscht Feuer fünfzehn Jahre im Stillen fort und breitete sich immer weiter aus. »

(23) Cf. *id.*, p. 217-218.

« Wir haben uns vor einem falschen Verdacht zu bewahren, vor dem nämlich, als beabsichtigten wir Revolutionen hervorzurufen oder rege zu halten... P. 221. Je mehr sich die Menschen ihres Strebens bewusst werden, desto humaner werden ihre Taten... Der heilige Geist Gottes lehrt den Menschen, das zu wollen, was die Natur will, sich nach dem ewigen Gesetze zu unterwerfen. »

(24) Cf. *id.*, p. 223 : « Darum sind wir überzeugt, dass die leidenschaftslos ausgesprochene Wahrheit — die Verkündigung der ewigen Gesetze... weit davon entfernt ist der Ordnung überhaupt schädlich zu sein. Vielmehr gereichen solche Aussprüche der Wahrheit... der Ordnung selbst zu unberechenbaren Nutzen, weil sie darauf aufmerksam machen, was zeitgemäss ist und was nicht — weil sie den Willen Gottes offenbaren. » Cf. *id.*, p. 224.

société future qu'il appelle : le royaume de Dieu ou la Nouvelle Jérusalem.

Le fondement de ce royaume est l'égalité sociale, qui repose sur la communauté des biens (25). Celle-ci a existé au début, parmi les hommes, alors qu'ils pouvaient aisément satisfaire leurs besoins ; mais l'augmentation de ces derniers a amené l'institution de la propriété privée et de l'héritage, qui ont engendré l'égoïsme et la discorde, et détruit, avec l'égalité, l'harmonie primitive (26).

L'inégalité sociale a atteint son apogée dans la société moderne, régie par l'industrie et le commerce ; elle se traduit par l'antagonisme entre les riches et les pauvres, et par la domination de l'aristocratie de l'argent qui a remplacé celle de la naissance (27). Pour faire renaître l'harmonie et l'égalité, il faut supprimer la propriété privée et le droit de succession, et rétablir la communauté des biens (28) ; seul en effet, le communisme, dont Hess fait alors une apologie enthousiaste et émue, est susceptible d'assurer le bonheur de l'humanité (29).

(25) *Heilige Geschichte*, II^e partie, p. 229-344.

(26) Cf. p. 235-237 — 252-261.

(27) Cf. p. 268-269 : « Wir werden erkennen, dass das allgemeine Leben am Ende notwendig da stocken muss, wo es eine Aristokratie gibt, die die Kräfte der Gesellschaft auf der einen Seite concentrirt, während sie die andre mit Schmach und Knechtschaft bedeckt. Wir sprechen hier nicht von jener Aristokratie, deren Macht schon gebrochen ist, nicht von der Adelsaristokratie, die zuerst angegriffen wurde, weil sie zunächst im Wege stand, wir sprechen von der Geldaristokratie. » Cf. *id.*, p. 295.

(28) Cf. p. 252-257.

« Der Höhepunkt der Ungleichheit ist durch das historische Recht in der Menschheit vermittelt worden... Naturgemäss muss erst das historische Recht aufgehoben werden, bevor jene ursprüngliche Gleichheit der Menschen wiederhergestellt werden kann. Sie, die ursprüngliche Gleichheit muss durch die Aufhebung der Erblichkeit vermittelt werden. »

(29) Cf. *id.*, p. 248-249.

« Erkennen wir das Verdienst derjenigen, die das bedeutende Wort « Gütergemeinschaft » ausgesprochen haben, es hat uns aufmerksam gemacht auf das letzte Ziel des sozialen Lebens. Wir sprechen auch nur darum von jenen, die uns Gütergemeinschaft anpreisen, um ihnen die gebührende Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen. Wir halten nämlich dafür, dass « Gütergemeinschaft » den Begriff von Gleichheit am genauesten und schärfsten bezeichnet. Nur da

Partant de l'idée messianique du bonheur le plus grand, engendré par le malheur le plus profond, qui est aussi un des fondements de la pensée hégélienne, Hess montre que la société future, le royaume de Dieu, naîtra de la grande détresse qui règne parmi les hommes (30).

La richesse, en effet, engendre la misère, accroît l'égoïsme et l'inégalité sociale et son symbole, l'argent, exerce de plus en plus son pouvoir maléfique (31). Mais, de l'excès même du mal naîtra le salut, car ce processus économique qui se traduit, d'un côté, par l'accroissement et la concentration des richesses, et de l'autre, par le paupérisme de la masse, déterminera nécessairement une révolution sociale, facilitée par la disparition des classes moyennes, ruinées par la concurrence (32).

Cette révolution, qu'on ne saurait éviter, comme dans

wo gemeinschaftlicher Besitz aller Güter, der inneren so wohl als der äusseren, wo der Schatz der Gesellschaft jedem geöffnet und Nichts an einer Person als ausschliessliches Eigentum gebunden ist, nur da herrscht völlige Gleichheit. »

P. 277 : « Mögen immerhin diejenigen, die nur ihren eigenen Vorteil im Auge haben mit ihrem ganzen Anhang von Feiglingen und Kurzsichtigen über den Untergang der alten sozialen Ordnung schreien und uns daher glauben machen, es brähe wieder Barbarei und Anarchie, wie nach Christus. Das wahre Staatsleben wird beginnen, wann das historische Recht aufgehoben sein wird. Dann erst wird die Menschheit dem Gipfel ihres Erdenglücks entgegenschreiten. »

(30) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 10-11.

« Wohl ahn'ich die glorreichen Tage, die knospend jetzt am Busen der Zeit schlummern, ich ahne den Bau und den Ruhm der siegreichen Freiheit, ich ahne deinen heiligen Glanz, zukünftige Kirche. Dennoch beben bange Töne mir durch die Seele und Weh und Gram umdüstern mir den Sinn. Denn das ist von grauen Zeiten her das Erbteil dieser Erde : Nur Blut erlöst, nur Opfer söhnen. »

P. 217 : « Wir dürfen uns nicht verhehlen, dass die Grundlage des Reiches erst durch eine grosse Not, der wir zunächst entgegengehen, vermittelt werden wird. »

(31) Cf. *id.*, p. 302-303.

« Der Reichtum ist in unserer Zeit seiner Natur nach nicht vom Raub, nicht wie ehemals von der Verarmung und Unterdrückung andrer Menschen bedingt, denn er vermehrt sich nicht mehr von Aussen sondern von Innen heraus... So wie aber unsere Gesetze und Institutionen zur Zeit noch beschaffen sind, dienen die neuen Erfindungen in der Mechanik, der sich täglich hebende Gewerbefleiss und Handel nur dazu, die Ungleichheit zu steigern, den Reichtum einer und die Armut andererseits zu fördern. »

(32) Cf. *id.*, p. 303-305.

« Freilich sind jene neuen Erfindungen, so wie der täglich freier werdende Handel und Gewerbefleiss in der Hand der Vorsehung nur Beförderungsmittel der Harmonie, des Reiches der Wahrheit, denn sie treiben den Gegensatz des Reichtums und der Armut auf seinen Gipfel, nach dessen Erreichung er sich

l'ancienne Rome, par des lois agraires (33), supprimera l'antagonisme entre les riches et les pauvres, et rétablira l'égalité primitive. Elle n'aura pas un caractère politique mais social, car toute tentative de réforme, toute recherche d'une bonne constitution est vaine, si l'on n'abolit pas la propriété privée et l'héritage, causes essentielles de l'inégalité sociale (34). Cette suppression fera régner de nouveau l'harmonie parmi les hommes et l'on verra renaître le royaume de Dieu. Ce sera l'œuvre de l'Allemagne et de la France, l'une, patrie des idées, l'autre, mère des révolutions, qui s'uniront pour fonder la Nouvelle Jérusalem (35).

Dans le dernier chapitre, Hess fait un tableau idyllique et utopique de cette Nouvelle Jérusalem (36).

notwendig ausgleichen muss. Aber wehe, wenn er nicht vor dieser Zeit friedlich geschlichtet wird, sondern vermittelt einer Revolution sich ausgleichen muss.

« In unserer Zeit, wo der beschränkte Innungs- und Gildenzwang den unbeschränkten Aktienunternehmungen, wo jeder Zwischenhandel, wie jedes Handwerk dem Grosshandel und der Industrie weichen muss, in einer Zeit, wo freier Handel- und Gewerbe fleiss jede individuelle Tätigkeit in einen ungeheuren Universalrachen verschlingt, muss der Mittelstand notwendig immer mehr schwinden, falls sich die ungleiche Verteilung der Güter nicht stets von selbst wieder ausgleicht. »

(33) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 306 : « Diese Collision kann durch keine Gesetze geschlichtet werden, die bloss den Ackerbau im Auge haben. Solche Gesetze, die in der alten Zeit ihren Zweck erreichen mochten, gehören in der unsrigen, wo nicht mehr Ackerbau sondern Handel und Industrie vorherrschen, zu den vielen Palliativmitteln, an denen wir so reich sind. »

(34) Cf. *id.*, p. 308. '

« Wir haben gezeigt, dass die wesentlichen Bedingungen des heiligen Reichs nicht in der Form der Regierung zu suchen seien, dass die soziale Noth tiefer, dass sie in der Erblichkeit der Verdienste, im sogenannten historischen Recht, in der Aristokratie, nicht aber in der sterbenden des Adels sondern in der wachsenden des Geldes liege. »

(35) Cf. *id.*, p. 308-310 : « Im Herzen Europas wird das neue Jerusalem gegründet werden. Deutschland und Frankreich sind die beiden Endpunkte des Ostens und des Westens, die Extreme an deren Berührung die göttliche Frucht hervorgehen wird. Denn der Charakter des Franzosen ist dem der Deutschen entgegengesetzt... Deutschland war und bleibt das Land der grossen geistigen Kämpfe, wie Frankreich das, der welthistorischen, politischen Revolutionen. Darum sagen wir : von Frankreich dem Land der politischen Kämpfe werde einst die echte Politik, wie von Deutschland die wahre Religion ausgehen. Durch die Vereinigung beider aber wird das neue Jerusalem entstehen. Und die Posaune der Zeit wird zum dritten Male erschallen und das Reich der Wahrheit wird gegründet sein. »

(36) Cf. *id.*, Drittes Kapitel, 311-344. Das Neue Jerusalem und die letzten Zeiten.

La religion, perdant tout caractère confessionnel, deviendra une religion universelle, une religion d'amour qui réunira tous les hommes. L'Église, n'ayant plus sa raison d'être, qui était d'établir l'harmonie dans le monde, en réconciliant les hommes avec Dieu, disparaîtra. L'État sera également transformé ; le législateur deviendra un administrateur et les lois qui asservissaient les hommes, seront abolies (37).

Elles seront remplacées par une constitution idéale, qui établira l'égalité sociale par la communauté des biens. Cette égalité sociale aura comme corollaire l'émancipation de la femme, l'union libre et l'éducation de la jeunesse par l'État (38) ; elle extirpera de l'humanité l'égoïsme, source de tous ses maux, et, grâce au régime communiste, on verra renaître, dans un nouvel Éden, l'innocence, l'abondance et la joie (39).

L'*Histoire Sacrée de l'humanité* était, sous une forme encore bien confuse, il est vrai, le premier exposé d'une théorie socialiste, en Allemagne.

(37) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 329-330-331.

« Haupt und Herz, Geist und Seele des Volkes, wir meinen die gesetzgebende und die vollziehende Gewalt werden nicht künstlich getrennt sein... Im heiligen Reich werden die Gesetzgeber aus den Vollziehern des Gesetzes, aus den Beamten entstehen... »

« In ewiger Jugend, in steter Frische werden die Gesetze aus dem Haupte entspringen und es werden keine schädlichen aufkommen können, weil alle Interessen innig verschmolzen sind. »

(38) Cf. *id.*, p. 317-318.

« Das Weib wird ebenso gut wie der Mann einer humanen Bildung sich erfreuen. Und der Mann und das Weib werden sich vereinigen durch das Band der freien Liebe. Die Erziehung der Jugend wird gleich unmittelbar unter der Ansicht des Staates sein... Die Jugend wird nicht mehr der Willkür der Eltern und Vormünder, das Weib nicht mehr der des Mannes und der Arme und Schwache nicht mehr der des Reichen und Starken preisgegeben sein. »

(39) Cf. *id.*, p. 315-316 : « Das ganze Land wird ein grosser Garten sein. Darin werden lauter frohe und fleissige Menschen wandeln und das Leben geniessen wie es Menschen ziemt. Das Elend wird man suchen um ihm abzuhelfen, aber wenig nur finden, das Unglück wird von den Menschen Abschied genommen haben. »

P. 325 : « Die Gesellschaft wird einen so unbeschreiblichen Überfluss an Kräften haben, dass sie Wunderbares schafft. Es wird dem Staat Nichts unmöglich sein, weil er nicht mehr vom Egoismus seiner Glieder abhängig ist. »

Elle était le fruit de trois conceptions, l'une juive, l'autre philosophique et la troisième sociale, qui se mêlaient, ou plutôt se juxtaposaient dans l'esprit de Hess. Le point de départ, déterminé par son éducation juive, était l'idée messianique du royaume de Dieu surgissant du sein de la plus profonde misère humaine ; ses études philosophiques l'amenaient à adapter cette conception aux doctrines de Spinoza et de Hegel et à faire naître ce royaume, non plus de la volonté divine, mais de la raison, considérée dans son développement dialectique ; enfin ses tendances communistes donnaient à cette conception philosophique un contenu social, et transformaient la dialectique rationnelle en une dialectique interne de la société, à qui elles fixaient comme but, la réalisation du communisme. Cela explique le caractère nébuleux et vague de sa doctrine, d'inspiration et de tendance religieuse et morale, comme celle des premiers apôtres du socialisme, Lamennais, Cabet, Weitling ; c'est le rêve d'une religion universelle qui ferait de l'amour, la loi des hommes, religion qu'ont annoncée les grands prophètes du peuple juif, dont la mission est de servir de guide à l'humanité (40).

Dans sa critique de l'état social et dans sa conception de la société future, il s'inspirait des théories socialistes françaises, et en particulier des doctrines de Saint-Simon, Fourier et Babeuf, très répandues chez les proscrits

(40) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 344-345.

« Dieses Volk (die Juden) war von Anfang an berufen, die Welt zu erobern, nicht wie das heidnische Rom durch die Kraft seines Armes sondern durch die innere Tugend seines Geistes. Es selbst wandelte wie ein Geist durch die Welt, die es eroberte und seine Feinde vermochten es nicht zu vernichten, weil ein Geist ungreifbar ist. Schon hat dieser Geist die Welt durchdrungen, schon sehnt sich dieselbe nach einer Verfassung, die der alten Mutter würdig ist. Sie wird erscheinen diese neue heilige Verfassung, das alte Gesetz wird verklärt wieder auferstehen. Aus der in ein Chaos verfallenen, alten Welt taucht der Genius der Menschheit auf, wie aus einer Fluth, die vom Geist Gottes bewegt wird... Die Menschheit wird im Innern einig wie von Aussen gleich, das Gesetz Gottes wird in jedem Gliede leben und klar erkannt sein. »

allemands qu'il avait fréquentés lors de son séjour en France. Il empruntait à Fourier son idéal d'harmonie sociale, qui sert de thème fondamental à son livre (41), et sa critique du système capitaliste ; sa conception du rôle essentiellement économique et administratif de l'État lui venait de Saint-Simon, et il devait enfin à Babeuf l'idéal d'égalité sociale, que la révolution prochaine devait réaliser. C'est sans doute des proscrits allemands de Paris, qu'il tenait également l'idée de la collaboration de la France et de l'Allemagne, en vue de la révolution future, idée que le plus illustre d'entre eux, H. Heine, propageait alors, en lui assignant du reste un but politique, plutôt que social (42).

Le livre de Hess traduisait les aspirations du prolétariat qui commençait alors à prendre conscience de lui-même, comme classe, et qui devait trouver des interprètes, de plus en plus nombreux et précis, de ses désirs et de ses revendications.

Un an après la publication de l'*Histoire sacrée de l'humanité*, un jeune tailleur, Weitling, s'inspirant, comme Hess, des doctrines de Fourier, Saint-Simon et Babeuf, faisait dans son opuscule, *L'humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* (1838), un exposé plus complet de la doctrine communiste, montrant que l'affranchissement du peuple serait l'œuvre de la classe ouvrière, et ne pourrait être réalisé que par la suppression de la propriété et l'établissement du communisme.

Si Weitling faisait, dans son ouvrage, un tableau plus détaillé et plus complet de la future société communiste, Hess avait sur lui l'avantage d'essayer de montrer, en s'inspirant de Hegel, que le communisme était, non pas la

(41) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 268.

« Harmonie ist die Grundlage des heiligen Reiches, das Ziel nach dem unsere Zeit zunächst strebt. »

(42) Cf. H. Lichtenberger, *H. Heine penseur*, p. 149.

réalisation d'une utopie, mais le résultat nécessaire du développement historique de l'humanité. Tout en ramenant encore, avec Hegel, l'évolution de l'histoire à une évolution spirituelle, il cherchait à établir que le socialisme était justifié et déterminé par la marche même de l'histoire, et annonçait ainsi Marx, dont il esquissait déjà les thèses essentielles.

Il exposait en effet, le premier, en Allemagne, la théorie de la révolution sociale, provoquée par la misère et la concentration des richesses, montrait que, du fait même de son développement, le capitalisme, qualifié par lui du terme plus vague d'égoïsme, était son propre fossoyeur (43) et il prévoyait déjà une société sans classes, où l'État disparaîtrait en tant que tel (44).

Par cette critique de la société, qui reléguait au deuxième plan les questions politiques et constitutionnelles, auxquelles s'attachaient alors les libéraux, Hess préparait l'évolution du libéralisme au socialisme, qui allait se faire parmi les intellectuels de la Gauche hégélienne, et l'union des conceptions philosophiques et socialistes qui s'effectuait alors chez lui, allait lui permettre de jouer un rôle considérable, dans cette évolution.

(43) Cf. *Heilige Geschichte*, p. 267.

« Aber dieser Egoismus, dieser Rest von Ungleichheit gräbt sich schon selbst sein Grab. In Kurzem wird er zur Erde bestellt werden. »

(44) Cf. Koigen, *Zur Vorgeschichte des modernen philosophischen Sozialismus in Deutschland*, Berne, 1901, p. 172.

« Die Bedingungen des äusseren Lebens in der modernen auf Eigentumsrecht gegründeten Gesellschaft, meint Hess am Ende der 30^{er} Jahre, hängen vom Gange der industriellen Entwicklung ab. Dieser Prozess nun vollzieht sich nach den Verelendungs, Konzentrations und Zusammenbruchs Theorien. Diese drei Theorien vertritt Hess im Laufe des ganzen Dezenniums, so kann man ihn als den Vater derselben innerhalb des deutschen Sozialismus feiern. Ganz klar prophezeit er mit dem Wachstum der Industrie auf einer Seite die Verarmung der Masse, auf der anderen die Bereicherung der grossen Kapitalisten, den Untergang des Kleinbetriebs, den Verfall des Mittelstandes und das Umwandeln dieser Disharmonie dank der dialektischen Entwicklung in ein harmonisches sozialistisches Gemeinwesen. »

III

LA TRIARCHIE EUROPÉENNE (1841)

Au moment où Hess publiait l'*Histoire sacrée de l'humanité*, le mouvement de la Jeune Allemagne faisait place à un nouveau mouvement libéral, d'inspiration philosophique, qui tendait à résoudre le problème de la liberté par la voie de la critique spéculative.

Les Hégéliens libéraux, opposant au système conservateur de Hegel sa dialectique qui implique une transformation incessante du réel, montraient que toute réalité tend nécessairement à perdre son caractère rationnel, par suite de l'évolution historique qui traduit le mouvement de l'Idée, et doit faire place à une réalité nouvelle qui représente un moment, un degré nouveau de l'Esprit. Ils étaient ainsi amenés à critiquer Hegel, et à se séparer de ses disciples orthodoxes, qui, plaçant après lui le Christianisme et l'État prussien au-dessus de l'évolution historique, attribuaient à cette doctrine religieuse et à ce système politique un caractère éternel et une valeur absolue.

Cette séparation de l'école hégélienne en une droite, fidèle au système du maître, et une gauche révolutionnaire, se fit au cours de la polémique engagée autour de la *Vie de Jésus* publiée en 1835 par D. F. Strauss.

Dans ce livre, Strauss critiquait la doctrine religieuse de Hegel qui, considérant les dogmes chrétiens comme des

symboles de la vérité rationnelle, les ramenait à des concepts. Il montrait que les Évangiles étaient en réalité des mythes, nés de l'imagination du peuple juif qui avait incarné, dans la personne du Christ, ses aspirations et ses rêves.

Strauss détruisait ainsi l'identité établie par Hegel entre la philosophie et la religion chrétienne, et niait la valeur absolue de celle-ci, en établissant son caractère historique. A son exemple, les Jeunes Hégéliens, soumettant à une critique semblable le système politique de Hegel, allaient montrer que l'État prussien n'avait pas non plus ce caractère de rationalité parfaite, qu'il lui attribuait, et ils devaient conclure de cette critique que l'État, pour devenir l'expression de l'Idée, de la Moralité objective, devait se libérer de l'emprise de l'Église, opposée au progrès de la raison.

Ruge, le premier, exposa cette doctrine dans les *Annales de Halle* qu'il fonda, en 1838, pour opposer une revue libérale à l'organe conservateur des vieux Hégéliens *Les Annales de Berlin*. Il espérait au début obtenir l'appui du gouvernement prussien qu'il soutenait dans son conflit avec l'église catholique (45). Il l'engageait à affirmer vigoureusement la suprématie de l'État sur l'Église, de la raison sur la foi, et pensait que l'État prussien, héritier de la Réforme, ne pouvait manquer de le seconder dans sa lutte contre le conservatisme religieux et politique (46).

Ruge fut rejoint, en 1839, par Bruno Bauer qui élaborait

(45) Ce conflit était né à propos des mariages mixtes entre catholiques et protestants que l'Église n'admettait qu'à la condition que les enfants, nés de ces mariages, devinssent catholiques.

(46) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 28 juin 1838. Ruge « Sendschreiben an Görres von H. Leo ».

P. 1183 : « Die feindlichen Gedanken der Reaktion lehnen sich auf gegen die Berechtigung des Verstandes und schreien darum gegen Aufklärung und Rationalismus ; sie lehnen sich auf gegen die deutsche Reformation, so wohl in ihrem Prinzip als in seiner Ausbildung in dem gegenwärtigen Preussen. »

Cf. *Hallische Jahrbücher*, 14 oct. 1839. Ruge und Echtermeyer.

« Der Protestantismus und die Romantik. Zur Verständigung über die Zeit und ihre Gegensätze. »

alors sa théorie de la philosophie critique. Niant la réalité historique des Évangiles, il ne voyait en eux qu'un moment de l'évolution de la conscience humaine, de la Conscience universelle, à laquelle il ramenait l'Idée hégélienne (47). Revenant par delà Hegel à Fichte, il affirmait que la Conscience universelle n'est pas liée à une substance qui n'en est que la limitation et la négation, et qu'elle se développe par une critique constante des éléments irrationnels de la réalité présente (48).

Cette philosophie critique, qui estimait que, par la pensée, on pouvait transformer le monde (49), devint la doctrine des Jeunes Hégéliens, et ils s'en servirent d'arme dans leur lutte contre toutes les tendances réactionnaires. Tandis que Bauer dirigeait son attaque contre la religion chrétienne qui, après avoir transformé le monde antique en libérant la conscience humaine, lui paraissait être devenue le principal obstacle au développement de cette conscience, Ruge passait, sous l'effet des tendances de plus en plus réactionnaires du gouvernement prussien, du radicalisme philosophique et religieux au radicalisme politique (50).

(47) Cf. B. Bauer, *Herr Dr Hengstenberg. Kritische Briefe über den Gegensatz des Gesetzes und des Evangeliums*. Berlin, 1839.

B. Bauer, *Kritik des Evangeliums Johannes*. Brême (1840).

(48) Cf. B. Bauer, *Die Posaune des jüngsten Gerichtes über Hegel den Atheisten und Antichristen*. Leipzig, 1841.

P. 64-65 : « Die Substanz ist nur das momentane Feuer, in welchem das Ich seine Beschränktheit und Endlichkeit opfert. Der Schluss der Bewegung ist nicht die Substanz sondern das Selbstbewusstsein, welches sich wirklich als unendlich gesetzt und die Allgemeinheit der Substanz als sein Wesen in sich aufgenommen hat. »

P. 70 : « Das Selbstbewusstsein ist die einzige Macht der Welt und die Geschichte hat keinen anderen Sinn als den des Werdens und der Entwicklung des Selbstbewusstseins. »

(49) Cf. *id.*, p. 82.

« Die Philosophie ist demnach Kritik des Bestehenden... Das was ist und was sein soll wird unterschieden. Das Sollen aber ist allein das Wahre, Berechtigte und muss zur Geltung, Herrschaft und Gewalt gebracht werden. »

(50) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 1^{er} nov. 1839 ; Ruge, *Karl Streckfuss und das Preussentum*.

P. 2101 : « Preussen ist gegenwärtig seiner innersten Richtung nach und

Frédéric Guillaume III, qui avait favorisé au début les Hégéliens à cause de leur glorification de l'État prussien, se détournait maintenant d'eux et, après sa mort survenue au printemps 1840, son successeur, Frédéric Guillaume IV, se montrait plus hostile encore à l'hégélianisme, en qui il voyait une menace à la fois pour la religion, à cause de son caractère rationaliste, et pour la monarchie, à cause de ses tendances libérales.

Le conflit qui s'accroissait ainsi entre les Jeunes Hégéliens et le gouvernement les rejetait de plus en plus dans l'opposition, et posait pour eux, s'ils ne voulaient pas se condamner à l'impuissance, le problème du passage de l'idée à l'action.

Devant la réaction croissante, Ruge se rendait compte que la lutte entre les tendances conservatrices et libérales ne se ramenait pas à un conflit religieux (51). Elle revêtait maintenant un caractère politique et avait comme enjeu, à l'intérieur, la Constitution solennellement promise en 1815 et, à l'extérieur, l'Alliance de la Prusse avec les puissances réactionnaires, la Russie et l'Autriche, ou au contraire avec les puissances libérales, l'Angleterre et la France (52).

seiner staatlichen Existenz katholisch... Hier liegt Preussens Schwäche hier die Gefahr für das freie Deutschland... » P. 2102 : « Wir wollen mit Preussen sein, wir wollen teil haben an der Weltbewegung, die von seinem Geist auszugehen bestimmt ist, aber wir vermissen in ihm zur Stunde diese Grösse selbst ; ihm fehlt unser anderes Ich, das wir lieben könnten, der gründliche Protestantismus, der bei uns den ganzen Staat durchdrungen und im constitutionellen Leben seine weltliche Realität gewonnen hat. »

(51) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 24 nov. 1840 ; Ruge, *Freiherr von Florencourt und die Kategorien der politischen Praxis*.

P. 2250 : « Das Cölner Ereignis ist jetzt in den Hintergrund getreten und die Probe der Zukunft eine viel wichtigere geworden, obgleich im wesentlichen keine andere als derselbe Rechtsstreit der Prinzipien, nur mit dem Unterschied, dass die Teilung in constitutionnel und anticonstitutionnel unendlich tiefer in das Herz der Deutschen einschlägt, als die längst überwundenen Gegensätze des Katholicismus und Protestantismus, um die es sich gegenwärtig in der Religion oder im Gebiet der geistigen Innerlichkeit nicht mehr handelt, die aber in ihren Konsequenzen auf dem politischen Boden, als Constitutionalismus oder Absolutismus zum neuen Leben wieder aufleben. »

(52) Cf. *id.*, 10 avr. 1840 ; Ruge, *Menzel*. Europa im Jahre 1840.

P. 690 : « Gegen den historischen Andrang des romanisch-germanischen

Pour assurer le triomphe de la liberté et de la raison, la philosophie, disait Ruge, devait sortir du domaine de la spéculation et de l'abstraction et devenir une philosophie pratique, une philosophie de l'action (53).

* * *

C'est par là que Hess rejoignit la Gauche hégélienne. Il avait montré, dans son *Histoire sacrée de l'humanité*, que le défaut de la philosophie de Hegel venait de ce qu'elle n'était pas une doctrine d'action, et il devait, en approfondissant et en précisant cette critique, apporter une aide décisive aux Jeunes Hégéliens qui cherchaient alors leur voie.

L'*Histoire sacrée de l'humanité* n'avait eu aucun succès. Son seul effet avait été d'aggraver les dissentiments entre Hess et son père, mécontent de l'interprétation peu orthodoxe de la religion juive et des critiques de la propriété et de la famille, que renfermait le livre. Il songea alors à devenir employé de librairie, profession qui lui semblait le mieux répondre à ses aptitudes et à ses goûts, et pria son ami B. Auerbach de lui chercher une situation à Francfort-sur-le-Main (54). Cette tentative n'eut pas de succès,

Europa und seine freien Staatsformen, steift sich Russland, Östreich und Preussen und es wäre entschieden eine Übermacht auf diese Seite, wie zu den Zeiten der heiligen Allianz wenn nicht Preussen zu tief im Germanismus und in der Bewegung des historischen Geistes steckte, als dass es im Stande wäre, sich ihm auf die Dauer entgegenzusetzen. »

(53) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 2 mars 1840. Ruge und Echtermeyer, *Der Protestantismus und die Romantik*.

P. 417 : « Die theoretische Faulheit der Althegeianer hat ein Ende... die absolute Tatenlust des befreiten Geistes, der reformatorische Enthusiasmus, der unsere Mitwelt überall ergreift, begnügt sich nicht mit der Hegelschen Beschaulichkeit, welche in theoretischer Selbstzufriedenheit dem Prozesse bloss zusieht... Die Philosophie macht Partei : gegen die Vergangenheit für die wahre Gegenwart. »

(54) Cf. Lettre à Auerbach, 9 janvier 1839.

« Du wirst Dich noch erinnern, wozu Du mir gerathen, dass ich nämlich ohne meine idealen Bestrebungen dran zu geben, in eine Handlung treten solle, und wie dieser Rath ganz mit meinem eigenen längst genährten Vorsatze übereins-

et il dut rester à Cologne, où il poursuivit ses études de critique politique et sociale.

Le premier problème qu'il aborda, fut celui de l'État et de l'Église : c'était alors la question essentielle pour les Jeunes Hégéliens.

Il écrivit, à propos de l'arrestation de l'archevêque de Cologne qui avait marqué le point culminant du conflit entre le gouvernement prussien et l'Église catholique, une série d'articles intitulés *L'État et l'Église considérés du point de vue spéculatif, par un disciple de Spinoza* qu'il envoya à Auerbach, pour les faire publier dans une revue ou sous forme de brochure (55).

Condamnant toute orthodoxie religieuse (56), il soutenait, dans ces articles, le gouvernement prussien et posait en principe que l'État, incarnation de la Raison, de l'Esprit Divin, ne devait pas être subordonné à l'Église (57).

Il abandonna son projet de publier cette brochure, car son intérêt, comme celui des Jeunes Hégéliens, se détournait des problèmes religieux pour se porter vers les questions politiques et sociales.

La Prusse était alors en proie à une profonde agitation nationale, née à propos de la question d'Orient, qui mettait la France aux prises avec les autres nations européennes.

timme. Ich bin nach vielfachen Hin und Herbedenken, zu dem festen Entschluss gelangt, mich dem Buchhandel, das Verlagsgeschäft nicht ausgeschlossen, zu widmen. »

(55) Cf. Lettre à Auerbach, 9 janvier 1839.

« Hier füge ich Dir einige Manuscripte aus dem Dir bekannten Manuskript bei, welches ich früher zu einem Werke, « Staat » betitelt, ausarbeiten wollte ; jetzt habe ich eine Broschüre daraus gemacht, welche den Titel « Staat und Kirche aus dem spekulativen Gesichtspunkt, von einem Jünger Spinozas » führen soll. »

(56) Cf. même lettre. « Man sollte doch sagen, das Zerwürfnis Preussens mit der katholischen Orthodoxie müsste auf die jüdischen Angelegenheiten wenigstens den guten Einfluss haben, dass auch die jüdische Orthodoxie in Misskredit gerät. »

(57) Cf. fin de l'article. « Staatsmächte werden nicht nach dem Corpus juris gerichtet. Sie haben keinen anderen Richter über sich als den in der Weltgeschichte verwirklichten Geist Gottes. »

La Convention de Londres, conclue le 15 juillet 1840 entre l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche contre la France, avait suscité à Paris un grand mouvement patriotique dirigé surtout contre la Prusse. Pour compenser son échec en Orient, la France semblait avoir des visées sur le Rhin et un grave conflit, avivé par une lutte entre les poètes des deux nations rivales qui revendiquaient le fleuve frontière, menaçait de provoquer une guerre entre la Prusse, soutenue par les autres puissances, et la France.

Ce conflit rendait plus actuelle la question de savoir si la Prusse devait se joindre aux nations libérales, l'Angleterre et la France, pour faire triompher le libéralisme en Europe, ou au contraire, s'associer à la Russie et à l'Autriche, pour renforcer le système de la Sainte-Alliance.

Cette dernière thèse venait d'être soutenue dans un livre anonyme *La Pentarchie européenne* (1839).

L'auteur de ce livre, russophile, proposait d'organiser l'Europe de la façon suivante : les cinq grandes nations : Russie, Autriche, Prusse, Angleterre et France devaient établir leur protectorat sur les puissances secondaires tout en sauvegardant, dans une certaine mesure, l'indépendance de celles-ci, et en respectant le principe de l'équilibre européen (58).

Les États scandinaves devaient être rattachés à la Prusse, les États de l'Ouest (Espagne, Portugal) à l'Autriche, les États de l'Europe centrale (petits États allemands, Belgique, Hollande) à la Russie, les États italiens à l'Angleterre, les États de l'Est (Serbie, Moldavie, Valachie) à la France (59).

(58) Cf. *Die europäische Pentarchie* (Goldmann). Leipzig, Verlag von Otto Wigand, 1839, 442 p.

P. 21 : « Die hohe Aufgabe ist daher jenes Gleichgewicht in fünf Gravitations-systemen zu schaffen und in diesen den Organismus des neuen europäischen Staatensystem durchzubilden. »

(59) Cf. *id.*, p. 38 et s.

Ce système assurait aux puissances conservatrices, la Russie et l'Autriche, par la tutelle des États de l'Europe centrale, de l'Espagne et du Portugal, la prédominance en Europe, car il n'attribuait à l'Angleterre et à la France qu'une zone d'influence restreinte, limitée à l'Italie et à la Serbie. Quant à la Prusse, réduite à la portion congrue et entourée par les États vassaux de la Russie, elle était définitivement rivée à la Sainte-Alliance.

Les Jeunes Hégéliens, qui réprouvaient le mouvement gallophobe, et à qui il répugnait de voir la Prusse prendre parti pour la Sainte-Alliance, s'élevèrent contre ce livre (60). Ils pensaient, en effet, que la Prusse devait s'allier aux puissances libérales et en particulier à la France, pour achever l'œuvre de libération commencée par la Réforme et poursuivie par la Révolution française (61).

Leur porte-parole fut M. Hess qui, en réponse à la *Pentarchie européenne*, publia, en janvier 1841, *La Triarchie européenne*.

Pendant les premiers mois de l'année 1840, il avait fait une première rédaction de ce livre, sous le titre de *Renaissance européenne*, et l'avait envoyée à B. Auerbach (62). Puis, sur les conseils d'un de ses amis de Cologne, Schramm, il

(60) Cf. *Hallische Jahrbücher*, « Die europäische Pentarchie von... »

10 sept. 1839, p. 1734 : « Die Lehre von der Bekämpfung der Revolution ist vornehmlich nur der Kitt zu der Verbündung gegen die geistige Macht Frankreichs und Englands, von welchem Prinzip Russland sich bedroht sieht — eine Lage der Dinge, die uns an den Vorabend einer neuen welthistorischen Krisis stellt und für deren Durchkämpfung offenbar Preussen und das ausserösterreichische Deutschland, wenn es für unbedingte Allianz mit Russland gewonnen werden könnte, einen sehr geschickten Blitzableiter bilden würde. »

(61) Cf. *id.*, Ruge, *Menzel*, Europa im Jahre 1840.

13 avril 1840, p. 705 : « Je freier Frankreich wird, desto dringender wird es für Deutschland und namentlich für Preussen nicht zurückzubleiben. »

14 avril, p. 717 : « Nur mit der Verwirklichung aller Consequenzen des Protestantismus auch des Constitutionalismus, der unabwieslichen Aufgabe unseres Jahrhunderts... ist es Preussen möglich die höchsten welthistorischen Ehren sich und Deutschland beizulegen und damit den Begriff des absoluten Staates zu vollenden. »

(62) Cf. *Lettre à Auerbach* du 23 août 1840.

avait modifié son ouvrage, et lui avait donné le titre plus frappant de *Triarchie européenne* (63).

Comme pour son premier livre, il conservait l'anonymat, pensant, avec son éditeur Wigand, qu'en éveillant ainsi la curiosité du public, il se ferait par la suite plus rapidement connaître (64). L'embryon de son livre était constitué par le problème de l'État rationnel, qu'il venait de traiter; de ce problème, il était passé à la question des alliances que devait conclure la Prusse, en tant qu'État rationnel, et il exposait la nécessité de former contre les puissances réactionnaires, l'Autriche et surtout la Russie, une Triarchie européenne, composée de l'Allemagne, pays de la révolution spirituelle, de la France, pays de la révolution politique et de l'Angleterre, pays de la révolution sociale. Reprenant alors la thèse essentielle de l'*Histoire sacrée de l'humanité*, il mettait au premier plan la question sociale, qui devenait le thème central de son ouvrage (65).

Ce livre mal composé, fait de parties hétérogènes, s'inspirait des *Prolegomena zur Historiosophie* de von Cieszkowski, parus à Berlin en 1839, qui développaient deux idées, déjà vaguement ébauchées du reste dans l'*Histoire*

(63) Cf. Lettre à Auerbach du 11 déc. 1840.

« In sehr Kurzem wird nun die «Europäische Triarchie» erscheinen. Schramm erklärte sich für diesen Titel und auch ich zog ihn dem anderen vor. Auch die Vorrede habe ich auf Anrathen Schramms fast ganz geändert, so wie viele Einzelheiten im Werke selbst. »

(64) Cf. même lettre. « O Wigand gab mir den Rath vorläufig meinen Namen nicht zu nennen « Die Neugierde kauft, liest, spricht Vermuthungen auf und endlich treten Sie hervor ».

(65) Cf. Lettre à Auerbach, 15 mars 1840.

« Von mir habe ich Dir zu melden, dass ich ein grösseres Werk in Arbeit habe, welches so Gott will noch in diesem Jahre erscheinen soll. Es behandelt mein soziales Thema, das nun in England, wie Du aus den Zeitungen erfahren haben wirst, an der Tagesordnung ist, so dass vorausszusehen steht, was ich schon in meiner H. Geschichte angedeutet habe, dass unser Jahrhundert eine Revolution vorbereitet, die noch umfassender tiefgreifender und folgenreicher sein wird, als die, welche das vorige zu Tage gefördert hatte. England scheint der Boden zu sein, wo die soziale Revolution zum Ausbruch kommen wird, wie Frankreich der Boden war, auf dem sie vermittelt und Deutschland jener wo der Grund dazu gelegt worden. Ich werde daher ein Thema behandeln, das dreierlei umfasst: Religion, Sitten und Gesetze. »

sacrée de l'humanité, à savoir, la nécessité de transformer la philosophie hégélienne en une philosophie de l'action, et d'utiliser cette philosophie pour animer et diriger le mouvement social.

L'histoire du monde, disait Cieszkowski, en reprenant la doctrine fondamentale de Hegel, exprime l'évolution de l'Idée, synthèse de la pensée et de la réalité. Jusqu'ici cette synthèse a été effectuée d'une façon imparfaite, car elle n'était pas l'œuvre de l'activité consciente ; dans le monde antique la réalité dominait, dans le monde chrétien au contraire, c'est l'esprit qui l'emporte (66). Mais avec Hegel commence une période nouvelle où l'homme fera de cette synthèse, qui n'était jusqu'ici qu'un fait, le produit de sa volonté. Le défaut de Hegel, qui subordonne la volonté à la pensée (67), est de s'être borné à dégager du passé les lois de l'histoire, sans s'appuyer sur elles pour prévoir et déterminer l'avenir. Or c'est là précisément le rôle de l'historien, qui doit déduire de la connaissance du passé et du présent, l'évolution future du monde (68).

(66) Cf. A. von Cieszkowski, *Prolegomena zur Historiosophie*. Berlin, 1838, p. 24-30.

(67) Cf. *Prolegomena*.

P. 120 : « Bei Hegel ist das Praktische noch durch das Theoretische absorbiert, es hat sich von ihm noch nicht unterschieden, es ist noch so zu sagen, als ein Filialausfluss des theoretischen betrachtet. Seine wahre und eigentliche Bestimmung ist aber eine abgesonderte, spezifische, ja sogar höchste Stufe des Geistes zu sein... Nach Hegel ist der Wille nur eine besondere Weise des Denkens und dies ist die falsche Auffassung, vielmehr ist das Denken ein bloss integrales Moment des Willens, denn das Denken, welches wieder zum Sein wird, ist erst der Wille und die Tat. »

(68) Cf. *id.*, p. 8-9.

« Er hat in seinem Werk mit keiner Sylbe der Zukunft erwähnt, und sogar war es seine Meinung, dass die Philosophie in der Ergründung der Geschichte nur eine rückwirkende Kraft besitzen könne, die Zukunft aber gänzlich aus dem Bereich der Spekulation auszuschliessen sei. Wir unsrerseits müssen jedoch von vorn herein behaupten, dass ohne die Erkennbarkeit der Zukunft, ohne die Zukunft als einen integrierenden Teil der Geschichte, welche die Realisation der Bestimmung der Menschheit darstellt, unmöglich zum Erkennen der organischen und ideellen Totalität, so wie des apodiktischen Prozesses der Weltgeschichte zu gelangen ist. Darum ist die Feststellung der Erkennbarkeit der Zukunft eine unentbehrliche Vorfrage für den Organismus der Geschichte. »

A la philosophie hégélienne, sans influence sur les destinées humaines, Cieszkowski oppose la philosophie de l'action, qui se confond avec l'activité sociale qu'elle permet de diriger (69). Cette philosophie, qui unit effectivement l'idée à la réalité, a trouvé une première expression dans les théories socialistes nouvelles, en particulier celle de Fourier (70) ; le défaut de ces théories est de rester encore trop attachées à la réalité présente et de ne pas s'en dégager assez, pour déterminer l'avenir d'une manière spéculative (71).

En fixant ainsi comme tâche essentielle à la philosophie, de déterminer l'avenir en opposant un idéal, un devoir être, à la réalité, Cieszkowski, comme les Jeunes Hégéliens d'alors, modifiait la philosophie de Hegel dans le sens de celle de Fichte (72). Il dépassait du reste Fichte, chez qui la détermination de l'avenir restait un postulat abstrait, analogue au progrès indéfini de la morale chez Kant. Il s'efforçait en effet de rattacher au devenir même de la réalité, son évolution future, conçue comme un idéal, et rejo-

(69) Cf. *Prolegomena*, p. 129.

« Die praktische Philosophie oder eigentlich gesagt die Philosophie der Praxis, deren concreteste Einwirkung auf das Leben und die sozialen Verhältnisse, die Entwicklung der Wahrheit in der concreten Tätigkeit, dies ist das künftige Los der Philosophie überhaupt. »

(70) Cf. *id.*, p. 131-132 : « Die Philosophie wird von jetzt an beginnen angewandt zu werden... Jetzt also wird ihr normaler Ausfluss auf die sozialen Verhältnisse der Menschheit beginnen, um in den nicht bloss vorhandenen, sondern selbst ausgebildeten Wirklichkeit die absolut objektive Wahrheit zu entwickeln. Daraus lässt sich die zur Monomanie in unserer Epoche gesteigerte Wut, soziale Systeme zu bauen und die Gesellschaft a priori zu construiren begreifen, welche sonst nur ein dumpfes Vorgefühl eines bis jetzt noch nicht zum klaren Bewusstsein gereiften Zeiterfordernis ist. »

(71) Cf. *id.*, p. 148 : « Um eine Wahrheit zu entwickeln kann man nicht genug ideel sein, denn das reelle Gute ist nur deren andere Seite. Das System Fourier ist also darum eine Utopie, weil es zu sehr mit einer vorgefassten Wirklichkeit capitulirt, nichts desto weniger ist es das spekulativste, wenn auch keineswegs in spekulativer Form und mit spekulativem Bewusstsein, was über die gegenwärtigen Verhältnisse des Lebens gesagt worden ist... »

(72) Cf. *id.*, p. 144.

« Es soll jetzt der absolute Wille zu einer solchen Höhe der Spekulation emporgehoben werden, wie es bereits mit der Vernunft geschah, wozu sich schon sehr tiefe Andeutungen bei Fichte dem Älteren finden. »

gnait ainsi les grands penseurs socialistes d'alors, qui, dans leur désir de transformer la société, opposaient également leurs utopies à l'état de choses présent (73).

Dans la *Triarchie européenne*, Hess empruntait à Cieszkowski ce thème de la philosophie de l'action appliquée à la vie sociale, et l'adaptait à l'étude de la situation générale de la Prusse et de l'Europe.

Sa philosophie de l'action, fondement de sa doctrine, est littéralement inspirée de celle de Cieszkowski. Comme celui-ci, il pose le primat de la volonté, à laquelle il subordonne la pensée. Ce qui détermine le réel, ce n'est pas l'idée, mais l'action réfléchie qui est la vraie synthèse de la pensée et de l'être. Cette action permet à l'homme de collaborer à l'histoire, et, au lieu d'être l'instrument d'un esprit tout puissant, il devient lui-même créateur. Le défaut de la philosophie de Hegel est précisément d'avoir pour objet la pensée, et non la vie et l'action, et de se contenter d'expliquer le passé, alors que la connaissance des lois de l'histoire n'a de sens que si elle éclaire et prépare l'avenir (74). Les disciples de Hegel, les Jeunes

(73) Cf. G. Lucacs, *M. Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung Jahrgang XII, 1926, p. 111. « Die Zukunft als Gegenstand des dialektischen Denkens, der Versuch sie auf dem Wege der Dialektik konkret zu erfassen, sie zum Maszstab der Beurteilung von Vergangenheit und Gegenwart zu machen geht stark über die Fichtesche Geschichtsphilosophie hinaus. Denn bei diesem ist die Zukunft noch wenig mehr als ein etwas konkreterer Ausdruck für den Kantischen unendlichen Progress, für das noch nicht Verwirklichtsein der Forderungen der absoluten (überhistorischen) Vernunft. Während Cieszkowski und Hess den historischen Prozess in seiner konkreten Einmaligkeit dialektisch zu erfassen streben, so dass es für sie die Zukunft zu einer ebenso konkreten Epoche wird, wie es die Epochen der Vergangenheit gewesen sind. »

(74) Cf. M. Hess, *Die europäische Triarchie*. Leipzig, 1841.

P. 6 : « Wie Leben mehr als Philosophieren, so ist die absolute Geistestat mehr als die absolute Geistesphilosophie. Der Hegelianismus umfasst das ganze Gebiet des Denkens... er ist nur dann im Irrtum, wenn er glaubt mehr als Geistesphilosophie zu sein, oder dass er schon als solche eo ipso auch die Tat umfasse. »

P. 18 : « Eine Philosophie der Geschichte hat, indem sie wie die Hegelsche nur das Vergangene, das Daseiende als vernünftig zu erkennen sich bemüht, ihre Aufgabe nur halb verstanden. Zur Erkenntnis der Geschichte gehört

Hégéliens, ne se sont pas affranchis de sa conception dogmatique et abstraite de la philosophie (75). Il faut rejeter ce dogmatisme, et transformer la philosophie des idées en une philosophie de l'action ; il faut dégager l'avenir de l'étude du passé et du présent, et réaliser la liberté, non plus simplement en théorie, mais en fait.

Reprenant le schéma de l'*Histoire sacrée de l'humanité*, dont il élimine toutefois l'élément juif, pour ne garder que l'élément social, il montre que la liberté et l'égalité, qui n'existaient pas dans le passé, sont progressivement réalisées à l'époque moderne, principalement dans les pays de l'Europe occidentale, foyer de la civilisation (76). Trois pays travaillent actuellement à l'émancipation définitive de l'humanité : l'Allemagne, qui, par la Réforme, a donné au monde la liberté spirituelle, la France, qui lui a donné la liberté politique par la Révolution, et l'Angleterre, qui achèvera l'œuvre de libération en apportant au monde l'égalité sociale (77).

wesentlich dieses : aus der Vergangenheit und Gegenwart aus einem Gewesenen und Daseienden, aus beiden bekannten Grössen eine unbekannte Dritte, die Zukunft, das Werdende zu folgern. »

P. 24 : « Das freie Denken verträgt sich mit keinem Despotismus. Kann aber die Philosophie nicht mehr zum Dogmatismus zurückkehren, so muss sie um Positives zu erringen, über sich selber hinaus zur Tat fortschreiten. Die Philosophie der Tat unterscheidet sich von der bisherigen Philosophie der Geschichte dadurch, dass sie nicht bloss Vergangenheit und Gegenwart, sondern mit diesen beiden Faktoren und aus ihnen heraus die Zukunft in das Bereich der Spekulation zieht. »

(75) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 21-24.

(76) Cf. *id.*, p. 31 : « Nur das römisch-germanische Europa ist der eigentlicher historische Weltteil ; Asien ist wohl das Land des Anfangs aber nicht des Fortgangs. Nur der Westen hat eine Geschichte, der Osten hat keine... »

« Europa allein ist der Welttheil der eigentlichen Geschichte. Alle drei Hauptperioden der Geschichte spielen ihre welthistorische Rolle in Europa, Die classische wie die romantische Welt hat in diesem Welttheil ihren Boden und die gegenwärtige Wiedergeburt, welche zur dritten Hauptperiode der Geschichte herüberführt, ist wiederum eine europäische. »

(77) Cf. *id.*, p. 58.

« Von zwei Seiten, von Deutschland und Frankreich, durch die Reformation und Revolution, ist bereits ein mächtiger Anstoss gegeben. Es handelt sich jetzt nur noch darum, diese beiden Tendenzen zusammenzufassen, die Arbeit zum Abschluss zu bringen. Hiezu scheint England berufen zu sein, weshalb

Cette émancipation de l'humanité est le fruit d'une longue lutte, entre les forces de progrès et les forces de réaction, qui touche maintenant à sa fin (78).

Elle se heurte encore à l'opposition des puissances conservatrices, en particulier de la Russie et de l'Église. La Russie, État semi-asiatique, principal soutien de la Sainte-Alliance, cherche à séparer l'Allemagne de l'Angleterre et de la France, pour empêcher la formation d'une alliance entre les puissances libérales (79).

L'autre ennemi de l'émancipation humaine est l'Église chrétienne, attachée aux dogmes du passé. La religion chrétienne doit faire place à une religion d'amour qui réalisera l'union véritable entre les hommes ; l'État se substituera alors à l'Église, pour assurer ici bas leur bonheur (80).

Par la Réforme, l'Allemagne a libéré l'État de l'autorité de l'Église et assuré la liberté spirituelle. Mais l'œuvre de la Réforme est restée incomplète, car l'idéalisme ne suffit pas pour régénérer le monde. On le voit par l'exemple de l'État prussien qui, insuffisamment affranchi de l'influence

unser Jahrhundert vor Allem auf dieses Land sein Augenmerk zu richten hat. England arbeitet gegenwärtig daran, sich aus seiner Hochkirche und mittelalterlichen Politik herauszuschälen, um sich aus dem gewonnenen neuen Kerne einen neuen sozialen Lebensbaum anzupflanzen. »

(78) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 55.

(79) Cf. *id.*, p. 61.

« Zunächst geht die Tendenz Russlands wohl nur dahin in Deutschland mehr Einfluss zu gewinnen und den europäischen Dreibund überhaupt (Deutschland, Frankreich und England) so viel wie möglich zu trennen, weil es wohl weiss dass die europäische Selbständigkeit ohne die deutsche und ebenso ohne die französische oder englische, ein Unding, der Dreibund aber unüberwindlich ist. »

(80) Cf. *id.*, p. 75 : « Die Kirche hat aufgehört, weil die Menschen ihrer nicht mehr bedürfen. Die Religion der Liebe wird sich aber von nun an, anstatt in einer belehrenden Geistlichkeit, in den Werken tätiger Menschen offenbaren... »

P. 76 : « Unser Boden aber ist nicht mehr die Kirche sondern der Staat, die Welt, das ganze Leben. So weit dieses durch das Dogma geheiligt werden konnte ist solches geschehen. Es bleibt aber nachdem die Kirche, die Geistlichkeit, die Lehre, die Dogmatik ihre Aufgabe erfüllt hat, noch ein grosses Feld zur christlichen Tätigkeit übrig : der Staat, dieser Boden, nicht bloss der geistlichen sondern aller menschlichen Tätigkeit. Die Kirche konnte die Menschen nur selig, der Staat soll sie glücklich machen. Die Kirche konnte nur den Geist, der Staat soll den ganzen Menschen berücksichtigen. »

des partis religieux et surtout des piétistes, ne peut remplir sa mission libératrice (81). L'Allemagne doit s'inspirer de l'exemple de la France qui, au lieu de rester confinée dans l'idéalisme, a su passer de l'idée à l'action et compléter, par sa Révolution, l'œuvre de la Réforme, en réalisant la liberté dans le domaine des mœurs (82). Cette imitation ne doit du reste pas être servile, car si l'Allemagne est trop attachée aux idées, au côté spirituel des choses, la France est, par contre, trop attachée à leur côté matériel. Cette diversité de tendances apparaît très nettement chez les deux génies les plus représentatifs de ces deux pays : Hegel et Saint-Simon (83).

D'autre part, la Révolution française ne marque qu'une étape dans la réalisation de la liberté totale ; tout en constituant, en effet, un progrès sur la Réforme, elle n'a pas réussi à émanciper complètement l'humanité (84).

L'œuvre de l'Allemagne et celle de la France doivent se compléter, et leur synthèse sera réalisée par l'Angleterre,

(81) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 131.

« Wenn aber auch zugegeben werden muss, dass vorzüglich in protestantischen Ländern, und ganz besonders in Preussen die wahre Religion, welche sich nicht mehr in einer Kirche, in Dogmen und Bekenntnissen, sondern im Staat, im Leben und Wirken manifestirt, ihre meisten Anhänger zählt, so hat doch neben diesen wahrhaft religiösen Männern, in jenem auf die geistige Cultur Deutschlands am meisten influirenden Staate eine gewisse religiöse Partei politischen Einfluss gehabt, welcher alles Unheil, das uns betroffen hat, zuzuschreiben ist. »

(82) Cf. *id.*, p. 82 : « Die Freiheit des Geistes, welche Deutschland errungen, hätte fruchtlos fürs Leben bleiben müssen, wäre nicht eine Nation aufgetreten, welche die Wahrheit und die Wirklichkeit zu vermitteln verstand... » P. 124 : « Was die Reformation für die Religion, das war die französische Revolution für die Sitten. Die Reformation hat blos den Geist von der Kirche emanzipirt, die französische Revolution ist, indem sie die bürgerliche Ehe einsetzte, einen Schritt weiter gegangen : sie hat auch die Sitten emanzipirt. »

(83) Cf. *id.*, p. 147.

« Wenn bei Hegel wie bei den Deutschen überhaupt, die geistige Seite prävalirt, so hat die reale ihren Vertreter in Frankreich gefunden. Das schon oben dargestellte Verhältnis der Deutschen und Franzosen tritt in ihren echten Söhnen Hegel und Saint-Simon recht anschaulich hervor. Dieser ahnte die Zukunft und hatte den Trieb zu handeln und die feurige Beredtsamkeit eines bewegten Herzens, jener begriff die Vergangenheit, hatte den Drang nach Erkenntnis und die Überzeugungsgabe eines ruhigen, logischen Denkers. »

(84) Cf. *id.*, p. 33.

avec laquelle ces deux pays sont appelés à s'unir pour former, contre les puissances réactionnaires et en particulier la Russie, la Triarchie européenne (85). Al'Angleterre, qui possède à la fois l'esprit spéculatif de l'Allemagne et le tempérament actif de la France, est dévolu le rôle d'achever, par une révolution sociale, l'émancipation de l'humanité, déjà réalisée dans le domaine de l'esprit et des mœurs (86). Le grand obstacle à la réalisation intégrale de la liberté et de l'harmonie est, en effet, l'inégalité sociale qui oppose les hommes entre eux, et qui ne disparaîtra que par une révolution, que Hess juge maintenant inéluctable (87). Celle-ci éclatera en Angleterre, car c'est dans ce pays que l'opposition entre le paupérisme et l'aristocratie de l'argent est le plus accentué (88). Elle supprimera

(85) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 174-175.

(86) Cf. *id.*, p. 141 : « Deutschland muss von Frankreich und dieses wiederum von Deutschland ergänzt werden. Deutschland, Schöpfer der Reformation, repräsentiert den östlichen Typus der contemplativen Ruhe und Innerlichkeit, — Frankreich, das Land der Revolution, den westlichen Typus der Bewegung und Äusserlichkeit. Die Einheit beider ist England, weshalb auch hier unsere Zukunft zu suchen ist. »

P. 84 : « Wie die deutsche Reformation, diese Wurzel der Neuzeit, in Frankreich ihre Blüthen trug, so reift jetzt... in England die Frucht der französischen Revolution. »

P. 90 : « Zwei Revolutionen hat Europa schon erlebt, weil es dem modernen Geist nicht friedlich folgte, die deutsche und die französische. Eine dritte steht ihm noch bevor. Dieses wird das Werk des modernen Geistes, welches mit der deutschen Reformation begonnen hat, zum Abschluss bringen. Sie wird die praktische Revolution sein, diejenige sein, welche nicht nur wie die früheren einen mehr oder minder grossen, einen relativen sondern einen absoluten Einfluss auf das soziale Leben ausüben wird. » Cf. *id.*, p. 151.

(87) Cf. *id.*, p. 37-38.

« Nirgend, in keinem Gebiet ist noch die Versöhnung eine reale ! Aber nehmen wir auch an, dass die Geistesfreiheit schon eine reale, der Gegensatz von Staat und Kirche real versöhnt sei, ja noch mehr, dass auch die sittliche Freiheit real vollendet, der Gegensatz von spiritualistischer und materialistischer Sitte objektiv aufgehoben sei, so muss doch die Versöhnung des Realsten auch vom grössten Optimisten geläugnet werden ; der Gegensatz des Pauperismus und der Geldaristokratie ist nicht nur noch vorhanden, nicht nur noch unüberwunden, sondern er hat noch nicht einmal die Revolutionshöhe erreicht, obgleich er schon fühlbar genug ist. »

(88) Cf. *id.*, p. 173 : « Der Gegensatz von Pauperismus und Geldaristokratie wird nur in England die Revolutionshöhe erreichen. »

la propriété privée, source de l'égoïsme, et fera de nouveau régner l'harmonie et l'amour parmi les hommes (89).

Hess ne recherche pas, comme il l'avait fait dans *l'Histoire sacrée de l'humanité*, les raisons de la lutte de classes et les causes de la révolution ; par contre, il entreprend une réfutation des principales critiques que soulevait le socialisme. Il le défend contre le reproche de supprimer la liberté et d'être un obstacle au progrès. La vraie liberté, dit-il, ne se confond pas avec l'anarchie, elle consiste au contraire à se soumettre volontairement à la loi, à l'ordre social, et elle est d'autant plus grande que celui-ci est meilleur (90). D'autre part, le progrès infini que Hess tient pour certain, à cause de sa croyance dans la perfectibilité humaine, est attesté par l'évolution même de l'humanité, et le socialisme, loin de l'arrêter, ne fera que le stimuler. En combattant, en effet, l'égoïsme par une organisation nouvelle de la société, le socialisme amènera l'homme à mettre toutes ses forces au service de la collectivité, et accélérera ainsi le progrès social (91).

La *Triarchie européenne* marquait un progrès très net sur *l'Histoire sacrée de l'humanité*, où Hess se dégageait à peine des traditions juives. Elle constituait, en quelque sorte, une synthèse entre les conceptions philosophiques et politiques des Jeunes Hégéliens et les conceptions socia-

(89) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 159, 160, 161.

(90) Cf. *id.*, p. 166.

« Ordnung und Freiheit stehen sich nicht so einander gegenüber, dass Eines in seiner höchsten Potenz das andere ausschliesse. Die höchste Freiheit ist vielmehr nur in der höchsten Ordnung denkbar, so wie umgekehrt die höchste Ordnung nur bei der höchsten Freiheit bestehen kann. Denn Freiheit ist... Selbständigkeit. Selbständig aber ist dasjenige Wesen, das seinem eigenen Gesetz folgen kann, und da das höchste Gesetz der Menschheit, die ebenso intellektuale als tätige Liebe, auch das jedes einzelnen Gliedes derselben ist, so kommen in ihr, folgt sie diesem Gesetz der Liebe, Freiheit und Ordnung niemals in Collision. »

Hess emprunte à Hegel cette conception de la liberté faite d'une soumission volontaire à la loi.

(91) Cf. *id.*, p. 161-162.

listes, et elle établissait, ainsi, un premier lien entre la Gauche hégélienne et le mouvement social.

Avec les Jeunes Hégéliens, Hess condamnait le système de Hegel qui aboutissait en fait à un arrêt de l'évolution historique, et pensait que la philosophie devait servir de guide à l'humanité dans son développement ; mais, tandis qu'ils limitaient cette action à la critique politique et religieuse, il s'intéressait surtout à la question sociale, qui lui paraissait être l'élément essentiel de l'évolution historique (92).

Le but final de l'Histoire restait, à vrai dire, chez Hess comme chez les Jeunes Hégéliens, la transformation de l'État ; mais, par État, il entendait moins l'organisation politique que l'organisation sociale d'un pays. Il concevait l'État comme une sorte d'Église supérieure, destinée à servir de lien spirituel et matériel entre les hommes (93), et critiquait à la fois le libéralisme et le rationalisme qui, isolant l'individu de l'État et l'État de l'Église, ne lui paraissaient propres qu'à favoriser le développement du vice fondamental de l'humanité, l'égoïsme (94).

(92) Cf. Hess, *Über die sozialistische Bewegung in Deutschland* dans les *Neue Anekdoten* de K. Grün, Darmstadt 1845, p. 217. (Zlocisti, *Hess Aufsätze*, p. 126.)

« Froebel hatte lange vorher als er mich zum ersten Male besuchte, die Unzulänglichkeit des politischen Radikalismus eingesehen und von der Vereinigung der deutschen und französischen Bestrebungen die Frucht erwartet, die ich eben damals in einem Werk andeutete, dessen einziges Verdienst darin bestand, dass es einen Gedanken, den man in der Kürze und mit Bestimmtheit noch nicht aussprechen durfte in ein weites, faltenreiches, mystisches Gewand hüllte und so dem Publikum präsentirte : wir meinen den Gedanken des Sozialismus. »

(93) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 79.

« Die Zeit hat die kirchlichen Bande aufgelöst, um Staatsverbände zu schaffen, die das ganze Leben umfassen, schützen, fördern, heiligen sollen. »

(94) Cf. *id.*, p. 102.

« Die individuelle Freiheit als gestaltendes, organisierendes Prinzip geltend zu machen, dieses unsinnige Vorhaben bedarf keiner Widerlegung mehr von Seiten der Wissenschaft, weil das Leben sie schon geliefert hat. Ein Menschenverein ohne höchste Gewalt, welche die verschiedenen Interessen zu vereinigen hat, muss sich notwendig in sich selbst aufreiben, grade so wie der einzelne Mensch, dessen verschiedene Triebe nicht von einer höchsten Macht beherrscht werden, von seinen Leidenschaften zu Grunde gerichtet wird.

P. 103 : « Auf keiner solideren Basis als der abstrakte Liberalismus beruht

Il se séparait par là des Jeunes Hégéliens. Ceux-ci en effet, attachés aux idées libérales, croyaient que le triomphe des principes révolutionnaires français, appuyés et approfondis par la philosophie allemande, suffirait à assurer le bonheur de l'humanité, et de ce fait, ils n'envisageaient pas, comme Hess, la nécessité d'étendre l'alliance de la France et de l'Allemagne, préconisée depuis 1830 par les libéraux allemands, à l'Angleterre, pour donner à la révolution libératrice un caractère social.

Au demeurant, les conceptions socialistes de Hess n'étaient guère plus nettes que les idées politiques des Jeunes Hégéliens. Sans doute il n'abordait plus, comme dans son premier livre, la question sociale d'une manière abstraite, en considérant l'évolution de l'humanité comme l'accomplissement d'une prédiction ou d'une prophétie divine, et il essayait de dégager de l'étude de l'histoire politique et sociale de l'Europe, les traits essentiels de son développement futur.

Il s'inspirait, dans cette étude, de la philosophie de l'Histoire de Hegel, à laquelle il empruntait ses conceptions essentielles. Faisant de l'Histoire le développement progressif du concept de liberté, il opposait à l'Orient passif dans lequel il englobait la Russie, l'Occident, où l'Allemagne, la France et l'Angleterre réaliseraient chacune un degré de ce concept (95).

der abstrakte Rationalismus, welcher dieselbe individuelle Freieit oder subjektive Willkür, die jener dem Handeln vindicirt, dem Denken vindiciren will. Von demselben falschen Prinzip ausgehend, gelangen Rationalisten und Liberalen, zwar auf verschiedenem Wege, zu demselben falschen Resultate : die lebendige Einheit von Staat und Kirche zu trennen und auf diese Weise, den Nerv der gesellschaftlichen Ordnung, die höchste Gewalt, zu zerschneiden. »

(95) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 31.

« Nur das römisch-germanische Europa ist der eigentlich historische Weltteil ; Asien ist wohl das Land des Anfangs aber nicht des Fortgangs. Nur der Westen hat eine Geschichte, der Osten hat keine... Europa allein ist der Weltteil der eigentlichen Geschichte. Alle drei Hauptperioden der Geschichte spielen ihre welthistorische Rolle in Europa. Die classische wie die romantische Welt hat in diesem Weltteil ihren Boden, und die gegenwärtige Wiedergeburt

Comme dans l'*Histoire sacrée de l'humanité*, il attribuait à l'évolution économique et sociale, un rôle important, et entrevoyait même, dans une intuition de génie, que le mode de travail et de production était un élément essentiel de cette évolution, dont il permettait de fixer les différents stades (96).

Mais il quittait bientôt ce terrain solide pour imaginer un régime social conforme à ses aspirations. En opposant ainsi un idéal à la réalité, un Devoir Être à l'Être, il se séparait de Hegel pour se rapprocher, comme les Jeunes Hégéliens, de Fichte, sans donner toutefois comme ceux-ci, un caractère subjectif à l'évolution historique, en ramenant le développement de l'Idée concrète de Hegel à celui de la Conscience (97).

welche zur dritten Hauptperiode der Geschichte herüberführt, ist wiederum eine europäische. »

(96) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 30-31 (cf. I. Goitein, *op. cit.*, p. 21)

« Hat Aristoteles Recht, und ist es wahr, dass es lebendige und vernünftige Maschinen geben müsse, je unvollkommener die todten Werkzeuge sind, so ist es umgekehrt ebenso wahr, dass lebende und vernünftige Geschöpfe um so weniger zu blinden Werkzeugen, zu Maschinen herabgewürdigt zu werden brauchen, je vollkommener die todten sind. Auch wird diese Wahrheit von der Neuzeit ebenso sehr bestätigt, wie die umgekehrte vom Alterthum. Schon lange gibt es keine Sklaven mehr und das Verhältnis der herrschenden zur dienenden Classe überhaupt ist in einer grossen welthistorischen Metamorphose begriffen. Theorie und Erfahrung, wie Idee und That, sind demnach im sozialen Leben im vollkommenen Einklang. Eine Differenz ist nur da insofern die alte Zeit im Übergange zur Neuzeit ist. Das Wesen der letzteren aber, wie es nach ihrer vollkommenen Ausbildung erscheinen muss, unterscheidet sich gewiss hinsichtlich der realen Freiheit in der angegebenen Weise vom Alterthum. Dieser Unterschied also ist als das Reale der Entwicklungsgeschichte des Weltgeistes festzuhalten. Die drei Hauptperioden der Weltgeschichte sind demnach als die der absoluten Ungleichheit, des Überganges und der absoluten Gleichheit zu fassen. Im Altertum nämlich, wo der Mensch zum blinden Werkzeug herabwürdigt werden musste, war absolute Ungleichheit. Den Übergang von dieser zur absoluten Gleichheit bildet das Mittelalter. Absolute Gleichheit tritt endlich ein, wenn wie in der Neuzeit, das alte Verhältnis von todten und lebendigen Werkzeugen ein umgekehrtes, so dass das todte Werkzeug zum lebendigen erhoben wird, wie im Altertum das lebendige zum todten herabgewürdigt worden ist. »

(97) Cf. G. Lucacs, *Moses Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*, p. 109.

« Die Wendung, die Hess an Hegel vollzieht liegt in der Fichteschen Richtung, obwohl gerade Hess sich stets als Spinozisten bekannt hat, obwohl sein Fichteanismus von dem Bruno Bauers radikal verschieden ist. Es ist nicht ein Wiedersubjektivmachen der Hegelschen Objektivität, wie es Bruno Bauers

Comme l'Allemagne, par suite de son tardif développement économique déterminant la faiblesse de sa bourgeoisie et de son prolétariat, ne lui fournissait pas les éléments concrets d'une dialectique révolutionnaire, en lui montrant comment la société socialiste devait nécessairement se dégager de la société bourgeoise, il était amené à donner à l'évolution historique un caractère idéaliste, et à admettre comme un postulat la réalisation nécessaire du socialisme, qu'il identifiait à priori avec le développement rationnel du réel. Avec les Jeunes Hégéliens, il croyait que le progrès était engendré par le mouvement des idées, et sa philosophie de l'Histoire restait, de ce fait, sur le même plan que celle de Hegel. Il résolvait en effet la société en concepts qu'il assimilait aux différents aspects et moments de celle-ci (98), sans démontrer ni l'identité de ces concepts avec le contenu concret de l'histoire, ni l'enchaînement nécessaire des époques historiques successives, et, à la manière des utopistes, il se proposait de régénérer la société au moyen d'arguments et de principes philosophiques.

Cette tendance à l'utopie, qui se manifestait alors chez tous les réformateurs sociaux, répondait du reste, à la

« Philosophie des Selbstbewusstseins » bezweckt, sondern der Versuch den kontemplativen Charakter der Hegelschen Philosophie zu überwinden, die Dialektik praktisch zu machen. Diese Tendenz zum Praktischen musste notwendig auf Fichte zurückführen. »

(98) Lucacs, *op. cit.*

P. 118 : « Indem die Junghegelianer die logische Schranke von Hegels System in der Logik selbst, durch die Logik aufzuheben versuchen, wird für sie die Zukunft, deren Erkenntnis nur als Gegenstand einer umwälzenden Praxis möglich ist, zum Gegenstand blosser Anschauung. Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft erscheinen allerdings auf derselben Ebene der Begreifbarkeit, diese ist jedoch nur mehr die der « reinen Erkenntnis » der reinlogischen, systematischen Entwicklung der dialektischen Triade... »

P. 119 : « An dieser Grundeinstellung muss der Versuch einer Historisierung der dialektischen Kategorien über ihre Historisierung bei Hegel hinaus scheitern. Sie wird zu einer willkürlichen Zuordnung von Kategorientypen zu bestimmten historischen Epochen, wobei weder die Notwendigkeit ihrer Verknüpfung mit diesen Epochen, noch die Entwicklung der Geschichtsepochen auseinander, sichtbar werden können. »

fois, à son tempérament sentimental et rêveur, plus porté à se nourrir d'illusions que de réalité, et à sa situation sociale d'intellectuel déclassé, qui le séparait du prolétariat, de la masse, dont il ne prévoyait pas le rôle historique dans la réalisation du socialisme, et qu'il considérait même comme un obstacle au progrès, à cause de sa nature grossière (99).

Cet isolement social explique le flottement dans ses conceptions et aussi certaines défaillances morales, en rapport avec son incertitude doctrinale, que l'on note alors chez lui. C'est ainsi qu'au moment même où il faisait dans la *Triarchie européenne* l'apologie de la France libérale, il mettait en musique la fameuse chanson gallophobe de Becker, sur le Rhin allemand, espérant en retirer plus de profit que de son livre (100).

Par son caractère imprécis, la *Triarchie européenne* traduisait l'effervescence de l'esprit de Hess. Il entrevoyait déjà, par une intuition géniale, le rôle capital que jouait l'économie dans le développement historique, mais, au lieu de chercher à déterminer, comme devait le faire Marx, les lois de ce développement par une analyse exacte et minutieuse des faits, il le subordonnait à une éthique,

(99) Cf. *Die europäische Triarchie*, p. 162.

« Die menschliche Gesellschaft würde sich schon lange in sich selbst aufgerieben haben, wenn hier nicht humane, sociale Bildung vorherrschend, Verbilligung und wilde Naturtriebe aber Ausnahme wären, die dem Ganzen und Grossen nichts anhaben können. Der grössere Haufe ist zwar zu allen Zeiten roh gewesen, aber nicht in der Masse sondern in der Intelligenz ist die Macht begründet. Die intellectuelle Liebe war stets Gesetzgeberin. »

(100) Cf. *Lettre à Auerbach*, 11 déc. 1840.

« Eines aber werde ich Dir noch sagen, worüber Du anfangs lächeln, dann laut aufachen wirst : ich habe den « deutschen Rhein » von N. Becker componiert, oder vielmehr eine ganz neue Melodie darauf erfunden und diese durch einen Musiker aufschreiben lassen und diese Composition findet hier allgemeinen Beifall, und ich habe sie Becker zugesandt und Becker wird sie dem hiesigen Carnavals-Komitee schicken, von dessen Musikchor sie in der ersten Generalversammlung (den 1. Januar) gespielt werden wird, und die grosse Generalversammlung, deren Mitglied ich auch werde, wird sie mitsingen « Hurrah ! Sie sollen ihn nicht haben » !... Vielleicht werde ich mit meiner Composition mehr Geld verdienen, als mit meinem Werke. »

pensant que, pour modifier le réel, il fallait transformer au préalable la mentalité des hommes.

De cette superposition à la réalité économique et sociale, de catégories rationnelles et morales, auxquelles celle-ci devait s'adapter et se plier, résultait, chez lui, ce mélange hétéroclite et confus d'idéologie sentimentale, de rationalisme et de matérialisme, et tous ses efforts devaient désormais tendre à se dégager de ces contradictions et à clarifier ses conceptions.

Comme Hess avait, à la fois par prudence et par une naturelle tournure d'esprit, donné à ses idées une enveloppe qui les rendait difficilement accessibles, son livre put, en dépit de ses tendances subversives, franchir heureusement le cap redoutable de la censure.

A la différence de l'*Histoire sacrée de l'humanité*, il eût beaucoup de succès, car il venait à son heure, et il fit rapidement connaître Hess dans les milieux libéraux.

D'une part en effet, le conflit entre l'Allemagne et la France était encore à l'état aigu, et la question de savoir quelle devait être l'attitude de l'Allemagne, vis-à-vis de la France, n'avait rien perdu de son actualité ; d'autre part, le développement de l'industrie, entraînant la prolétarianisation de l'élément ouvrier, commençait à éveiller l'attention sur le problème social. Si, depuis quelques années, on avait cessé d'étudier le saint-simonisme, très en vogue après 1830, par contre, les doctrines socialistes nouvelles trouvaient, en Allemagne, un assez large écho, surtout depuis que le coup de main des Blanquistes, du 12 mai 1839, les avait mises, pour ainsi dire, à l'ordre du jour.

Börne avait traduit, en 1834, les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, qui, servant de trait d'union entre les conceptions chrétiennes et socialistes, devaient permettre de passer tout naturellement au socialisme par un retour au chris-

uanisme primitif. En 1840, A. L. von Rochau avait fait un exposé des théories sociales de Fourier et, au moment même où paraissait la *Triarchie*, Franz Schmidt publiait à Freihafen, deux brochures (1840-1841) : *Die neuen Entwürfe zu einer Regeneration der Gesellschaft* et *Die feindlichen Elemente der Gesellschaft*, où il étudiait les différents systèmes socialistes et les buts poursuivis par les Chartistes et les Blanquistes.

Parmi les deux idées essentielles qui se dégageaient de la *Triarchie* : philosophie de l'action et libération de l'humanité par la révolution sociale, c'est la première qui devait avoir l'influence immédiate la plus grande sur la Gauche hégélienne, tandis que la deuxième ne devait se montrer réellement féconde qu'après l'échec de l'activité politique des Jeunes Hégéliens.

Dans une critique (101), Gutzkow soulignait, par le titre même de son article *Philosophie de l'action*, le sens et la portée qu'il donnait à ce livre, en notant cependant que, vu la situation de l'Allemagne, l'action ne pouvait avoir encore qu'un caractère spirituel et devait se borner à préparer les esprits aux actes futurs.

Une autre critique parut dans l'Athenæum, organe berlinois des Jeunes Hégéliens, sous la signature de Lucius. Dans son compte rendu, l'auteur soulignait l'importance sociale du livre, disant que, lui aussi, considérerait l'agitation du chartisme et des partisans de Owen, comme les prémisses d'une révolution (102). Sans trop insister du reste sur le contenu social de la *Triarchie*, il faisait principalement porter sa critique sur la philosophie

(101) Cf. *Telegraph für Deutschland*, 1841, n° 82, cité par Zlocisti, *op. cit.*, p. 53-54.

(102) Un article anonyme paru le 24 juillet 1841 dans la même revue attirait l'attention sur la situation misérable du prolétariat berlinois et invitait les philosophes à étudier les théories socialistes françaises et anglaises et à pousser à leur réalisation pour remédier au paupérisme.

de l'action. Celle-ci se confondait, à ses yeux, avec la philosophie critique qui n'envisageait que l'activité spirituelle, suffisante à elle seule à transformer le réel. Il reprochait de ce fait à Hess de vouloir établir une synthèse entre Hegel et Spinoza, et de rabaisser ainsi l'esprit à la nature, qui n'en constitue qu'un degré inférieur.

Hess devait bientôt se rallier, sinon aux conceptions politiques des Jeunes Hégéliens, du moins à leurs conceptions philosophiques, peut-être sous l'influence de K. Marx, dont il fit connaissance en août 1841. Malgré sa jeunesse Marx, qui venait d'élaborer avec B. Bauer, la théorie de la philosophie critique, en imposait déjà à tout son entourage, et il fit en particulier une profonde impression sur Hess. Après sa première rencontre avec lui, Hess écrivait en effet, le 2 septembre, à B. Auerbach qu'il invitait à venir à Cologne : « Tu peux t'attendre à faire connaissance du plus grand et, peut-être même, du seul vrai philosophe actuellement vivant. Le Dr Marx, c'est ainsi que s'appelle mon idole, est un homme encore tout jeune — il n'a pas plus de 24 ans — qui donnera le coup de grâce à la religion et à la politique médiévales. Il joint à la profondeur philosophique l'esprit le plus mordant ; représente-toi

Cf. *Athenæum. Zeitschrift für das gebildete Deutschland*, n° 11, 13 mars 1841 ; Dr Lucius, *Die europäische Triarchie*.

P. 161 : « Er (der Verfasser) steht im Grunde auf keinem anderen Standpunkt als die jüngeren Hegelianer, welche die linke Seite der Schule bilden... Von der Philosophie fordert er, dass sie nicht in der Idee des Absoluten stagniere, sondern aus sich herausgehe, dass sie Philosophie der Tat werde. Nach Hegel sei die Vernunft nur unbewusst in der Geschichte, sie solle aber als Bewusstsein vorhanden sein. Der spekulative Geist, führt er hinzu, ist ebenso poetisch als philosophisch, ebenso prophetisch als mystisch, ebenso reel als ideel. Dies « ebenso » ist falsch. Die tieferen Stufen des Bewusstseins können nicht den höheren gleich sein... » P. 162. « Der Irrtum der Spinozisten spricht sich wesentlich in dem Satz aus « Die Natur ist ebenso göttlich als der Geist... Die Natur ist nicht die Magd des Geistes sondern sein ebenbürtiges Weib. » Es stünde schlimm um den Geist, wenn er das zänkisch widerspenstige Weib Natur in sein Haus nehmen und die Herrschaft mit ihm teilen müsste... Der Geist muss die Natur beherrschen, frei und selbständig, wenn die Erkenntnis der Wahrheit nicht getrübt werden soll. »

Rousseau, Voltaire, Holbach, Lessing, Heine et Hegel, je ne dis pas rassemblés, mais confondus en une seule personne, et tu auras le Dr Marx. »

Marx le mit sans doute en relations avec ses amis de Berlin, qu'il venait de quitter quelques mois auparavant et, acquis à leurs idées, Hess se fit le défenseur de la philosophie critique, dans un article intitulé : « La crise actuelle de la philosophie allemande », publié le 9 octobre dans l'*Athenæum*. Cette philosophie, disait-il, n'est que la suite logique de la doctrine hégélienne. Elle considère, avec Hegel, la réalité comme le produit de l'esprit, mais, tandis que Hegel, de tempérament conservateur, se propose de justifier l'existence de ce qui est, et donne ainsi un caractère positif à la conscience universelle, la philosophie critique qui est une philosophie du devenir et de l'action, s'attache, au contraire, à marquer le caractère négateur et destructif de cette conscience, et à montrer comment, par la critique, elle détermine le développement du réel, en éliminant sans cesse l'élément irrationnel qu'il renferme (103).

Par sa philosophie de l'action et sa critique de la doctrine de Hegel, Hess rejoignait ainsi les Jeunes Hégéliens

(103) Cf. *Athenæum*, n° 40, 9 oct. 1841. *Gegenwärtige Krisis der deutschen Philosophie* (Zlocisti. Hess Aufsätze, p. 9 et 10.)

« Wenn es oft den Anschein hat, als liesse Hegel alles in seiner ursprünglichen Gestalt, so hat dies der Grund darin, dass er ausser seiner Phänomenologie und Logik, in welchen offenbar nur das Allgemeine, der Geist, die Vernunft allein berechtigt erscheint, auch noch besondere Disziplinen bearbeitete und hier, namentlich in der Religionsphilosophie, diejenige Seite mehr hervorkehrte, welche die Notwendigkeit des Entstehens ihrer verschiedenen Formen aufdeckte, wogegen die heutige Philosophie der Praxis mehr die Seite ihres Vergehens entschleierte...

Ihm (Hegel), der nur Philosoph war, graute es wohl, wie so manchem, vor der strengen, konsequenten Durchführung der Philosophie, wo sie mit dem Leben in Berührung kam. — Die Jüngeren dagegen, je mehr sie über den Idealismus hinaus und zur Praxis der Idee schreiten, je mehr sie sich der positiven Gestaltung der Zukunft zuwenden, desto strenger können sie in bezug auf das Vergangene die Kritik handhaben und das dürre Holz vom Baum des Lebens abschneiden, auf dass die stets frischen Säfte des ewigen Lebens neue Sprösslinge treiben. »

qui, entrant en lutte contre le gouvernement prussien, passaient de la critique de la religion à celle de la monarchie, du radicalisme philosophique au radicalisme politique. En se joignant à eux, il devait participer à cette lutte et les guider ensuite dans leur évolution du radicalisme politique au radicalisme social.

IV

LA GAZETTE RHÉNANE (1842).

Après la publication de son livre, Hess chercha tout d'abord à s'assurer une situation indépendante, et à s'affranchir de la tutelle paternelle. Son désir était toujours de devenir libraire, seule profession qui répondît alors à ses goûts ; aussi accepta-t-il volontiers une proposition d'association qui lui fut faite en 1841. Il lui fallait pour cela demander à son père, dont les affaires prospéraient, les fonds nécessaires. Comme il pensait qu'il aurait plus de chance de les obtenir s'il se mariait, et que d'autre part la solitude commençait à lui peser, il écrivit à son confident et ami, Auerbach, pour lui demander aide et conseil dans cette entreprise commerciale et matrimoniale (105).

Cette affaire ayant échoué, il se tourna vers le journalisme, seul débouché qui s'offrit alors aux intellectuels libéraux. Il fit son premier apprentissage de journaliste, en juin 1841, en qualité de rédacteur intérimaire du supplément littéraire de la *Gazette générale du Rhin*, qui venait d'être fondée pour faire concurrence à la *Gazette de Cologne*, mais qui avait grand peine à se maintenir contre elle (106).

(105) Cf. Lettre à Auerbach, 10 mars 1841.

(106) Cf. *id.*, 23 juin 1841 : Gleichzeitig machte es sich dass ich zur untermistrischen Redaktion der litterarischen Beiblätter dieser Zeitung (*Rh. A. Z.*) kam. So wurde ich 8-9 Tage in die Mysterien der Redaktion eines (freilich unbedeutenden und nicht politischen) Blattes eingeweiht. »

Hess ne conserva cet emploi que dix jours et, sur le conseil d'Auerbach il écrivit alors à Cotta, pour entrer à la *Gazette d'Augsbourg* qui était le plus grand journal de l'Allemagne (107).

Ne recevant pas de réponse, il demeura à Cologne où il participa activement à la fondation de la *Gazette Rhénane* qui, succédant à la *Gazette générale du Rhin*, allait devenir, sous son impulsion d'abord, puis sous celle de K. Marx, un grand journal libéral allemand et le porte-parole de la Gauche hégélienne.

Le promoteur de cette entreprise était un de ses amis, G. Jung, avocat à la Cour d'appel de Cologne, qu'il avait converti aux idées de la Gauche hégélienne. Celui-ci, désireux de faire de la *Gazette Rhénane* l'organe du libéralisme rhénan, lui demanda d'en assurer la rédaction (108).

Se consacrant entièrement au journal dont il devint l'animateur (109), Hess se mit, dès la fin juin 1841, en quête de collaborateurs et de souscripteurs, car le journal devait être monté par actions (110). C'est sans doute à cette

(107) Cf. Lettre à Auerbach, 23 juin 1841.

Cf. Lettre à Cotta, même date.

(108) Cf. Lettre à Auerbach, 23 juin 1841.

« Als ich herkam sagte mir Jung, die hiesige *Rhein. Allgem. Zeitung* könne sich nicht länger halten, die Redaktoren derselben wären unter anderem auch bei ihm gewesen, um ihn zu veranlassen, zur Gründung einer neuen Zeitung auf Aktien mitzuwirken, er aber wolle nur dann ein solches Unternehmen nach Kräften fördern, wenn ich die Redaktion übernehmen wolle. »

(109) Cf. Hansen, *Meinungen*, p. 248-249.

« Mit seinen philosophischen Ideen hat Hess besonders auf G. Jung eingewirkt, der das Programm der Zeitung vor allem darin erblickte, dass der von den Junghegelianern in den Hallischen Jahrbüchern begonnene Kampf gegen Absolutismus und Kirchentum an den Rhein verpflanzt werden müsse. Ein konsequentes und rücksichtsloses Streben dieser Art würde, wie Jung glaubte, am ehesten dahin führen, die alten Fesseln zu zerreißen, mit denen Deutschlands politisches und geistiges Leben noch beschwert war. »

Cf. Lettre de Flottwell à Jacoby, 9 sept. 1841 qui nomme Hess « der Hauptredakteur und die Seele des Ganzen ».

(110) Cf. Lettres à Auerbach, sans date (sans doute juillet 1841) et 2 septembre 1841.

Cf. *Sächsische Landesbibliothek*. Lettre inédite de Jung à Ruge. Cologne, 6 août 1841.

« Hess und ich suchen hier eine Commandit-Gesellschaft zur Gründung oder

occasion qu'il fit, en août, la connaissance de K. Marx. Malgré les services qu'il avait rendus et en dépit des promesses qui lui avaient été faites, Hess, dont on redoutait les tendances socialistes, n'obtint pas la direction du journal qui fut offerte au célèbre économiste F. List. Ce choix répondait au désir des actionnaires, pour la plupart riches bourgeois de Cologne, qui voulaient que la *Gazette Rhénane* défendît avant tout les intérêts économiques de la bourgeoisie, et soutînt ses revendications en faveur du développement de l'industrie et du commerce (111). List, qui venait précisément d'exprimer dans son *Système national d'économie politique* les aspirations de la bourgeoisie allemande, en préconisant un système protectionniste susceptible de lui permettre de résister à la concurrence anglaise, ne put pas accepter cette offre, car il était alors immobilisé par une fracture de la jambe. Il proposa comme directeur un de ses disciples, Höfken, rédacteur à la *Gazette d'Augsbourg*, qui fut effectivement choisi à sa place.

Après l'assemblée du 10 décembre, où sa candidature fut rejetée au profit de celle de Höfken, Hess se répandit, dans une lettre à Auerbach, en reproches amers contre l'incapacité et la morgue des aristocrates de l'argent, qu'il voulait voir tous pendus (112). Mais sa colère dura peu,

vielmehr Übernahme der *Rhein. All. Zeitung* zu Stande zu bringen. Hess will Redakteur werden. Ich wollte sie erst allein übernehmen, allein das Geldrisiko war mir zu gross. »

(111) Lettre de Oppenheim, Schramm et Fay à List, 24 oct. 1841.

« Der Entschluss ein würdiges, gemessenes und festes auf positiven Grundlagen weiter bauendes Organ des commerciellen und politischen Fortschritts zu bilden ist es ganz allein, welcher die Teilnehmer an der Unternehmung vereinigt hat. »

(112) Cf. Lettre à Auerbach, 10 déc. 1841.

« Ich kann mit den Geldaristokraten und ihrem Anhang nicht harmonieren es wird mir kaum möglich sein, eine Redakteurstelle unter ihrer Herrschaft anzunehmen. Zum Teufel mit diesen Hunden. Sie müssen alle aufgeknüpft werden, sie haben nichts als Geld und Hochmut... Ich habe jetzt unter den besten unter den Geldaristokraten verkehrt ; es sind die letzten mit welchen ich freundlichen Umgang pflege. Krieg zwischen mir und ihnen. »

et, à la fin de décembre il acceptait une place de co-rédacteur, avec un contrat de trois ans, une participation de 5 % aux bénéfices, et un traitement annuel de 600 thalers (1113). Hess se réserva expressément la plus grande liberté de rédaction ; il se chargea des articles qui concernaient la France, tandis que Höfken rédigeait ceux qui se rapportaient à l'Allemagne et Rave, l'ancien directeur de la *Gazette générale du Rhin*, ceux qui avaient trait à l'Angleterre (1114).

Höfken ne resta pas longtemps au journal ; il entra en effet bientôt en conflit avec les deux gérants. Jung et Oppenheim, qui voulaient faire de la *Gazette Rhénane* l'organe des Jeunes Hégéliens, et comme il ne partageait pas leurs tendances, il se retira dès le 18 janvier 1842 (1115).

Il fut remplacé par le beau-frère de B. Bauer, Rutenberg, professeur révoqué à cause de ses opinions libérales, qui passait aux yeux du gouvernement pour un dangereux révolutionnaire.

Avec Rutenberg, toute l'équipe des Jeunes Hégéliens entra au journal et lui donna un caractère nouveau ; il

(1113) Cf. Lettre à Auerbach, 22 déc. 1841.

(1114) Cf. *id.*, 22 déc. 1841.

« Über meine Arbeit wird mir fast ganz freie Hand gelassen, d. h. ich habe zu wählen wie und was ich bei der Redaktion arbeiten will. »

Cf. *id.*, 30 déc. : « Ich habe den französischen Artikel übernommen, Rave den englischen und Höfken den deutschen. »

(1115) Cf. Lettre de Höfken à Oppenheim et Jung. Augsburg, 16 nov. 1841.

« Die Fortbildung des deutschen Zollvereins, die Entwicklung des deutschen Handels und der Handelspolitik, die Befreiung des deutschen Volksbewusstseins von allem was die Einigung hemmt, das wäre heute wohl für ein deutsches Blatt die höchste Aufgabe »

Cf. Lettre de Höfken aux gérants de la *Gazette Rhénane*, 19 janv. 1842; Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*. Essen, 1919, p. 315.

« Es ist klar, dass wenn Kogeranten die Aufnahme von Artikeln gegen den Willen des Redakteurs verlangen dürfen, dieser in den Fall kommen kann, das Organ einer ihn widerstrebenden Richtung zu redigiren und in seinem Blatte Ansichten auszusprechen, welche nicht die seinigen sind. Um dies zu verhindern wählt man einen Mann zum Redakteur, dessen Gesinnung Bürgschaft leistet für das, was man will und hätten sie nur einen Blick in mein Curriculum geworfen, so würden sie sich überzeugt haben, dass ich kein Anhänger des jungen Hegeltums bin. »

devint l'organe de la philosophie critique et soutint la lutte qu'elle menait contre la religion et l'absolutisme (116).

Grâce aux nouveaux collaborateurs qui appartenaient à l'élite intellectuelle de l'Allemagne (117), la *Gazette Rhénane* prospéra rapidement. Mais sa tendance nouvelle lui attira immédiatement l'hostilité du gouvernement ; dès le 13 février sa suppression était décidée, et elle ne fut ajournée que sur l'intervention du président de la province, von Bodelschwingh, qui s'engagea, vis-à-vis des ministres chargés de la censure, à obtenir un changement de l'orientation politique du journal (118).

Après le départ de Höfken, Hess prit en fait jusqu'à l'arrivée de Marx, la direction du journal, car Rutenberg se montra d'une incapacité telle que, dès la mi-février, il cessait d'être rédacteur et voyait son rôle réduit à celui de correcteur (119). Pendant leur collaboration à la *Gazette Rhénane*, et malgré les bonnes relations qui existaient entre eux, Hess et Marx n'eurent pas beaucoup d'influence l'un sur l'autre, car, tandis que l'intérêt de Marx se portait vers les questions politiques, celui de Hess allait surtout aux questions sociales et, critiquant tous deux l'État prussien, Hess se plaçait au point de vue socialiste, tandis que Marx le critiquait du point de vue de l'idéalisme hégélien.

Tout imbu encore de la doctrine de Hegel, et en particulier de la Philosophie du Droit, Marx montrait dans ses

(116) Rutenberg organisateur d'un banquet offert le 28 sept. 1841 au député libéral badois Welcker, avait été placé sous la surveillance de la police.

(117) Les principaux collaborateurs étaient : Bruno et Edgar Bauer, K. Marx, Stirner, M. Hess, Köppen, Prutz, Nauwerk, Mevissen, Camphausen, Ruge.

(118) Cf. *Geheimes Staatsarchiv. Censur-Sachen spec. Lit. R.*, n° 33.

Rapport de von Bodelschwingh aux ministres chargés de la censure. Coblenze, 26 mars 1842.

(119) Cf. Marx, *Engels Gesamtausgabe*, I², p. 279 (1-2).

Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842. « Der Rutenberg beschwert mein Gewissen. Ich habe ihn an die Redaktion der Rheinischen gebracht und er ist gänzlich impotent. »

articles que la politique de l'État prussien était en contradiction avec ce qui devait en être son principe et son essence, à savoir la raison et la liberté. Commentant avec autant de finesse que d'âpreté l'édit sur la censure, le conflit de Cologne et les lois agraires (120), il fustigeait les tendances réactionnaires du gouvernement, l'esprit étroit et borné de la bureaucratie et l'égoïsme des parlements provinciaux, uniquement soucieux de sauvegarder les privilèges de leurs membres. Comme il pensait que la réforme de l'État entraînerait nécessairement celle de la société, il était amené à donner aux questions politiques et sociales une solution juridique, alors que Hess, s'inspirant des doctrines socialistes, penchait plutôt vers une solution économique.

La situation de Hess, vis-à-vis des gérants du journal, était assez délicate, car il ne pensait pas que les réformes préconisées par eux fussent susceptibles de résoudre le problème essentiel, le problème social. Comme il ne pouvait pas exprimer ouvertement ses opinions communistes, il profitait de ce qu'il était chargé de la rédaction des articles concernant la France pour exposer ses idées d'une manière indirecte, en critiquant le libéralisme et la monarchie constitutionnelle (121).

(120) Cf. *Rheinische Zeitung*. (Marx, Engels Gesamtausgabe, I¹, p. 179-393.)

Mai 1842, Debatten über Pressfreiheit ;

Octobre 1842, Debatten über das Holzdiebstahls-gesetz ;

Déc. 1842, Über die ständischen Ausschüsse in Preussen ;

Janv. 1843, Rechtfertigung der Korrespondenten von der Mosel.

(121) Cf. Articles de Hess dans la *Gazette Rhénane*. Zlocisti. Moses Hess. *Sozialistische Aufsätze*, p. 12-36.

Das Rätsel des 19. Jahrhunderts. *R. Z. Beiblatt*, n° 109, 19 avril 1842.

Deutschland und Frankreich in bezug auf die Zentralisationsfrage. *R. Z. Beiblatt*, n° 137, 17 mai 1842.

Die Tagespresse in Deutschland und Frankreich. *R. Z. Beiblatt*, n° 163, 12 juin 1842.

Korrespondenz vom 24 Juni (Die Not in England) *R. Z.* n° 177, 26 juin 1842.

Religion und Sittlichkeit. *Beiblatt*, n° 216, 4 août 1842.

Die politischen Parteien in Deutschland. *Beiblatt*, n° 254, 11 sept. 1842.

L'intérêt de ces articles est de montrer le passage de Hess de la philosophie critique à la philosophie de Feuerbach, et son effort pour réaliser une première synthèse entre cette philosophie et les doctrines socialistes.

Dans l'*Essence du Christianisme* (1841), Feuerbach, renversant la thèse fondamentale de Hegel, posait en principe que l'idée est déterminée par l'être, par la réalité concrète. Partant de ce principe, il montrait, par une analyse du christianisme, que la religion est le produit de l'homme qui hypostasie en Dieu les qualités propres à l'espèce humaine, et que le système de Hegel, où l'Idée Absolue tenait la place de Dieu, était le dernier système théologique. La religion, comme la philosophie idéaliste, dépouille, disait-il, l'homme de sa vraie nature transférée en Dieu ou dans l'Idée Absolue ; réduisant l'espèce, la communauté humaine, à une illusion transcendantale, elle fait de lui un individu isolé et égoïste. Pour lui rendre son être véritable, son essence, il faut détruire cette illusion religieuse, ramener le transcendant à l'immanent, la théologie à l'anthropologie (122).

Par le renversement de l'idéalisme hégélien, Feuerbach permettait d'établir la doctrine d'action, que la philosophie critique avait dégagée du système de Hegel, sur la réalité concrète, et sa théorie de l'aliénation, par laquelle il expliquait le problème religieux, fournissait, d'autre part, à la question sociale, une solution que Hess, le premier, allait exposer.

Dans son livre sur Feuerbach, F. Engels prétend que, dès l'apparition de l'*Essence du Christianisme*, tous les Jeunes Hégéliens se convertirent à sa doctrine (123). En

(122) Cf. A. Lévy, *La philosophie de Feuerbach*. Paris, 1904, p. 92-126.

(123) F. Engels, *L. Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, 5 éd. Stuttgart, 1910, p. 9 et 10.

« Da kam Feuerbachs » Wesen des Christentums ». Mit einem Schlage zerstaubte es den Widerspruch, indem es den Materialismus ohne Umschweife

réalité, elle exerça d'abord une influence parallèle à celle de la philosophie critique, qu'elle ne détrôna que progressivement dans l'esprit des Jeunes Hégéliens, et dont elle ne triompha définitivement que lorsque l'effet de celle-ci se fut avéré illusoire.

Pendant toute l'année 1842, Hess resta encore attaché au principe essentiel de la philosophie critique, à la négation absolue et permanente de la réalité, qui, du fait même de son existence, s'oppose à l'idée et revêt un caractère irrationnel (124). Dans son livre sur Mevissen, Hansen rapporte, à ce sujet, une conversation fort intéressante entre celui-ci, Hess et Gutzkow, alors de passage à Cologne, en octobre 1842 (125).

MEVISSSEN. — « Je suis aussi d'avis que la tendance de la *Gazette Rhénane* est trop négative. C'est le positif qui

wieder auf den Thron erhob. Die Natur existirt unabhängig von aller Philosophie ; sie ist die Grundlage auf der wir Menschen, selbst Naturprodukte, erwachsen sind ; ausser der Natur und den Menschen existirt nichts und die höheren Wesen, die unsere Phantasie erschuf sind nur phantastische Rückspiegelung unseres eignen Wesens. Der Bann war gebrochen, das « System » war gesprengt. Man muss die befreiende Wirkung dieses Buches selbst erlebt haben, um sich eine Vorstellung davon zu machen. Die Begeisterung war allgemein, wir waren alle momentan Feuerbachianer. »

(124) Cf. Lettre à Auerbach, 27 mai 1843.

« Am Ende wird man doch erkennen, wer es am besten mit dem Vaterlande gemeint hat ; « Die Negativen » oder die « Positiven » und wer die Übertreiber sind, die Strafprediger oder die Apologeten und wer die getäuschten sind : die sehr viel zu loben oder die sehr viel zu tadeln finden am Vaterland. »

(125) Cf. J. Hansen. G. von Mevissen, *Ein rheinisches Lebensbild*. Berlin 1906, II, p. 93.

Mevissen, un des fondateurs de la *Gazette Rhénane*, était un jeune industriel acquis aux idées hégéliennes et saint-simoniennes. La doctrine saint-simonienne, qu'il avait étudiée au cours d'un séjour en France en 1830, lui avait montré l'importance de l'organisation économique, en particulier de l'industrie et des banques, dans la vie sociale. S'inspirant de cette doctrine, il devait devenir, à l'instar de Talabot et de Péreire en France, un des grands dirigeants du mouvement économique rhénan. Au retour d'un voyage en Angleterre il avait publié dans la *Gazette Rhénane* (cf. *Beiblatt*, nos 256, 261, 263 ; 13, 18, 21 sept. 1842) trois articles, où il exposait les conséquences du développement industriel anglais et les dangers de révolution sociale que faisaient naître l'aggravation de la crise et la disparition des classes moyennes.

Au lieu d'exposer, comme Hess, le mouvement social dans l'abstrait, il étudiait au contraire sa réalité concrète et cherchait à remédier aux défauts de la société par des mesures pratiques et non par un système utopique.

devrait servir de fondement à la négation, car la négation, en tant que telle, n'est que le vide absolu. »

HESS. — « Non, c'est la négation qui est l'essentiel ; il faut détruire, pour mettre les choses en mouvement, et de ce fait le négatif renferme en lui le positif. »

MEVISSSEN. — « Ceci n'est vrai que si la négation s'applique à une réalité précise ; elle est alors positive, car elle reconstruit ce qu'elle détruit. Tout autre est la négation qui opère au moyen de principes généraux ; elle ne s'applique, alors, qu'à la généralité des faits et n'a pas de contenu concret. Elle reste figée dans l'abstraction, qu'elle ne peut dépasser. La *Gazette Rhénane* a trop longtemps prêché la logique formelle ; il faut mettre un terme à cette manière de faire qui éloigne de nous le peuple, car il n'est pas du goût de tout le monde d'être mené vers les maigres pâturages de la logique. Analysez profondément la structure du réel, montrez ce qu'il y a en lui de mort, d'anormal et d'irrationnel, et l'état de choses présent s'effondrera alors, sous les coups de votre critique. »

Cette tendance à la critique ne constituait pas la seule divergence entre Hess et Feuerbach ; il se séparait également de lui par son attachement à la religion que, loin de vouloir abolir, il s'efforçait de sauvegarder, en lui attribuant, comme l'avait fait avant lui Schleiermacher, un domaine propre. Dans un article de la *Gazette Rhénane*, il montrait que ce domaine était celui de la vie privée, de l'éducation et il lui opposait la moralité, dont l'action doit s'exercer sur l'État et la vie publique (126).

L'influence de Feuerbach était cependant déjà très grande sur lui et elle devait déterminer, de façon décisive, l'évolution de ses conceptions. Donnant à cette doctrine un contenu social et l'étendant de la spéculation à l'action,

(126) Cf. *Rh. Zeitung*, 4 août, « Religion und Sittlichkeit ». (Zlocisti, *op. cit.*, p. 27-30). Lettre à Auerbach, 21 sept. 1842.

Hess posait en principe que l'humanité, après avoir pris conscience de sa véritable nature, doit créer des formes sociales en harmonie avec celle-ci, en instaurant le communisme, où la vie individuelle se confond avec la vie collective.

C'est cette idée centrale qui inspire ses articles de la *Gazette Rhénane*.

Dans un premier article, du 19 avril 1842 « L'énigme du XIX^e siècle », il montre que la question essentielle est la question sociale, que ni la Révolution française, ni la monarchie constitutionnelle n'ont réussi à résoudre (127).

Cette incapacité de l'État tient à l'imperfection de la société qui ne lui permet pas de prendre des mesures sauvegardant, à la fois, l'intérêt de la collectivité et celui de l'individu. Cela apparaît, par exemple, dans la question de la centralisation des pouvoirs qui pose, pour l'État, le problème d'assurer le progrès social au moyen de lois, tout en portant le moins possible atteinte à la liberté individuelle (128). En France, la loi étouffe la liberté, tandis qu'en Allemagne, la liberté prédomine au détriment de la loi. Cette question ne peut être résolue que dans une société où les fins de l'individu se confondent avec celles de la collectivité, et où il ne peut plus y avoir, de ce fait, conflit entre l'individu et l'État, entre la liberté et la loi (129).

(127) Cf. T. Zlocisti, *op. cit.*, p. 12-13.

(128) Cf. *id.*, p. 14. Deutschland und Frankreich in Bezug auf die Zentralisationsfrage. *Rh. Zeitung*, 17 mai 1842.

« Der Staat hat... die doppelte Aufgabe, einmal die Entwicklung, die humane Bildung positiv zu fördern, und zum anderen, jedes Hemmnis, das sich dieser Entwicklung in den Weg legt, zu entfernen. Durch das Gesetz wird das letztere, durch die Freiheit das erstere bewirkt. Das Gesetz ist der Schutz gegen die antisozialen, egoistischen Tendenzen, die Freiheit ist das Leben, die Entwicklung selbst — Diese beiden Pole des Staatslebens müssen scharf gesondert werden, wenn nicht die Freiheit in egoistische Willkür, das Gesetz in nivellirenden Despotismus übergehen soll. »

(129) Cf. *Rheinische Zeitung*, 17 mai 1842. « Deutschland und Frankreich in Bezug auf die Zentralisationsfrage. »

Zlocisti, *op. cit.*, p. 13.

« Soll die individuelle Freiheit der allgemeinen d. h. dem Gesetz oder dieses

Le libéralisme ne peut réaliser cette forme idéale de l'État ; comme le montre, en effet, la Révolution de 1830, il aboutit à une politique de Juste Milieu et s'avère incapable de transformer la société (130). En fait, la solution du problème fondamental, du conflit entre l'aristocratie de l'argent et le paupérisme, ne dépend pas d'un gouvernement, si radical fût-il, et la politique est impuissante à remédier à la crise sociale, engendrée par la concentration des richesses (131). Cette crise provoquera une révolution

der individuellen Freiheit geopfert werden ? Wir wissen sehr wohl, dass diese Frage, von einem höheren Gesichtspunkt betrachtet in sich selbst als eine nichtige zerfällt. Wenn nämlich das Individuum seinem Begriffe entspricht, mit anderen Worten, wenn der Mensch wirklich ist, was er seinem Wesen nach sein soll, dann ist die individuelle Freiheit von der allgemeinen gar nicht unterschieden ; denn der wahre Mensch lebt nur das Leben der Gattung, trennt seine individuelle, besondere Existenz nicht von der Allgemeinen, seine Freiheit kann mit dem Gesetze nie in Collision kommen, weil das Gesetz ihm nichts Äusserliches, sondern sein eigener Wille ist. »

Marx soumit cet article à une critique sévère, où l'on peut discerner l'origine et les raisons des divergences futures entre Hess et lui. Il montrait qu'il était vain d'opposer ainsi à l'état social une conception *a priori*, une doctrine idéale et qu'il fallait au contraire dégager la doctrine des données mêmes du réel. Cf. *Marx Engels Gesamtausgabe*, I¹, p. 230-231. « Die Zentralisationsfrage », « Mit Recht rühmt der Verfasser » die erstaunliche Leichtigkeit mit welcher dieser Gesichtspunkt sich zu orientieren weiss, aber mit Unrecht nennt man eine solche Lösung der Probleme « theoretisch ganz richtig », ja die « einzig richtige », mit Unrecht nennt er diesen Standpunkt « einen philosophischen ». Die Philosophie muss ernstlich dagegen protestieren, wenn man sie mit der Imagination verwechselt. Die Fiktion von einem Volk « der Gerechten » ist der Philosophie so fremd als der Natur die Fiktion von « betenden Hyänen ». Der Verfasser substituirt « seine Abstraktion » der Philosophie. »

(130) *Rheinische Zeitung*, 11 sept. 1842. « Die politischen Parteien in Deutschland. (Cf. Zlocisti, *op. cit.*, p. 33-34.)

« Man fühlt, dass die freisinnigsten Bestrebungen bis jetzt unzureichend waren, die Mehrzahl der Menschen aus einem Zustand zu ziehen, der der Sklaverei gleichkommt ; man macht plötzlich die Entdeckung, dass es noch im 19. Jahrhundert Heloten gibt. Seitdem ist es nicht mehr die Feudalaristokratie, auch nicht der Absolutismus allein, was dem Zeitgeist widerspricht : die ganze Organisation oder vielmehr Desorganisation unseres sozialen Lebens erheischt eine Reform.

(131) Cf. *id.* Article du 26 juin (sans titre). (Zlocisti, *op. cit.*, p. 25.)

« Alle politischen Reformen würden nur Palliativmittel gegen ein Ubel sein, das in seiner letzten Analyse nicht politischer, sondern sozialer Natur ist. Keine Regierungsform hat das in Rede stehende soziale Ubel geschaffen ; keine Regierungsform wird es heilen... Wenn man den misslichen sozialen Verhältnissen, die jetzt in England bald den Gipfelpunkt ihrer Erträglichkeit erreicht haben, die Behauptung entgegenstellt, es habe zu allen Zeiten, in allen Staaten, unter allen Verfassungen Arme und Reiche gegeben, so liegt gerade in der Wahr-

qui éclatera en Angleterre, où l'antagonisme entre les riches et les pauvres a atteint son point culminant (132).

En même temps qu'il exposait ainsi, par la critique du régime politique et social de son temps, sa doctrine communiste, Hess montrait qu'elle ne constituait pas simplement une question théorique et que, dans les pays voisins, en Suisse, en Angleterre et en France, on envisageait déjà le communisme comme l'organisation sociale de l'avenir.

En avril, il reproduisait un manifeste des « socialistes rationalistes » français, imprimé dans *La Presse*, qui s'intitulait « Manifeste communiste ». L'aperçu du développement du communisme en France, qu'il contenait, devait montrer au public allemand que le communisme était un fait historique important, qu'il comptait de nombreux adeptes dans toutes les classes de la société, et qu'on ne pouvait pas le traiter par l'ignorance où le mépris (133). En septembre, il reproduisait deux articles

heit dieser Behauptung nichts Tröstliches, sondern eben das Trostlose, dass keine politische Reform auch die radikalste nicht, imstande ist, in diesen Verhältnissen eine Änderung hervorzubringen. »

(132) Cf. *Rheinische Zeitung*. Article du 26 juin (sans titre) (Zlocisti, p. 26).

« Die objektiven Ursachen, welche in England eine Katastrophe herbeiführen, kennt jedermann und, wir wiederholen es, es sind wesentlich keine politischen. Die Industrie, welche aus den Händen des Volkes in die Maschinen der Kapitalisten übergegangen ist, der Handel sonst vielfach im Kleinen und von vielen Kleinen betrieben, jetzt immer mehr in den Händen weniger grossen unternehmenden Kapitalisten oder Abenteurer (sogenannten Schwindler), der durch die Erbsätze zusammengehaltene und in den Händen weniger Aristokraten wuchernde Grundbesitz, so wie überhaupt die in einzelnen Familien sich fortpflanzenden und wuchernden grossen Kapitalien : alle diese Verhältnisse, die überall vornehmlich in England existieren und, wenn nicht ausschliesslich so doch hauptsächlich und wesentlich die Ursachen jener bevorstehenden Katastrophe bilden, sind keine politischen sondern soziale Zustände. »

(133) Cf. *id.* *Beiblatt zu*, n° 111, 21 avr. 1842.

Die Communisten in Frankreich. Aus dem von der Presse mitgeteiltes Manifest (÷ ÷, signature de Hess dans le journal).

« Aus dem hier mitgeteilten Manifeste der Communisten ersehen wir, dass dieselben nicht gerade rohe und ungebildete Proletarier unter ihren Anhängern zählen, dass man ihnen das Bewusstsein über das, was sie wollen, so wie über ihr Verhältnis zum Bestehenden nicht absprechen kann, dass sie mithin nicht wie dies bisher geschehen ist, ignoriert oder mit einigen hochtrabenden Redensarten... abgefertigt werden dürfen... Er (der Communismus) ist jedenfalls eine historische Erscheinung, die wohl gewürdigt zu werden verdient. »

de la revue de Weitling « La Jeune Génération » dans lesquels celui-ci étudiait, du point de vue communiste, l'organisation de l'État — qui serait une organisation, non plus politique, mais administrative — et la question du logement (134).

C'est à la suite d'un de ces articles que la question du socialisme se posa pour la première fois à Marx qui, fidèle aux conceptions hégéliennes de l'État, n'avait pas, semble-t-il, prêté jusqu'alors beaucoup d'attention aux conceptions encore un peu vagues de Hess (135).

Dans le compte rendu d'un congrès de savants, tenu à Strasbourg, où l'on avait discuté les théories socialistes françaises, Hess avait cité le discours de Pompery qui, comparant la lutte des prolétaires contre le régime de propriété, à la lutte de la bourgeoisie contre les privilèges de la noblesse, montrait qu'elle tendait aussi à provoquer une révolution (136).

Jalouse du succès croissant de la *Gazette Rhénane*, la *Gazette d'Augsbourg* prit prétexte de ces articles, pour l'accuser de tendances communistes (137).

Ce ne fut pas Hess qui se chargea de la réponse, mais Marx qui venait de prendre la direction du journal (138).

(134) *Rheinische Zeitung. Beiblatt*, 29 sept. 1842 : « Die Regierungsform des communistischen Prinzips. » *Id.*, *Beiblatt*, 30 sept. : « Die Berliner Familienhäuser. »

(135) Cf. Marx, *Zur Kritik der politischen Ökonomie*. Vorwort, S. LIV, Stuttgart, 1922 (sur les articles de Hess dans la *R. Zeit.*). « Andererseits hatte sich zu jener Zeit, wo der gute Wille « weiter zu gehen », Sachkenntnis vielfach aufwog, ein schwach philosophisch gefärbtes Echo des französischen Sozialismus und Kommunismus in der *Rheinischen Zeitung* hörbar gemacht. »

(136) *Rheinische Zeitung*, n° 280, 7 oct. 1842.

Strasburg, 30 sept. (Discours de Pompery.) « Es ist heute mit dem Mittelstand so wie mit dem Adel im Jahre 1789, damals nahm der Mittelstand die Privilegien des Adels in Anspruch und erhielt sie — heute verlangt der Stand, der nichts besitzt, Theil zu nehmen am Reichtum der Mittelklassen, die jetzt am Ruder sind. »

(137) Cf. *Augsburger Allgemeine Zeitung* (n° 284), 11 oct. 1842.

« Die Kommunistenlehre. »

(138) Cf. *Rheinische Zeitung*, 16 oct. 1842 (n° 289).

« Der Kommunismus und die Augsburger Allgemeine Zeitung.

Cf. Marx, *Engels Gesamtausgabe*, I¹, p. 260-265.

Dans son ignorance de la question sociale et de la doctrine communiste, Marx était assez embarrassé pour répondre, et il se contenta de reprendre à peu près textuellement les arguments exposés par Hess, dans son article du 21 avril. Le communisme, disait-il, appartenait encore, en Allemagne, au domaine de la théorie, mais il n'en constituait pas moins un grave problème, qui faisait du reste l'objet d'études et d'enquêtes sérieuses en Angleterre et en France. Par cette réponse évasive, Marx évitait de se prononcer sur cette question ; cependant la conclusion de son article montrait qu'il n'était pas loin d'être gagné lui-même à cette doctrine.

« Nous sommes convaincus, disait-il en terminant, que le danger réside moins dans la tentative de mettre en pratique le communisme que dans l'élaboration même de cette doctrine, car, aux tentatives de réaliser le communisme, on peut, même quand elles sont appuyées par un mouvement de masse, répondre par le canon, dès qu'elles apparaissent dangereuses, tandis que les idées qui s'emparent de notre intelligence, de notre âme et de notre conscience, sont des chaînes, auxquelles on ne peut s'arracher, sans déchirer son cœur, des démons que l'on ne peut vaincre qu'en se soumettant à eux. »

Cependant, tant qu'il resta à la *Gazette Rhénane*, Marx ne se rallia pas au communisme et se borna à y poursuivre une politique radicale, qui ne visait qu'à une réforme de l'État. Il rompait alors avec ses anciens amis de Berlin, groupés autour de Bauer. Éloignés de la réalité politique, économique et sociale, ceux-ci limitaient de plus en plus leur action au jeu stérile d'une vague critique philosophique, dépourvue de tout fondement solide(139). Reje-

(139) Cf. Marx, *Engels Gesamtausgabe*, I², p. 286. Lettre de Marx à Ruge, 30 nov. 1842.

« Ich forderte auf weniger vages Râsonnement, grossklingende Phrasen,

tant cet idéalisme abstrait, qui se condamnait à l'impuissance, en s'isolant du réel, Marx s'efforçait au contraire de rattacher de plus en plus étroitement la critique à la vie économique et sociale. Il pensait encore que la réforme de l'État suffirait à transformer la société et que toutes les questions pouvaient se résoudre sur le terrain du droit ; mais comme les solutions juridiques qu'il s'efforçait de donner aux questions politiques, économiques et sociales s'avéraient insuffisantes, il allait être amené à leur substituer des solutions sociales et à se rapprocher ainsi du communisme, pour lequel il se sentait déjà une secrète affinité.

Le premier adepte que Hess gagna à cette doctrine fut F. Engels qui, allant de Berlin en Angleterre, s'arrêta quelques jours à Cologne, à la fin d'octobre 1842. Reçu assez fraîchement par K. Marx à cause de ses attaches avec les Jeunes Hégléiens de Berlin, il trouva auprès de Hess un accueil cordial. Porté par tempérament à l'action, Engels ne pouvait pas se satisfaire de la critique stérile de B. Bauer et de ses amis et, comme il partageait les idées de Hess sur l'insuffisance du libéralisme et des réformes politiques, celui-ci n'eut pas de peine à le convertir au communisme, en lui montrant qu'il était la conséquence nécessaire de la doctrine de Feuerbach, et que seul il apportait une

selbstgefällige Bespiegelungen und mehr Bestimmtheit, mehr Eingehen in die konkreten Zustände, mehr Sachkenntnis an den Tag zu fördern. Ich erklärte, dass ich das Einschluggeln kommunistischer und sozialistischer Dogmen, also einer neuen Weltanschauung, in beiläufigen Theaterkritiken etc für unpassend, ja für unsittlich halte und eine ganz andere und gründlichere Besprechung des Kommunismus, wenn er einmal besprochen werden solle, verlange. Ich begehrte dann die Religion mehr in der Kritik der politischen Zustände als die politischen Zustände in der Religion zu kritisieren, da diese Wendung mehr dem Wesen einer Zeitung und der Bildung des Publikums entspricht, da die Religion, an sich inhaltslos, nicht vom Himmel, sondern von der Erde lebt und mit der Auflösung der verkehrten Realität, deren Theorie sie ist, von selbst stürzt. »

Il faut noter que dans cette querelle entre Marx et les « Affranchis » Hess prit le parti de Marx. Il avait du reste déjà critiqué avant lui la manière tapageuse dont ils affichaient leur athéisme. Cf. *Rheinische Zeitung*, 30 juin. Köln, 29 juin. ÷ ÷ (M. Hess.)

solution satisfaisante à la question sociale (140). Quelques mois plus tard, le 19 juillet 1843, M. Hess tout fier encore d'avoir fait une telle recrue, écrivait à Auerbach : « L'année dernière, alors que j'étais sur le point d'aller à Paris, Engels, qui est maintenant en Angleterre où il écrit un gros ouvrage sur ce pays, arriva à Cologne, venant de Berlin ; nous parlâmes des questions du jour, et lui, qui est un révolutionnaire de l'an I, me quitta entièrement converti au communisme. C'est ainsi que j'exerce mes ravages. »

Au début de décembre 1842, Hess alla à Paris, en qualité de correspondant de la *Gazette Rhénane* (141). Il quitta volontiers l'Allemagne, pour se rendre en France, où il se sentait plus libre, et où il pouvait observer de plus près le mouvement social. Paris était alors le grand centre de l'agitation révolutionnaire de l'Europe, et c'est de là que venaient la plupart des doctrines de réorganisation et de rénovation sociale. Dès son arrivée, Hess reprit contact avec les proscrits allemands et en particulier avec les anciens membres de la « Ligue des Justes », qui étaient restés sous l'influence de Weitling. Réfugié en Suisse, Weitling venait d'y publier, en décembre 1842, son livre *Les Garanties de l'harmonie et de la liberté*, où il exposait,

(140) Cf. Marx, *Engels Gesamtausgabe*, B. II. *New-Moral. World*, 18 nov. 1843. F. Engels, *Progress of sozial Reform on the Continent*, p. 448.

« As early as autumn 1842, some of the party contented for the insufficiency of political change, and declared their opinion to be, that a social Revolution based upon common property, was the only state of mankind agreeing with their abstract principles. But even the leader of the party, such as Dr Bauer, Dr Feuerbach and Dr Ruge, were not then prepared for this decided step. The political paper of the party the *Rheinisch Gazette*, published some papers advocating communism, but without the wished for effect. Communism, however, was such a necessary consequence of New Hegelian philosophy, that no opposition could keep it down, and in the course of this present year the originators of it had the satisfaction of seeing one republican after the other join their ranks. Beside Dr Hess... who was in fact the first communist of the party, there are now a great many others. »

(141) Cf. Lettre à Auerbach, 6 déc. 1842.

« Ich werde künftigen Donnerstag nach Paris reisen und von dort aus (mit erhöhtem Gehalt) die Redaktion des franz Artikels in der *Rhein. Ztg* fortsetzen.

d'une façon plus complète que dans son premier ouvrage, son système communiste (142). Dans ce livre, Weitling empruntait l'essentiel de ses conceptions à Fourier, mais il ne faisait plus, comme celui-ci, appel à la bonne volonté et à la clairvoyance des classes dirigeantes pour les réaliser. Il s'adressait directement à la classe ouvrière qu'il appelait à la lutte pour son affranchissement et, par un retour au babouvisme, il unissait ainsi la théorie communiste et l'action révolutionnaire. Sa faiblesse venait de ce que, ne se rendant pas compte des origines et des causes des défauts de la société capitaliste qu'il dénonçait, il était amené à en préconiser comme remède, une organisation sociale utopique (143).

Il se rapprochait en cela de Hess qui, plus éloigné de la classe ouvrière et s'inspirant moins directement des besoins de celle-ci, donnait à son utopie un fondement philosophique, inspiré de la doctrine de Feuerbach.

Le rôle de Hess à Paris allait être d'établir une liaison entre la doctrine de Weitling, très répandue dans les milieux ouvriers allemands, et le radicalisme philosophique des Jeunes Hégéliens.

A cette époque, Hess ne se faisait du communisme qu'une idée encore assez vague et le livre de L. Stein *Le Socialisme et le Communisme de la France contemporaine*, paru en même temps que celui de Weitling, en décembre 1842, devait lui permettre de préciser ses conceptions.

Le socialisme et le communisme, disait Stein, expriment les aspirations du prolétariat, qui commence à prendre conscience de lui-même comme classe (144). Le prolétariat

(142) Sur Weitling, cf. E. Kaler, *W. Weitling*. Zürich, 1887.

(143) Cf. Weitling, *Garantien der Harmonie und Freiheit*. Jubiläums Ausgabe. Berlin, 1908.

a) Chapitre IV, p. 32. Die Erfindung der Erbschaft.

b) Chapitre VIII, p. 48. Die Erfindung der Geldes.

(144) Cf. L. v. Stein, *Sozialismus und Communismus des heutigen Frankreichs*. Leipzig, 1842, p. 7.

« (Das Proletariat ist) die ganze Klasse derer, die weder Bildung noch

est constitué par l'ensemble des gens qui ne disposent que de leur force de travail et qui n'ont pas accès à la propriété. La revendication essentielle du prolétariat est l'égalité sociale que le communisme et le socialisme prétendent instituer par des moyens différents. Tandis en effet que le communisme, de caractère négateur, vise à détruire la société actuelle, le socialisme se propose de la transformer par une organisation nouvelle du travail (145).

Considérant avec Hegel la propriété comme le fondement de la personnalité, Stein condamnait aussi bien les doctrines socialistes que les doctrines communistes, mais autant son exposé de ces systèmes était net, autant son argumentation contre eux était embarrassée et obscure.

De ce fait le résultat le plus certain de son livre fut de propager les idées qu'il voulait combattre. Il mettait en effet en évidence ce que Hess et Weitling n'avaient exposé que d'une façon imparfaite et incomplète ; soulignant les caractères différents de la société et de l'État, il marquait la nature et l'origine de la lutte de classes, son importance dans l'évolution historique et l'impuissance de l'action politique à résoudre la question sociale.

Aussi, malgré sa tendance réactionnaire, ce livre eut-il

Eigentum als Basis ihrer Geltung im gesellschaftlichen Leben besitzen und die sich demnach berufen fühlen nicht ganz ohne jene Güter zu bleiben, die der Persönlichkeit erst ihren Wert verleihen. Diese Klasse, ihre Berechtigung und ihr Loos ist es, die so wohl der Sozialismus als der Communismus im Auge haben. »

(145) Cf. L. v. Stein, *op. cit.*, p. 130-131.

« Der Sozialismus ist der Inbegriff der intellectuellen und materiellen Arbeiten, die ein System der Organisation der Industrie als Organisation der Gesellschaft suchen und realisieren wollen... Damit unterscheidet sich derselbe von dem Communismus, der entweder rein negativ gegen das Bestehende ist oder ohne Klarheit und Bewusstsein, der ihm dunkel vorschwebenden Idee einer Ordnung der Gesellschaft entgegeneilt. Der Unterschied ist wesentlich : denn der Sozialismus ist positiv, der Communismus negativ, jener will eine neue Gesellschaft bilden, dieser nur die bestehende umstürzen, jener stellt sich die Aufgabe das, was er vorschlägt zu rechtfertigen, dieser was besteht anzuklagen, jener hofft auf seine Verwirklichung durch die Gewalt der Wahrheiten, die er aufstellt, und zu deren Betrachtung er jeden Denkenden einladen möchte, dieser durch die Gewalt der Masse, ja durch Revolution und Verbrechen. »

beaucoup de succès chez les Jeunes Hégéliens et, dans un compte rendu, Hess qui se réjouissait de l'appui qu'il apportait, sans le vouloir, à la propagande communiste, le saluait comme un acte de libération (146).

Ce fut le dernier article que Hess envoya à la *Gazette Rhénane*; au début de janvier 1843, le gouvernement prussien, irrité de l'attitude de plus en plus agressive du journal, en avait en effet décidé la suppression, pour la fin du trimestre. Cette suppression, accompagnée de celle des *Annales* de Ruge et du renforcement de la censure, enlevait à l'opposition radicale tout espoir de se développer, en Prusse. Elle n'abattait pas, cependant, le courage de ces jeunes intellectuels, qui combattaient avec une foi mystique pour le triomphe de leurs idées et qui, réduits au silence en Allemagne, allaient se réfugier en France, pour y poursuivre la lutte.

(146) Cf. *Rheinische Zeitung. Beiblatt*, n° 75, 16 mars 1842.

« Seine Darstellung des Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs ist eine wahrhaft deutsche Tat. »

HESS ET L' « HUMANISME » DE FEUERBACH

M. Hess était au premier rang parmi eux. N'étant plus contraint de ménager le libéralisme, un peu pâle à ses yeux, de la *Gazette Rhénane*, il affirmait maintenant, ouvertement, ses opinions communistes et s'efforçait de gagner de nouveaux adeptes à cette doctrine. Les deux premiers, après Engels, furent Bakounine et Froebel, qu'il convertit au communisme, au printemps 1843.

Bakounine avait déjà marqué un penchant pour cette doctrine, dans un article « La réaction en Allemagne », paru en octobre 1842, dans les *Annales Allemandes* de Ruge (147). Il y critiquait le parti du Juste Milieu, comme incompatible avec le mouvement dialectique qui, en accentuant l'opposition entre les partis extrêmes, élimine nécessairement les partis moyens. Dans cette dialectique du devenir historique, il soulignait le rôle essentiel que jouait, à la manière d'une antithèse, le prolétariat.

Bakounine, qui séjournait alors en Suisse, fut mis en relations avec Hess, par Herwegh.

(147) Cf. *Deutsche Jahrbücher, Die Reaktion in Deutschland. Ein Fragment von einem Franzosen*. Jules Elyzard (Bakounine), 17-18-19-20-21 oct. 1842, 20 oct. 1842, p. 998 : « Was tun nun die Vermittelnden ? Sie sehen ebenso wie wir, dass unsere Zeit eine Zeit des Gegensatzes ist, sie geben uns zu, dass dies ein schlechter, ein in sich zerrissener Zustand ist und anstatt durch die Vollendung des Gegensatzes, ihn in eine neue und affirmative und organische Wirklichkeit umschlagen zu lassen, wollen sie ihn, diesen in seiner jetzigen Existenz so dürrftigen und schwindsüchtigen Zustand durch eine endlose Allmähligkeit ewig erhalten. »

Comme il l'avait fait pour Engels, Hess lui montra les rapports entre la doctrine de Feuerbach et le communisme. Bakounine, acquis d'emblée aux idées de Hess, en fit l'objet d'un article publié dans le *Républicain Suisse*, organe des républicains socialistes suisses, où il exposait que le communisme n'était que la réalisation dans le domaine social de l'humanisme de Feuerbach (148).

A la même époque, Hess convertissait également au communisme Froebel, professeur de zoologie à Zurich, qu'il avait connu lors d'un voyage de celui-ci à Cologne, en novembre 1841 (149). La recrue était d'importance, car Froebel dirigeait une maison d'édition « Le Comptoir littéraire » qui publiait les œuvres des Jeunes Hégéliens, interdites par la censure. A la fin de 1842, devant la menace qui pesait sur la presse libérale en Allemagne, Froebel avait fondé un journal *Le Messenger Allemand de la Suisse*, dont il avait confié la direction à Herwegh, qui s'était assuré la collaboration de Hess (150).

Ce journal n'ayant pu paraître du fait de son interdic-

(148) Cf. *Schweizerischer Republikaner*, n° 45, 6 juin 1843. « Der Kommunismus » (Bakounine).

P. 212 : « Das ist der gemeinschaftliche Punkt der Philosophie mit dem Kommunismus, beide streben zur Befreiung der Menschen ; hier fängt aber auch ihr wesentlicher Unterschied an ; die Philosophie ist in ihrem Wesen nach nur theoretisch, sie bewegt und entwickelt sich nur innerhalb der Erkenntnis, der Kommunismus dagegen ist in seiner gegenwärtigen Gestalt nur praktisch, damit ist der Vorzug und der Mangel jeder dieser Erscheinungen der anderen gegenüber ausgesprochen. Wohl sind das Denken und die Tat, die Wahrheit und die Sittlichkeit, die Theorie und die Praxis in höchster Instanz ein und dasselbe, ein einziges, untrennbares Wesen ; wohl besteht das grösste Verdienst der modernen Philosophie darin, dass sie diese Einheit erkannt und begriffen hat, mit dieser Erkenntnis ist sie aber zu ihrer Grenze angelangt, bis zu einer Grenze, die sie als Philosophie, nicht überschreiten kann, denn jenseits dieser Grenze fängt ein höheres Wesen als sie — die wirkliche, durch die Liebe beseelte und aus dem göttlichen Wesen der ursprünglichen Gleichheit entsprossene Gemeinschaft von freien Menschen — an, die diesseitige Verwirklichung dessen, was das eigentliche Wesen des Christentums ausmacht, der wahre Kommunismus. »

(149) Cf. Lettre à Auerbach, Novembre 1841.

(150) Cf. *id.*, 6 déc. 1842.

« Für Herweghs Deutschen Boten schreibe ich ebenfalls und zwar kann ich mich hier ganz frei aussprechen. »

tion en Allemagne, avant sa publication, Froebel l'avait remplacé par le *Républicain suisse*, à qui Hess envoya, à partir d'avril 1843, les articles qu'il avait jusqu'alors écrits, pour la *Gazette Rhénane*. Cette collaboration ne devait pas du reste être de longue durée, car en juillet, Froebel, impliqué dans les poursuites dirigées contre Weitling et le mouvement communiste, était obligé d'abandonner la direction du journal (151).

Dans ses articles du *Républicain Suisse*, Hess étudiait principalement les théories socialistes françaises, en les jugeant du point de vue de leur action sur le mouvement ouvrier (1). Il reprochait au fouriérisme d'avoir un caractère trop théorique, et de faire uniquement appel à la clairvoyance et à la générosité des classes dirigeantes, et il préférait à cette doctrine celle de Cabet qui, s'adressant directement au prolétariat, contribuait à éveiller en lui une conscience de classe.

C'était là du reste le caractère et le but de l'action qu'il poursuivait à Paris. Il visait à rattacher le radicalisme philosophique au communisme agissant des masses, à donner, à l'humanisme un peu abstrait de Feuerbach un contenu concret, en l'associant aux conceptions de Weitling. Il

(151) Sur les tendances communistes de Froebel.

Cf. Lettre à Becker, 5 mars 1843. (Cf. Kaler, *Weitling*. Zurich, 1887, p. 58.)
« Grüßen Sie Weitling von mir und sagen Sie ihm, dass ich noch nicht wisse wie weit ich einzelnen Ideen der kommunistischen Richtung beistimmen könne, dass aber einstweilen mein Herz bei der Sache ist. Ich teile die Menschen in Egoisten und Kommunisten und so verstanden gehöre ich zu den letzteren. Die Zukunft wird das *Wie* klar machen über das *Was* bin ich einverstanden. »

Programme du *Républicain Suisse*, 13-16 juin 1843.

« Der Kampf muss gehen um die volle Demokratie. Der demokratische Zug der Zeit berührt nicht nur die politischen Zustände, sondern er ergreift die sozialen Verhältnisse und er enthält die Religion der Freiheit. Damit trifft er sich mit der kommunistischen Bewegung und mit der Kultur und religionspolitischer Philosophie, die im Atheismus die endgültige Befreiung des Geistes erblickte. »

(152) Cf. Zlocisti, *M. Hess*, p. 108-109.

« Mit Philosophieren und Schreiben allein ist nur das Erste getan. Es muss auch ganz eigentlich praktisch gewirkt und gepredigt werden. »

voulait donner par contre, à celles-ci, un fondement scientifique et rédigea, à cet effet, une critique des *Garanties*, dans laquelle il montrait que le socialisme résulte non seulement de la détresse matérielle, mais aussi de la logique de la pensée, et qu'il est ainsi, à la fois théorique et pratique, science et action. Il ajoutait d'autre part à l'idée d'égalité, sur laquelle Weitling fondait son système, celle de liberté et faisait du travail social, auquel Weitling donnait le caractère d'une obligation, d'une corvée, l'expression de l'activité libre et joyeuse de l'homme (153).

L'influence de Hess semble avoir été limitée au petit cercle d'intellectuels à qui la philosophie de Hegel était familière. Le correspondant de Paris (sans doute Ewerbeck), qui résumait à Weitling le contenu de la critique de Hess, reprochait à celui-ci les formules obscures et quelque peu pédantes dont il l'enveloppait, et qui la rendait difficilement compréhensible (154). Weitling, peu disposé à accepter les critiques de Hess, entra dans une violente colère à l'annonce de celles-ci ; d'une part, en effet il penchait de plus en plus

(153) Cf. (Bluntschli), *Die Communisten in der Schweiz*. Zurich, 1843, p. 84.

Lettre d'un correspondant de Paris à Weitling, 15 mai 1843.

« Seine lange Kritik deiner Harmonie erscheint bei Froebel als Broschüre und darin sagt er die Fehler deines Buches. 1) Du gehst vom Gleichheitsprinzip einseitig aus und lässt das Freiheitsprinzip beiseite ; 2) Du lässt die Tugend, will sagen die freieste selbsttätigste Geistesbewegung aus dem Spiele ; 3) Du unterscheidest nicht bloss sondern du schneidest gleichsam mitten durch den Geist durch, indem du Arbeit rechts, Genuss links hinstellst, wobei die Arbeit stets als gezwungen erscheint, was um alles in der Welt zu verhüten ist. Das Übrige lies du selber, die Kritik ist sehr lieblich gegen dich und ziemlich verständlich. »

(154) Cf. *id.*, *op. cit.*, p. 83, même lettre.

« Hess ist sehr wirksam für die Bekehrung der sehr Gebildeten, aber er spricht in Begriffen, also nicht in Anschauungen, mithin für die nicht sehr Gebildeten unverständlich. So geht es bis jetzt allen deutschen Philosophen. Er sieht's ein und verspricht Verbesserung... Die junge deutsche philosophische Schule hat (wir der Deutsche denn die Masslosigkeit liebt) mehr oder ebenso sehr diese Ausschweifung in der Theorie lieb, wie die Jakobiner die Ubertreibung in der Praxis. Überhaupt sind ja alle solche Namen ein wahres Hindernis, denn sie werden sogleich Steine des Anstosses, Scheidewände, Stichwörter. An solchen schönen Dingen ist, deucht uns, bis heute kein Mangel. Aber diese seine Schwächen abgerechnet, ist Hess sehr tüchtig. »

vers un rapprochement de sa doctrine avec ce qu'il croyait être le Christianisme primitif (155) ; d'autre part, sa propagande se heurtait alors, en Suisse, à celle de la « Jeune Allemagne » qui, s'inspirant de la philosophie de Feuerbach, avait surtout un caractère athée (156). Des amis communs s'entremirent pour donner des apaisements à Weitling (157) ; il se mit alors en relations avec Hess, mais celles-ci furent de courte durée, car peu après, en juillet 1843, Weitling était emprisonné, puis expulsé de Suisse.

Le 14 mai, Hess privé de ressources, par suite de la suppression de la *Gazette Rhénane*, quitta Paris pour retourner à Cologne. La situation s'y était profondément modifiée ; Les Jeunes Hégéliens, devant l'échec total de leur tentative et le triomphe de la réaction, avaient en effet complètement perdu leur foi dans la valeur et le rôle de l'État.

Le moment était ainsi très favorable pour montrer que l'objet de la lutte ne devait pas être la transformation de l'État, mais celle de la société, et amener la Gauche hégélienne à passer du radicalisme politique au radicalisme social. C'est à cette tâche que se consacra Hess pendant son séjour à Cologne, et il employa les quatre mois qu'il resta dans cette ville à approfondir et à préciser sa doctrine communiste (158). L'exposé de celle-ci fit l'objet de trois articles : « La liberté une et totale », « La Philosophie de l'action » et « Socialisme et communisme », qui parurent en

(155) Cf. Weitling, *Das Evangelium des armen Sünders*. Zurich, 1843.

(156) Il ne faut pas confondre ce mouvement qui se rattachait à celui de la « Jeune Europe » inspiré par Mazzini, avec le mouvement littéraire de la « Jeune Allemagne » issu de la Révolution de 1830.

(157) Cf. Bluntschli, *op. cit.*, p. 115. Lettre anonyme à Weitling, 25 mai 1843.

« Schlage dir nur aus dem Sinn, dass Doktor Hess dir Leids autun will. Er tadelt dem Werk mit Recht, mit Unrecht, wie's geht, aber was er einigen hier vorlas, ist nicht beleidigend, du irrst. »

(158) Cf. Lettre à Auerbach, 19 juin 1843.

« Seitdem die *Rheinische Zeitung* aufgehört, also schon in Paris, habe ich mich ausschliesslich den philosophischen Entwürfen des Kommunismus gewidmet. »

octobre, dans les 21 *Feuilles de Suisse*, publiées par Herwegh (159).

Comme il avait commencé à le faire dans ses articles de la *Gazette Rhénane*, Hess fondait essentiellement son communisme sur la doctrine de Feuerbach. Celui-ci venait du reste d'en souligner le caractère social, dans les *Thèses provisoires pour la réforme de la Philosophie*, publiées en mars 1842 dans les *Anecdota* de Ruge.

Par réaction contre Hegel qui ne donnait à la matière, à la réalité concrète, qu'une existence illusoire, et aussi contre B. Bauer qui n'avait fait qu'aggraver l'idéalisme hégélien, en dissociant l'idée de toute substance pour la réduire à la conscience, Feuerbach réalisait la synthèse de la pensée et de l'être en partant, non pas de l'idée, mais de la réalité (160).

Ce n'est pas l'idée abstraite, disait-il, qui est le fondement de la philosophie, mais l'homme réel conçu dans sa totalité, avec sa pensée, sa sensibilité et ses besoins (161).

Cette transformation de la métaphysique en anthropologie lui paraissait susceptible de résoudre, non seulement les problèmes philosophiques et religieux, mais aussi la question sociale. Ayant découvert que la religion était

(159) Une partie de ces articles (Hess ne précise pas lesquels dans sa lettre du 19 juin) avait été d'abord destinée au *Messenger allemand de la Suisse*. Celui-ci n'ayant pu paraître, Herwegh, à l'imitation de Ruge qui venait de publier dans les *Anecdota*, les articles censurés des *Annales Allemandes*, réunit en un volume les articles qui lui avaient été envoyés pour ce journal et le fit paraître sous le titre ironique de 21 *Feuilles de Suisse*, les ouvrages au-dessus de 20 feuilles n'étant pas soumis à la censure.

(160) L. Feuerbachs, *Sämmtliche Werke*. Stuttgart, 1904.

II Band, *Philosophische Kritiken und Grundsätze. Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie*, p. 239.

« Das wahre Verhältnis vom Denken zum Sein ist nur dieses : das Sein ist Subjekt, das Denken Prädikat. Das Denken ist aus dem Sein, aber das Sein nicht aus dem Denken. »

(161) Cf. *id.*, p. 243 : « Alle Spekulation über das Recht, den Willen, die Freiheit, die Persönlichkeit ohne den Menschen, ausser dem oder gar über dem Menschen ist eine Spekulation ohne Einheit, ohne Notwendigkeit, ohne Substanz, ohne Grund, ohne Realität. Der Mensch ist die Existenz der Freiheit, die Existenz der Persönlichkeit, die Existenz der Rechts... »

constituée par une aliénation de l'essence humaine, projetée et incarnée en Dieu, il lui semblait qu'il suffisait à l'homme de se débarrasser de l'illusion religieuse pour mener une vie conforme à sa vraie nature, réalisée dans l'espèce. L'homme, disait-il, est un être social qui trouve, dans la vie collective, la réalisation de son essence, aussi doit-il se dépandre de l'égoïsme qui l'oppose à la collectivité, à l'espèce, en faisant de l'amour de l'humanité la loi de sa vie.

Malgré sa tendance au réalisme, la doctrine de Feuerbach restait encore vague et abstraite.

La société, assimilée à un être imaginaire, l'espèce humaine, considérée comme l'essence de l'humanité, était, comme l'Esprit du Monde de Hegel, une entité supérieure aux hommes. De ce fait l'évolution humaine n'était pas déterminée par des raisons économiques ou sociales, mais morales, et, bien qu'il transformât la philosophie en anthropologie, sa doctrine aboutissait à une éthique, à un « humanisme » constitué par une vague religion de l'amour universel (162).

Il restait à dégager de ces thèses, par une étude non plus seulement de l'homme concret, mais de l'homme considéré dans ses rapports avec la société, la solution du problème de l'adaptation de la philosophie à l'action, et du problème social.

C'est Hess qui devait arriver le premier à une solution de ces deux problèmes, dans ses articles des *Vingt et une Feuilles*, en réalisant avant Marx la synthèse de la doctrine de Feuerbach et des théories socialistes.

(162) Cf. F. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der Klassischen deutschen Philosophie*, 5^e éd. Stuttgart, 1910, p. 34.

« Die Liebe ist überall und immer der Zaubergott, der bei Feuerbach über alle Schwierigkeiten des praktischen Lebens hinweghelfen soll — und das in einer Gesellschaft, die in Klassen mit diametral entgegengesetzten Interessen gespalten ist... Es geht der Feuerbachschen Moraltheorie wie allen ihren Vorgängerinnen. Sie ist auf alle Zeiten, alle Völker, alle Zustände zugeschnitten, und eben deswegen ist sie nie und nirgends anwendbar und bleibt der wirklichen Welt gegenüber ebenso ohnmächtig wie Kants Kategorischer Imperativ. »

Le vague anthropologisme, par lequel Feuerbach pensait résoudre toutes les questions, ne pouvait satisfaire Hess qui, reprenant son idée fondamentale de l'opposition entre l'égoïsme qui divise les hommes, et l'altruisme qui répond à leur véritable essence, se proposait de montrer que l'émancipation religieuse ne suffirait pas à libérer l'humanité de l'égoïsme, et que cette libération résulterait surtout de son émancipation sociale.

C'est la philosophie de l'action qui lui servait encore, de thème initial, mais, tandis que dans la *Triarchie*, il visait surtout à dépasser par elle la connaissance philosophique, elle devait donner ici un fondement réel à l'activité du moi (163). La loi de la pensée et celle de la vie est l'action, car ce n'est que dans et par l'action que le moi se connaît et se détermine. La pensée qui est activité consciente n'existe pas en dehors de l'être pensant, de l'homme concret, et la croyance à l'existence d'idées, ayant une réalité propre, en dehors de l'humanité, est erronée et ne peut servir qu'à étayer des dogmes religieux ou politiques (164). Cette erreur, combattue en Allemagne par Feuerbach, dans sa critique de la religion, l'a été, en France, dans le domaine politique, où l'on a démasqué le dualisme qui oppose au peuple un pouvoir qui lui est étranger (165). Comme la liberté spirituelle et la liberté politique se conditionnent réciproquement, il faut détruire à la fois le mensonge religieux et le mensonge politique, qui sont tous deux des moyens d'oppression (166). A cet effet il faut instaurer l'anarchie, la liberté

(163) Cet article était la préface d'un livre sur la philosophie de l'action, qu'il avait voulu écrire après la *Triarchie européenne*. Cf. Lettre à Auerbach, 10 mars 1841. « Ich arbeite daran eine Philosophie der Tat zu schreiben, wozu ich die deutsche Philosophie, namentlich Fichte und Hegel erst nochmals studiere. »

(164) Cf. Zlocisti, M. Hess. *Aufsätze. Philosophie der Tat*, p. 37-41.

(165) Cf. *id.*, p. 41-43.

(166) Cf. *id.*, p. 43 et 44.

« Die Lüge der Religion und Politik muss mit einem Schlage und schonungslos entlarvt werden... Das Wesen der Religion und Politik besteht darin, dass sie

totale de l'individu, aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine politique et social (167), car la liberté, que Hess identifie avec la moralité, est la condition nécessaire de l'égalité sociale, du communisme, où la vie individuelle se confond avec la vie collective (168).

La Révolution française a commencé cette œuvre de libération en détruisant la majesté du monarque, qui est, comme Dieu, un être universel abstrait, dans lequel le peuple aliène son pouvoir, mais au lieu de le remplacer par l'universel concret, par l'essence de l'humanité, elle a mis à sa place l'individualité abstraite, l'individu en tant que tel. Le dualisme et l'égoïsme ont ainsi subsisté, et la tyrannie d'un individu a simplement fait place à celle d'une oligarchie (169). Mais les hommes, qui ont pris conscience de ce dualisme nouveau, s'efforcent maintenant de l'abolir. Les premières tentatives ont été faites par Fichte et Babeuf, qui, rejetant toute autorité religieuse ou politique, ont proclamé l'athéisme et le communisme (170). A Babeuf et à Fichte,

das wirkliche Leben, das Leben der wirklichen Individuen, von einem Abstraktum, von dem « Allgemeinen », welches nirgend wirklich ausser im Individuum selber, absorbieren lassen. »

(167) Cf. *Philosophie der Tat*, Zlocisti, p. 45-46. La conception d'anarchie, qui se superpose alors chez Hess à celle de communisme, lui a été inspirée par Proudhon. Cf. note n° 170.

(168) Cf. *id.*, p. 59 : « Freiheit ist Sittlichkeit, Vollziehung des Gesetzes des Lebens überhaupt, der geistigen Tätigkeit... nicht aus Naturnotwendigkeit... sondern aus Selbstbestimmung. Ohne diese Sittlichkeit ist kein Zustand der Gemeinschaft denkbar, aber ohne Gemeinschaft auch keine Sittlichkeit. »

(169) Cf. *Philosophie der Tat*. (Zlocisti, *op. cit.*, p. 47-48.)

P. 47 : « Die Majestät und Souveränität des einen hat sich in die Majestät und Souveränität aller umgekehrt. Während dort das abstrakte Allgemeine in der Form des einen über das Besondere herrscht und die Individuen unterdrückt, herrscht hier das abstrakt Individuelle in der Form der Vielen über das Allgemeine und unterdrückt die Einheit. An die Stelle der Hierarchie und der Stände, an die Stelle der gefesselten Individuen tritt die Repräsentation und die Konkurrenz der einzelnen... » P. 48 : « Die Tyrannen haben gewechselt, die Tyrannei ist geblieben. »

(170) Cf. *Sozialismus und Kommunismus*. (Zlocisti, *op. cit.*, p. 64.) « In Deutschland sprach Fichte zuerst, freilich noch etwas roh und wild, die Autonomie des Geistes aus ; in Frankreich sehen wir in Babeuf die erste und daher ebenfalls noch rohe Gestalt eines einheitlichen Soziallebens auftauchen. Oder populär ausgedrückt : von Fichte datiert in Deutschland der Atheismus — von Babeuf in Frankreich der Kommunismus, oder wie jetzt Proudhon sich präziser

dont l'anarchie avait un caractère négateur, ont succédé Saint-Simon, Fourier et Hegel, qui ont entrepris de donner un contenu positif à leurs doctrines. Cependant comme ils restaient conservateurs par certains côtés, ils n'ont pas su développer entièrement la doctrine anarchiste. Saint-Simon, en effet, a maintenu la propriété privée qu'il cherche à concilier avec le socialisme ; Fourier laisse subsister l'inégalité dans l'organisation communiste ; Hegel enfin cherche à justifier, du point de vue rationnel, la religion et la monarchie (171). Les Jeunes Hégéliens n'ont pas fait beaucoup de progrès par rapport à lui, car ils opposent à l'individu un État idéal, qui a tous les traits d'un Dieu nouveau (172).

Pour achever l'œuvre commencée par Babeuf et Fichte, et poursuivie par Saint-Simon, Fourier et Hegel, il faut associer la liberté individuelle à l'égalité sociale, l'athéisme au communisme, et établir l'anarchie qui supprimera toute domination et toute tyrannie (173). On ne pourra y arriver que par la destruction de l'État, qui ne sert qu'à opprimer les hommes (174), et par l'abolition de la propriété privée qui, loin de leur permettre d'affirmer leur personnalité, comme le prétend Stein, développe chez eux la cupidité et l'égoïsme (175). Hess conclut sur le mode idyllique, en

ausdrückt, die Anarchie, d. h. die Negation jeder politischer Herrschaft, die Negation des Begriffes Staat oder Politik. »

(171) Cf. *Philosophie der Tat*. Zlocisti, p. 55-56.

Cf. *Sozialismus und Kommunismus*, *id.*, p. 64-67.

(172) Cf. *id.*, p. 76-77.

(173) Cf. *id.*, p. 68.

« Der französische und der deutsche Geist haben das Grundprinzip der Neuzeit zur Wahrheit gemacht. Um aber diese Wahrheit auch im Leben zu verwirklichen, müssen sich jene beiden Momente derselben, die persönliche Freiheit und die soziale Gleichheit, wieder vereinigen. Ohne die absolute Gleichheit, ohne den französischen Kommunismus einerseits, andererseits aber ohne den deutschen Atheismus kann weder die persönliche Freiheit, noch die soziale Gleichheit eine wirkliche Wahrheit werden. »

(174) Cf. *id.*, p. 75 : « Prinzipiell ist die Regierungsform allerdings gleichgültig, jede ist der absoluten Freiheit und Gleichheit ihrem Wesen nach entgegen und von der Despotie bis zur Republik... gibt es doch immer Herrschaft und Knechtschaft. »

(175) Cf. *id.*, p. 70-71 : « Der Zustand der Gemeinschaft ist die praktische

disant que l'anarchie apportera le bonheur aux hommes ; la propriété privée et l'État, tous deux instruments d'oppression, étant supprimés, il n'y aura plus, en effet, ni maîtres, ni esclaves ; le travail d'autre part sera agréable parce que libre, il s'organisera spontanément et sans contrainte, selon les aptitudes et les goûts de chacun, et se confondra ainsi avec le plaisir (176).

Dans cette doctrine, qui constituait en quelque sorte une synthèse entre le communisme et l'anarchie, Hess s'efforçait de sauvegarder le principe de liberté, d'autonomie de l'individu, tout en l'associant au principe d'égalité, inclus dans le communisme.

Cette tendance à l'anarchie, propre aux intellectuels menacés dans leur indépendance à la fois par le capitalisme et le communisme, se manifestait alors non seulement chez Hess, qui posait l'activité libre de l'esprit comme but du communisme (177), mais aussi chez Proudhon, qui réalisait une synthèse analogue à la sienne, entre la morale et l'éco-

Verwirklichung der philosophischen Ethik, welche in der freien Tätigkeit den wahren und einzigen Genuss, das sogenannte höchste Gut erkennt — so wie umgekehrt der Zustand des getrennten Besitzes die Verwirklichung des Egoismus und der Unsittlichkeit ist, welche einerseits die freie Tätigkeit negiert und die zur Arbeit des Sklaven herabwürdigt, andererseits an die Stelle des höchsten Gutes des Menschen den tierischen Genuss setzt, als das würdige Ziel jener ebenso tierischen Arbeit. »

(176) Cf. *Sozialismus und Kommunismus*. Zlocisti, *op. cit.*, p. 74.

« Nur durch die absolute Freiheit nicht nur der « Arbeit » in dem engeren bornierten Sinne, sondern jeder menschlichen Neigung und Tätigkeit überhaupt — ist auch die absolute Gleichheit oder vielmehr Gemeinschaft aller erdenklichen Güter möglich, sowie umgekehrt nur in dieser Gemeinschaft wiederum jene Freiheit denkbar ist. Die Arbeit, die Gesellschaft überhaupt soll nicht organisiert werden, sondern sie organisiert sich von selbst, indem jeder tut was er nicht lassen kann und unterlässt, was er nicht tun kann. »

(177) Cf. *Philosophie der Tat*. Zlocisti, *op. cit.*, p. 50.

« Das Ziel des Sozialismus ist kein anderes als das des Idealismus ; es ist dieses : nichts von all dem alten Plunder übrig zu lassen als die Tätigkeit, keine von den Formen, in welchen sich diese letztere bisher fixierte, kann bestehen vor dem freien Geiste, der sich eben nur als tätiger erfasst, nicht bei irgend einem gewonnenen Resultate stehen bleibt, dieses fixiert, verkörpert, materialisiert und als sein « Eigentum » aufspeichert — der vielmehr als die Macht über alles Endliche, Bestimmte stets darüber hinausgeht, um sich stets von neuem als tätiger, freilich jedesmal in bestimmter Weise zu erfassen. »

nomie, l'individualisme et le communisme, chez B. Bauer, qui élaborait sa théorie de la « critique critique », dans laquelle il opposait l'esprit créateur individuel à la foule passive, à la masse inerte, et surtout chez Stirner, qui écrivait alors le livre qui allait devenir le bréviaire des anarchistes : *L'unique et sa propriété*. Cet anarchisme qui se mêlait, ou plutôt se juxtaposait chez Hess à un communisme idéaliste, le détournait de la critique et de l'analyse objective de la société, et l'entraînait vers l'utopie. Sa théorie marquait de ce fait un recul, par rapport à celle de Stein, qui s'était efforcé de mettre en lumière les forces concrètes qui s'opposent les unes aux autres dans la société, et de montrer comment la lutte de classes, engendrée par l'évolution économique, constituait l'élément essentiel de l'histoire. Condamnant cette conception, trop matérialiste à ses yeux, du communisme (178), il lui substituait une conception idéaliste ; il reportait, en effet, l'antagonisme entre les riches et les pauvres, entre le capitalisme et le prolétariat, du plan économique et social sur le plan moral, et le ramenait, en s'inspirant de Feuerbach, au conflit entre les tendances égoïstes et altruistes de l'humanité. En faisant ainsi, de la lutte contre l'égoïsme, l'élément essentiel de l'action sociale, il enlevait, aussi bien au capitalisme qu'au communisme, leurs caractères particuliers (179).

(178) Cf. *Sozialismus und Kommunismus*. Zlocisti, *op. cit.*, p. 70.

« Der grobe Irrtum zu dem Stein zunächst durch seine schiefe Auffassung des französischen Geistes fortgetrieben wird, besteht darin, dass er in dem Streben nach Gleichheit nur die rein äusserliche materielle Richtung auf den Genuss hin erblickt. Während er selbst den sogenannten Materialismus unserer Zeit entschuldigt, indem er darin nur die erste Arbeit der abstrakten Persönlichkeit sieht, sich einen konkreten Inhalt zu geben, findet er im Kommunismus nur das Streben des Proletariats, sich einen gleichen Genuss mit den Besitzern zu verschaffen.

(179) Cf. G. Lucacs, *Moses Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. XII (1926), p. 142.

« Wird aber der Theorie... eine Stelle oberhalb des Kampfes der verschiedenen Gruppen, Stände und Klassen zugewiesen, so folgt daraus notwendig eine moralische und moralisierende Beurteilung der Gegenwart, speziell der der sozialen Revolution feindlich gegenüberstehenden Strömungen. Denn ist der Kommu-

D'une part en effet, l'égoïsme, terme générique au nom duquel il combattait tout ce qui s'opposait au communisme, devenait la qualité spécifique, l'attribut en quelque sorte métaphysique de la société bourgeoise ; d'autre part, le communisme, devenu l'expression des tendances altruistes de l'humanité entière, était séparé du prolétariat, classe sociale dont il traduit les aspirations. Le concept de prolétariat, déjà nettement défini par Stein, se trouvait ainsi obscurci et ramené à celui plus vague de peuple.

A vrai dire, Hess essayait de justifier le communisme, non seulement du point de vue éthique, mais aussi du point de vue historique, et de donner à sa doctrine un caractère réaliste (180). Mais, comme il considérait que la raison essentielle du devenir historique était, non le développement économique, mais l'évolution spirituelle et morale, qu'il résultait moins de conflits d'intérêts que de luttes de principes, il ramenait, comme Feuerbach, la question sociale à un problème d'éducation, et, incapable de montrer comment l'avenir pouvait se dégager du présent, il était nécessairement amené à donner à son système communiste, un caractère d'utopie (181).

nismus nicht die Klassenwahrheit des Proletariats, ist er nicht aus dessen Klassenlage als deren gedanklicher Ausdruck erwachsen, sondern die objektive Wahrheit des historischen Prozesses, so können die Motive des Widerstandes gegen die Wahrheit nur Unwissenheit oder moralische Minderwertigkeit sein. Das erste Motiv spielte bei den Utopisten eine grosse Rolle. Hess und Genossen kritisierten die bürgerliche Gesellschaft, die kapitalistische Produktionsordnung indem sie ihre Wirtschaftsprinzipien unter die — ethische Kategorie des Egoismus subsumierten und als solchen moralisch verurteilten. »

(180) Cf. *Die eine und ganze Freiheit*. (21 Bogen, p. 93.)

« Es ist ein nutz- und fruchtloses Unternehmen, das Volk geistig frei machen zu wollen, ohne ihm zugleich die wirklich soziale Freiheit zu geben. »

(181) Cf. Lucacs, *op. cit.*, p. 125.

« Für die theoretische Entwicklung von Hess wurde es verhängnisvoll, dass er über die moralische Verurteilung des Egoismus, den er allerdings als ein notwendiges Produkt der bürgerlichen Gesellschaft darstellt und mit deren, ziemlich oberflächlich erfassten ökonomischen Grundlagen ständig parallelisiert, nicht hinaus konnte. Er betrachtet ihn zwar als notwendiges Produkt der bürgerlichen Gesellschaft aber doch nur als Erstarrtes : metaphysisch nicht dialektisch. Und da Hess's Sozialismus seine logisch dialektisch erkannte Zukunft ebenfalls nicht aus dem realen Boden der konkreten Klassenkämpfe der Gegenwart heraus

Par cette doctrine, où il alliait les conceptions de Bauer à celles de Feuerbach, l'individualisme à l'altruisme, l'anarchisme au communisme, Hess réalisait une première synthèse entre le radicalisme philosophique allemand et les théories socialistes françaises, synthèse dont Marx devait s'inspirer pour dégager à son tour de la philosophie de Feuerbach une doctrine communiste.

Après la suppression de la *Gazette Rhénane*, il était devenu évident pour Marx que la critique philosophique et politique était impuissante à transformer les institutions existantes, et que l'État n'avait pas ce caractère rationnel et moral que lui attribuait Hegel. Il lui apparaissait, d'autre part, que le problème essentiel n'était pas d'ordre politique, mais social. Dans son évolution vers le communisme, Marx s'inspira de Feuerbach, qui devait lui permettre de faire une critique fondamentale de la théorie hégélienne de l'État, puis de Hess, qui allait lui fournir la solution du problème social.

Feuerbach avait montré dans ses *Thèses provisoires sur la réforme de la Philosophie*, que la doctrine de Hegel, analogue en cela à la religion, aboutissait à réaliser des abstractions en hypostasiant l'essence de la Nature et de l'homme et que, pour arriver à la vérité, il fallait, par un renversement de ce système, partir du concret pour aller à l'abstrait, de la réalité pour aller à l'idée.

Appliquant cette critique à la *Philosophie du Droit*, Marx montrait que Hegel, usant du procédé qui consiste à enlever aux choses leur réalité propre, pour la conférer à des abstractions, transformait les notions réelles et concrètes de famille, de société, d'État, en attributs de concepts

wuchs, sondern aus den hier produzierten Gegensätzen logisch sublimiert wurde, wobei in die reine Gedanken verwandelten Gegensätze idealistisch zu selbständigen Wesenheiten erstarren mussten, stand die Zukunft fix und fertig den Problemen der Gegenwart als « Lösung » gegenüber. »

abstrait, et faisait procéder ainsi la formation et le développement du Droit, du mouvement de l'Idée, de la Logique (182).

Par un renversement des rapports véritables entre la société et l'État, celui-ci devenait dans son système une sorte d'entité morale, planant au-dessus de la réalité économique et sociale, dont il réglait, à son gré, le développement. En fait, disait Marx, c'est la société qui détermine la forme et la nature de l'État, qui n'en est que l'émanation (183). L'État actuel ressemble à la religion, en ce que le peuple y aliène son pouvoir ; pour le transformer, il faut donner à la constitution un caractère démocratique (184). Son imperfection tient à l'imperfection même de la société, fondée sur la propriété privée, qu'il a pour mission de défendre (185). De la critique de l'État, qu'il subordonnait à la société, en faisant de lui non plus le sujet mais l'attribut de celle-ci, Marx passait à la fin de son étude à la critique de la société, et, par une interprétation sociale de l'humanisme de Feuerbach, il concluait de cette critique que l'humanité, pour réintégrer en elle son essence, devait non seulement abolir la Religion, mais aussi l'État.

Ainsi, tandis que Feuerbach s'était contenté d'exposer

(182) Cf. Marx Engels Gesamtausgabe. *Werke*, I¹. Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie.

P. 414-415 : « Il a transformé le sujet de l'Idée en produit, en attribut de celle-ci. Il ne détermine pas la pensée d'après l'objet mais au contraire l'objet d'après un concept fixé d'avance, qui se situe dans la sphère abstraite de la Logique. Il ne s'agit pas pour lui d'exposer l'idée concrète de constitution, mais au contraire de ramener la constitution politique à une idée abstraite, d'en faire un chaînon du développement de l'Idée en soi. »

(183) Cf. Marx, *op. cit.*, p. 407 : « Familie und bürgerliche Gesellschaft sind wirkliche Staatsteile, wirkliche geistige Existenzen des Willens, sie sind Daseinsweisen des Staates. Familie und bürgerliche Gesellschaft machen sich selbst zum Staate, sie sind das Treibende. »

(184) Cf. p. 434. Hier (in der Demokratie) ist die Verfassung, nicht nur an sich, dem Wesen nach, sondern der Existenz, der Wirklichkeit nach in ihren wirklichen Grund, den wirklichen Menschen, das wirkliche Volk stets zurückgeführt und als sein eigenes Werk gesetzt.

(185) Cf. p. 528 : « Die Bedeutung, die das Privateigentum im politischen Staate hat ist seine wesentliche, seine wahre Bedeutung. »

le mode d'aliénation de l'essence humaine dans la Religion, Marx recherchait les raisons de cette aliénation dans la vie elle-même, dans la réalité sociale. Il était amené par là à rejeter la conception générale et vague que Feuerbach se faisait de l'homme. Considérant celui-ci en tant qu'être social, il substituait la notion de société à celle d'espèce et déterminait la nature de l'homme, non par une analyse de ses tendances religieuses ou morales, mais par une critique du milieu social, de la société (186).

Dans cette critique, apparaissait déjà la divergence fondamentale entre Hess et Marx. Comme Hess, Marx ne se contentait pas de la philosophie contemplative et sentimentale de Feuerbach, et tendait à la transformer en une doctrine d'action ; mais, au lieu de s'inspirer, à cet effet, de la philosophie de Fichte et de subordonner le développement du réel à un principe abstrait, il cherchait à dégager de la nature même des choses la raison de leur développement.

De cette critique Marx ne tirait pas encore une doctrine positive, en dehors de l'affirmation de la supériorité du régime démocratique sur le système monarchique, et de l'idée que le peuple ne devait pas seulement réintégrer en lui son essence aliénée en Dieu, mais aussi reprendre au monarque le pouvoir dont celui-ci l'avait dépouillé.

Cette conception un peu vague de la démocratie ne donnait pas de solution au problème social, qui s'était posé à Marx en même temps que celui de l'État. C'est Hess qui, par ses articles, devait lui suggérer cette solution, en lui

(186) Marx, *op. cit.*, p. 424.

« Hegel fasst die Staatsgeschäfte und Wirksamkeiten abstrakt für sich und im Gegensatz dazu die besondere Individualität, aber er vergisst, dass die besondere Individualität eine menschliche und die Staatsgeschäfte und Wirksamkeiten menschliche Funktionen sind, er vergisst, dass das Wesen der besonderen Persönlichkeit nicht ihre abstrakte Physis, sondern ihre *soziale Qualität* ist und, dass die Staatsgeschäfte nichts als Daseins- und Wirkungswesen der sozialen Qualitäten der Menschen sind. »

montrant que l'humanisme de Feuerbach conduisait nécessairement au communisme et, après lui, Marx allait exposer dans les *Annales franco-allemandes*, que la doctrine communiste était la conclusion nécessaire et logique de l'humanisme de Feuerbach.

VI

M. HESS ET K. MARX

Le socialisme « vrai » et le socialisme « scientifique »

M. Hess prit une part active à la fondation des *Annales franco-allemandes*. Ruge et Froebel étaient venus à la fin du mois de juillet 1843 à Cologne pour s'entendre avec lui à ce sujet. Ils projetaient de transférer à Paris le « Comptoir littéraire » de Zurich et d'y éditer les *Annales franco-allemandes* qui devaient remplacer les organes de la Gauche hégélienne, supprimés par la censure.

Hess accepta volontiers de collaborer à cette revue et il partit avec Ruge au début d'août pour Paris, afin d'aider celui-ci à l'organiser. Il avait pris du reste, depuis quelque temps déjà, la détermination de quitter l'Allemagne, car il craignait d'être poursuivi pour les articles envoyés aux vingt et une *Feuilles* de Herwegh (187). Ses craintes n'étaient pas vaines, puisque, peu de jours après son départ, le ministre de l'Intérieur, von Arnim, ayant eu son attention attirée sur Hess, par la publication de la correspondance de Weitling dans le rapport de Bluntschli, le signalait au président de la province rhénane, et invitait celui-ci à le faire surveiller (188).

(187) Cf. Lettre à Auerbach, 19 juin 1843.

« Meine letzten Sachen kommen... im liter. Comptoir in Zürich heraus. In wenigen Wochen werden sie erscheinen und ich werde ganz wahrscheinlich, bevor sie versendet werden, nach Paris zurückreisen, da ich sonst zu reskieren habe, dass... »

(188) *Geheimes Staatsarchiv*. R. 77. D., n° 10, p. 195-196. Lettre du ministre de l'Intérieur von Arnim à l'Oberpräsidenten von Schaper, 20-8-43 :

« Dass die früheren Mitarbeiter der *Rh. Zeitung* namentlich der bekannte

Avant de partir, Hess avait obtenu de son ami Puttmann, rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne*, le poste de correspondant de ce journal, à Paris, ce qui lui assurait des ressources suffisantes pour s'établir dans cette ville.

Les articles qu'il envoya à la *Gazette de Cologne* ne présentent guère d'intérêt, au point de vue de l'évolution de ses idées. Ils avaient trait au mouvement politique et social français, qu'il jugeait à travers le reflet de la presse parisienne, et commentait de son point de vue philosophique et social (189).

Dès son arrivée, il renoua ses relations avec le cercle des ouvriers communistes, dont il était devenu un des chefs. Il envoya, en cette qualité, le 29 août 1843, une adresse à Bluntschli, qui, après avoir fait emprisonner Weitling, venait de publier ses papiers (190). Il le remerciait d'avoir été sans le vouloir un excellent propagandiste des idées communistes (191). Et de fait, de même que le livre de Stein avait répandu en Allemagne, où elles étaient jusqu'alors à peu près inconnues, les doctrines socialistes françaises qu'il prétendait réfuter, le livre de Bluntschli

D^r Hess zu den besonders gefeierten Genossen des Communismus gerechnet werden, darf nicht befremden. E. Ex ersuche ich ergebenst diesen Individuen fortgesetzt die grösste Aufmerksamkeit widmen zu lassen und mich bald möglichst davon in Kenntniss zu setzen, wo sich dieselben zur Zeit befinden und was über ihr Treiben zur Kenntniss der Behörden gelangt ist. »

(189) Cf. T. Zlocisti, *Hess Aufsätze*, p. 79-86.

Kölnische Zeitung.

I, n° 231, 19 août 1843 : Revue de la presse socialiste française.

II, n° 235, 23 août 1843 : Procès des communistes de Toulouse défendus par Cabet.

III, n° 243-5, sept. 1843 : Adresse à Bluntschli.

IV, n° 270, 27 sept. 1843 : Évolution de la société, de l'égoïsme vers l'« humanisme ».

V, n° 287, 14 oct. 1843 : L'opposition entre le nationalisme et le cosmopolitisme se ramène à l'opposition entre l'individu et l'espèce. Elle sera abolie par la suppression de l'égoïsme.

(190) Cf. Bluntschli, *Die Kommunisten in der Schweiz*. Zurich, 1843.

(191) Dans l'article du 5 sept. 1843 de la *Gazette de Cologne*, Hess publie cette adresse, sans se désigner comme en étant l'auteur. Cf. Zlocisti, *Aufsätze*, p. 83.

avait eu comme résultat, ainsi que l'attestait 'un rapport de l'ambassadeur de Prusse, de donner une impulsion puissante au mouvement communiste allemand de Paris, et d'attirer au cercle communiste 300 nouveaux membres (192).

Hess, d'autre part, prêta au début son concours à Ruge, pour organiser les *Annales franco-allemandes*. Celui-ci était arrivé à Paris tout rempli d'illusions, s'imaginant que la France libérale et socialiste allait accueillir avec enthousiasme le représentant de la philosophie allemande, qui voulait l'affranchir définitivement de la religion (193). Ses illusions furent de courte durée ; introduit par Hess dans les milieux socialistes et démocrates de Paris, où il espérait trouver des collaborateurs pour les *Annales*, il ne rencontra partout qu'indifférence ou même hostilité (194).

Cette déconvenue devait accentuer, entre Ruge et Hess, des divergences qui s'étaient manifestées dès leur voyage à Paris, au cours d'une conversation sur le communisme, que Ruge rapporte dans ses mémoires (195). D'opinions libérales, Ruge ne visait qu'à une transformation politique de l'État et pensait que l'Alliance franco-allemande aiderait à réaliser cette transformation en Allemagne, en lui apportant le soutien des idées démocratiques, tandis que

(192) *Geheimes Staatsarchiv*. Rep. 77, D. n° 10, p. 237-238. Rapport de l'ambassadeur von Arnim au ministre des A. E. von Bülow. Paris, 26 sept. 1843 : « Der D^r Hess war bereits früher hier und Correspondent der vormaligen *Rh. Zeit* ; er ist einer der Chefs der Pariser Communisten und unter ihnen der fähigste Kopf. Er war es auch der, Namens derselben eine Adresse kürzlich an den D^r Bluntschli in Zürich redigirt hat, um ihm wegen seines Commissionsberichtes und insbesondere dafür zu danken, die Communisten also bekannt zu machen. Beurteilt man die Publikation des Bluntschliches Berichtes nach dem sich hier herausgestellten Resultate, so ist leider nicht zu verkennen, dass die Zwecke der Communisten dadurch mehr gefördert als gehemmt worden sind. Jene Relation hat nämlich dieselben so zu sagen in Entzücken gesetzt und die hiesige Gesellschaft um circa 300 neue Mitglieder vermehrt. »

(193) Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*. Leipzig, 1846, I, p. 60.

(194) Cf. Bouglé, *Chez les prophètes socialistes*. Paris 1918, p. 115-116. Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, I, p. 70 et suiv.

(195) Cf. *id.*, 75.

Hess concevait cette alliance comme le symbole de l'union de la pensée philosophique allemande et de l'action révolutionnaire française, qui devait réaliser le communisme. Ces divergences de vues étaient bientôt assez notoires, pour être signalées dans un rapport de l'ambassadeur prussien, sur les menées des émigrés allemands à Paris (196). Elles expliquent peut-être, en partie, l'opinion défavorable que Ruge émettait alors, dans une lettre à Marx, sur la pensée et le style de Hess, à qui il déniait tout talent d'écrivain (197). Ce n'était du reste pas l'avis d'un meilleur connaisseur, de H. Heine qui, conseillant à Campe de donner à son journal *Le Télégraphe* une tendance libérale plus marquée, lui écrivait : « Si vous êtes décidé à transformer ainsi le journal, saisissez l'occasion, qui s'offre à vous d'acquérir la collaboration des « naufragés » de la *Gazette rhénane*, et en particulier du Dr Hess et de son entourage. Le Dr Hess est une des meilleures plumes qu'il y ait, et il possède les qualités nécessaires pour faire un rédacteur en chef. » (198).

Du fait de ces dissentiments latents, Hess ne prit pas une part très active à la création des *Annales franco-allemandes*, et cela explique que son nom ne figure pas dans l'échange de correspondances, publié en tête de la revue, en manière d'introduction.

Ruge tombé malade à la fin de décembre, dut aban-

(196) *Geheimes Staatarchiv*. Rep. 77, D. n° 10, p. 237. Rapport de l'ambassadeur v. Arnim au ministre des A. E. Paris, 23 sept. 1843.

« Der Dr Arnold Ruge befindet sich seit einiger Zeit hier, studiert die französischen Zustände und soll kein Kommunist aber ein Literat sein und namentlich für Preussen eine Constitution wünschen ; er kennt den Dr Hess schon seit längerer Zeit und verkehrt mit ihm ohne jedoch dessen Ansichten in den meisten Punkten zu teilen. »

(197) Cf. Marx, *Werke*, I¹, p. 314. Lettre de Ruge à Marx, 11 août 1843.

« Hess ist etwas schwerfällig und ohne Formsinn ; sonst hat er praktischen Verstand. Ein grosser Autor wird er schwerlich werden. »

(198) Cf. Lettre de Heine à Campe, 29 déc. 1843 (citée par Zlocisti, *M. Hess*, p. 155-156).

donner à Marx la direction des *Annales*, dont il ne parut qu'un double fascicule à la fin de février 1844.

Elles ne renfermaient de Hess qu'un article assez insignifiant intitulé : « Quatre lettres », où il ne faisait que reprendre à l'occasion d'une étude critique de la presse et des partis démocratiques français, la thèse de ses articles précédents, à savoir que seul, le communisme pourrait réaliser la liberté et l'égalité (199).

L'opposition entre les libéraux et les démocrates se ramène, disait-il, à l'opposition entre la liberté et l'égalité, entre la bourgeoisie et le peuple (200). Cette opposition encore latente pendant la Révolution française a éclaté sous la Monarchie de Juillet et ne pourra être abolie que dans une société bien organisée, où, l'égoïsme étant supprimé, la liberté ira de pair avec l'égalité (201). Les démocrates comprennent en France deux groupes : les démocrates proprement dits, qui veulent le maintien de la propriété privée, et d'autre part les socialistes et les communistes, qui en demandent la suppression. Le défaut des communistes français est de rester attachés soit à la religion, soit à un matérialisme grossier, qui les empêche de se déprendre entièrement de l'égoïsme et de donner ainsi à leur doctrine un fondement solide (202).

Tandis que la pensée de Hess demeurerait ainsi stationnaire, Marx le dépassait d'emblée dans ses deux articles des *Annales franco-allemandes* : « Introduction à la Critique de la philosophie du Droit de Hegel » et « La question juive » où il faisait un premier exposé de sa doctrine communiste (203).

(199) Cf. Zlocisti, *Hess. Aufsätze*. Vier Briefe aus Paris, p. 87-97.

(200) Cf. *id.*, *op. cit.*, p. 87-90. Lettre du 2 janvier 1844.

(201) Cf. *id.*, p. 90-93. Lettre du 4 janvier 1844.

(202) Cf. *id.*, p. 93-95. Lettre du 5 janvier 1844.

Dans la dernière lettre du 6 janvier (cf. *id.*, p. 95-97) Hess fait une courte étude de la presse démocratique française.

(203) Cf. Marx, *Werke*, I¹, p. 607-621. « Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. »

Id., p. 576-606. « Zur Judenfrage. »

Rejetant tout dogmatisme qui prétend régler *a priori* le cours des choses, il s'efforçait de dégager sa doctrine de la réalité même, de la critique de la société (204). Dans un premier article il montrait, après Hess, que pour rendre à l'homme son essence, pour faire de lui un être véritablement humain, il ne suffisait pas de dénoncer, comme le pensait Feuerbach, l'illusion religieuse, et qu'il fallait transformer l'organisation sociale qui en était la raison et le fondement.

Mais au lieu de donner comme Hess une solution morale à ce conflit, il lui donnait une solution sociale inspirée de la dialectique hégélienne. Cette transformation de la société serait, disait-il, l'œuvre de la classe la plus opprimée, du prolétariat qui, en supprimant la propriété privée, source de l'égoïsme et de l'inégalité, émanciperait la société tout entière (205). Après Bakounine et Stein, Marx faisait du prolétariat l'antithèse, l'élément actif chargé de réaliser le progrès, qui, en vertu du mouvement dialectique, devait résulter de l'opposition des contraires, de la lutte de classes, de la révolution sociale.

Dans le second article, Marx étudiait la question de l'émancipation juive, qu'il ramenait à l'affranchissement de l'homme du judaïsme assimilé au capitalisme (206). Il montrait dans une analyse de la société et de l'État, que l'homme réalise dans l'État l'idéal social, puisqu'en lui les fins de l'individu se confondent avec celles de l'espèce et qu'il s'élève ainsi à la vie collective. Mais en

(204) Cf. Marx, *Werke*, I¹, p. 573.

« Ist die Konstruktion der Zukunft und das Fertigwerden für alle Zeiten nicht unsere Sache, so ist desto gewisser, was wir gegenwärtig zu vollbringen haben, ich meine die rücksichtslose Kritik alles Bestehenden. »

P. 574 : « Wir treten nicht der Welt doktrinär mit einem neuen Prinzip entgegen... Wir entwickeln der Welt aus den Prinzipien der Welt neue Prinzipien. »

(205) Cf. Marx, *Werke*, I¹. « Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie », p. 619-621.

(206) Cf. *id.*, p. 606 : « Die gesellschaftliche Emanzipation des Juden ist die Emanzipation der Gesellschaft vom Judentum. »

raison de la mauvaise organisation sociale, cet idéal n'est réalisé dans l'État que d'une façon théorique, illusoire.

De même, en effet, que l'homme imparfait, égoïste, projette en Dieu son être véritable, la société où règne l'individualisme et l'égoïsme aliène son essence dans l'État qui incarne vis-à-vis d'elle la vie supérieure, la vie collective (207). Pour rendre à la société sa vraie nature et donner par là même à l'État, à l'être collectif, une existence réelle, il faut élever la société à son niveau par la suppression de la propriété privée.

Comme Hess, Marx empruntait dans ses deux articles l'essentiel de sa thèse et ses formules à Feuerbach ; sa doctrine était encore constituée par un mélange de morale, de politique et d'économie, mais il subordonnait de plus en plus la morale à la politique, et celle-ci à l'économie. Rejetant le communisme idéaliste et abstrait de Hess, il tendait à dégager sa théorie de l'évolution économique et sociale. Il éliminait de plus en plus l'influence de la pensée et de l'action individuelle dans le développement historique et il intégrait la philosophie, qu'il avait jusqu'alors considérée comme l'élément essentiel du devenir, dans l'évolution sociale. Comme il croyait que celle-ci était essentiellement déterminée par la transformation économique, il était enfin amené à rejeter, non seulement, comme le faisait Hess, les réformes politiques, mais aussi l'action morale et l'éducation populaire préconisées par celui-ci.

A cette doctrine qui restait encore bien abstraite, Engels apportait un contenu positif dans ses deux articles

(207) Cf. Marx, *Werke*, I¹, p. 599 : « Erst wenn der wirkliche individuelle Mensch den abstrakten Staatsbürger in sich zurücknimmt und als individueller Mensch in seinem empirischen Leben, in seiner individuellen Arbeit, in seinen individuellen Verhältnissen, Gattungswesen geworden ist, erst wenn der Mensch seine « forces propres » als gesellschaftliche Kräfte erkannt und organisiert hat und daher die gesellschaftliche Kraft nicht mehr in der Gestalt der politischen Kraft von sich trennt, erst dann ist die menschliche Emanzipation vollbracht. »

des *Annales*. « La situation en Angleterre » et « Esquisse d'une critique de l'économie politique ». Il montrait, principalement dans le deuxième article, que le communisme, à qui il donnait, avec Marx et Hess, le caractère feuerbachien d'altruisme, devait résulter nécessairement de l'évolution même du système capitaliste. Les crises, disait-il, qui naissent du déséquilibre entre la production et la consommation, entraînent la ruine de la classe moyenne et ne laissent face à face qu'un prolétariat de plus en plus nombreux et misérable et un groupe de plus en plus restreint de puissants capitalistes. Il en résulte une lutte sociale qui, s'aggravant sans cesse, se terminera par la destruction de la propriété privée et l'établissement du communisme (208).

En étudiant ainsi du point de vue économique et social le communisme, Engels venait compléter la conception de Marx qui en considérait surtout l'aspect philosophique et politique.

Par cette synthèse de l'humanisme de Feuerbach, de la dialectique hégélienne, des théories socialistes françaises et économiques anglaises, Marx et Engels posaient les fondements de leur doctrine dialectique et matérialiste du communisme.

Hess, qui restait dogmatique et abstrait, était ainsi de prime abord non seulement rejoint mais dépassé par ses jeunes disciples, dont l'un avait sur lui la supériorité d'une culture philosophique plus solide et d'un raisonnement plus clair et plus pénétrant, et l'autre, celle d'une connaissance plus directe et plus étendue de la vie économique et sociale.

Hess devait cependant exercer encore une influence profonde sur Marx et Engels, par son article « Sur l'essence

(208) Cf. Marx-Engels, *Werke*, II, p. 401-402.

de l'argent » qu'il avait envoyé aux *Annales franco-allemandes*, mais qui ne parut qu'un an plus tard, en 1845, dans les *Annales Rhénanes*, par suite de la suppression de la revue.

Celle-ci, dont l'existence avait été rendue de prime abord précaire par suite de l'absence de collaborateurs français, sombra après la publication de son premier et unique numéro.

Froebel, qui avait envoyé de Zurich 2.000 francs pour en assurer l'impression se retira de l'entreprise.

Ruge, ne voulant pas assumer seul les frais de la revue, renonça à la publier, après de vaines tentatives pour trouver des capitaux à Cologne et un éditeur à Paris (209). Cela entraîna sa rupture avec Marx. Il n'avait pu du reste s'entendre avec lui, que tant que l'humanisme n'avait exprimé qu'une assez vague tendance démocratique, et il jugeait maintenant sans bienveillance les idées communistes que Marx exposait dans ses articles (210). Marx lui reprocha de ne pas tenir les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de lui, en abandonnant à son tour la revue. Il prit prétexte d'une discussion au sujet de Herwegh, dont Ruge blâmait la légèreté de mœurs, pour rompre avec lui (211). Ses griefs n'étaient du reste pas

(209) Cf. Lettre de Ruge à Köchly. Paris, 25 mars 1844.

(Communiquée par l'Institut Marx Engels Lénine de Moscou.)

« Froebel kann nicht weiter drucken. Ich habe das 1 Heft übernommen und zum Teil bezahlt. Die 400 rl. die es mir kostet, kommen hier in Paris fast wieder heraus, wie die Sache in Deutschland gehen wird, das müssen wir erst abwarten. Hier aber Geld oder einen Buchhändler zu dem Journal zu finden ist fast unmöglich. Ich sage unmöglich, weil ich es versucht habe. Wir suchten die Kölner zu bereden, die nötigen 6000 rl. herzugeben, um ein Jahr zu operieren, sie haben aber sehr weise geantwortet « Sie glauben nicht dass die Jahrbücher erscheinen könnten. »

(210) Cf. Lettre de Ruge à sa mère, 28 mars 1844. *Briefwechsel*, I, p. 341.

« Vor allem schlimm sind die deutschen Communisten ; die alle Leute dadurch befreien wollen, dass sie sie zu Handwerkern machen und das Eigentum durch Gütergemeinschaft und gerechte Verteilung aufzuheben denken, dabei aber für den Augenblick selbst alles Gewicht auf das Eigentum und sonderlich das Geld legen. »

(211) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 15 mai 1844. *Briefwechsel*, I, p. 342.

« Der Hauptübelstand der ganzen Unternehmung war der Mangel an Geld

sans fondements. Ruge, qui le laissait sans ressources tandis qu'il rentrait dans ses débours, lui avait réglé le solde de ce qu'il lui devait en exemplaires de la revue, que Marx eut beaucoup de peine à écouler. Ruge n'agit guère mieux vis-à-vis de Hess qui, ayant perdu sa place de correspondant de la *Gazette de Cologne*, lui avait demandé une avance d'argent à valoir sur ses articles des *Annales franco-allemandes*. Ruge exigea au préalable la remise en gages de ses meubles, puis, comme Hess privé de tout moyen d'existence par suite de la disparition des *Annales*, avait dû rentrer à Cologne au début de mars, il envoya lettre sur lettre pour récupérer une somme de 100 francs, dont Hess lui restait redevable (212).

und die Abgelegenheit von Paris. Marx war mein Mitredakteur, kämpfte immer mit Verlegenheiten und erwartete mit Unrecht seine Hülfe von dem Unternehmen... Die ganze Sache ist fehlgeschlagen und, obgleich ich Froebel 6000 thaler dazu geborgt habe, indem ich mit in das Zürcher Literarische Comptoir als Commanditär getreten bin... so macht mir Marx nun den Verlauf dieser Angelegenheit zum Vorwurf und verlangt so circa ich soll fortfahren Buchhändler zu sein, was ich durch die Verbindung mit Zürich sei, wofür ich mich aber nie gehalten... »

P. 345 : « Er trennte sich durch einen förmlichen Absagebrief von mir und ergriff dazu die Gelegenheit, wo ich mich allerdings vielleicht zu heftig über Herweghs Sybaritismus und Blasiertheit, in der er von seinem öffentlichen Charakter abfällt, ausgelassen hatte. »

(212) Cf. *Die Gesellschaft. Internationale Revue für Sozialismus und Politik. Hrgb. von Hilferding*, 1931. B. I. Heft, II, J. P. Mayer, *Dottore Graziano oder Dr A. Ruge in Paris*. (Manuscrit de Hess ayant trait à ses démêlés avec Ruge, p. 178-179.)

« Als die *Deutsch-Französischen Jahrbücher* in Paris gegründet wurden, liess ich mir von Froebel und Graziano, den Unternehmern dieser Zeitschrift für bereits gelieferte Arbeiten sowie für solche, die ich für diese Zeitschrift noch unter Händen und fast vollendet hatte einen Vorschuss geben. Ich hatte dafür lediglich die positive Verpflichtung übernommen für ihre Zeitschrift zu arbeiten. Von Graziano erhielt ich jedoch den Vorschuss auf meine Arbeiten nicht ohne Unterpfand, ich musste nämlich, weil sich die Herausgabe der Jahrbücher sich in die Länge zog und meine Geldmittel mir damals einen längeren Aufenthalt in Paris nicht erlaubten, diese Stadt verlassen und bei dieser Gelegenheit Herrn Ruge mein Hausgeräte zur Disposition stellen, wogegen ich von ihm den erwähnten Geldvorschuss erhielt. Nicht lange nachher gingen die Jahrbücher ein. Da schrieb mir Graziano, ich möchte einen anderen mit dem Verkauf meiner Möbel beauftragen, und ihm sein Guthaben im Betrag von ungefähr hundert Franken in baarem Geld bezahlen, er brauche Geld u. s. w. A. Ruge, der noch kurz vorher sein Kapital durch glückliche Spekulationen vergrössert hatte, trotzdem aber seinem Mitredakteur K. Marx das wohlverdiente Honorar nicht

Parmi les articles envoyés aux *Annales franco-allemandes*, mais qui ne furent pas publiés, Hess soulignait comme particulièrement important celui où il étudiait « l'essence de l'argent ». Faisant dans cet article une application de la théorie feuerbachienne à l'économie politique, il mettait en relief l'aliénation du travail humain et de la personne humaine dans l'argent, et montrait que cette aliénation constituait le trait essentiel du régime économique et social moderne (213). La société, disait-il, forme le milieu nécessaire à la vie et au devenir de l'homme, qui n'a de réalité véritable que dans et par son activité sociale (214). Le développement de cette activité constitue l'histoire de l'humanité, qui a commencé, du fait de l'isolement et de l'égoïsme des individus, par la destruction de

in baarem Geld sondern in Exemplaren der vom Dottore selber verlegten Jahrbücher auszahlte, Graziano wollte von mir, der ich keineswegs Kapitalien hatte durchaus in « Baar » bezahlt sein und hörte nicht auf mir deshalb von Paris aus Mahnbrieft zu schreiben, in welchen er zugleich die passende Gelegenheit benützte, um gegen den Communismus und die Communisten zu witzeln. »

(213) Cf. *Über das Geldwesen. Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform*, 1845. Band, I, p. 1-34. (Cf. Zlocisti, *op. cit.*, p. 158-187.)

Cf. *Die Gesellschaft*. Jahrgang, VIII, 1913. Heft, 2. J.-P. Mayer. *Dottore Graziano oder Doktor A. Ruge in Paris*.

P. 178 : « Als die *Deutsch-Französischen Jahrbücher* in Paris gegründet wurden, liess ich mir von Froebel und Graziano (Ruge) den Unternehmern dieser Zeitschrift für bereits gelieferte Arbeiten, so wie für solche, die ich für dies Zeitschrift noch unter Händen... hatte einen Geldvorschuss geben... Unter diesen befand sich auch eine Abhandlung über das Geldwesen, welche ich schon grösstenteils der Redaktion der *Deutsch-Franz. Jahrbücher* abgeliefert hatte und die nur deshalb erst 1 1/2 Jahr später in Püttmanns *Rheinische Jahrbüchern* erschien, weil Grazianos *Jahrbücher* kurz nach ihrer Gründung wieder aufhörten... Die besten Schriften die in neuester Zeit über das Geldwesen erschienen sind, haben die von uns aufgestellten Ansichten adoptirt, dass nämlich das Geld in der praktischen Welt dasselbe sei, was der Gott in der theoretischen ist, die jenseitige im Metallgeld « katholisch » verkörperte, im Papiergeld wieder protestantisch verflüchtigte Idee des sozialen Wertes — dass es mit anderen Worten nichts weiter als das Gespenst der unorganisierten, darum unserem eigenen vernünftigen Willen entrückten und uns eben deshalb beherrschenden gegenwärtigen Produktionsweise der menschlichen Gesellschaft ist. »

(214) Cf. Zlocisti, *op. cit.*, p. 160 : « Wie die Luft der Erde die Werkstätte der Erde, so ist der Verkehr der Menschen, die humane Werkstätte, in welchen die einzelnen Menschen, zur Verwirklichung, Bestätigung ihres Lebens oder Vermögens kommen. »

la vraie nature sociale (215). Une organisation rationnelle et harmonieuse de l'activité humaine est devenue maintenant possible, parce que l'homme s'est rendu maître des forces de la nature (216). La misère actuelle, en effet, n'est pas, comme autrefois, la conséquence de la disette mais celle de la surproduction (217). Cette misère tient à ce que, dans l'organisation sociale, l'ordre naturel des choses est renversé : l'individu est devenu une fin en soi, tandis que la société, la collectivité, a été rabaissée au rôle de moyen, d'instrument, dont l'individu se sert pour réaliser ses desseins égoïstes (218). La religion, dans laquelle l'homme aliène son essence en Dieu et fait de celui-ci l'instrument du Moi égoïste, est l'expression théorique de ce renversement, qui trouve son expression pratique dans l'argent.

Par suite de l'organisation sociale actuelle, qui sépare l'homme du fruit de son travail, l'argent, incarnation du

(215) Cf. Zlocisti, *op. cit.*, p. 162 : « Die Entstehungsgeschichte des humanen Wesens oder der Menschheit erscheint zunächst als Selbstzerstörung dieses Wesens... Sie (die Menschen) zerstören sich, weil sie sich im Anfange nur als vereinzelte Individuen erhalten, weil sie nicht als Glieder eines und desselben organischen Ganzen, als Glieder der Menschheit, harmonisch zusammenwirken konnten. »

(216) Cf. *id.*, p. 163 : « Wir können jetzt am Ende dieses brutalen Kampfes um das eigene Wesen, jetzt, wo unser Wesen, theoretisch wenigstens ausgebildet ist, allerdings eine Menschengesellschaft ohne Selbstzerstörung denken und ins Leben einführen, eine vernünftige, organische menschliche Gesellschaft... »

Jetzt können wir es... Die Naturkräfte stehen dem Menschen nicht mehr als fremde, feindliche gegenüber : er kennt und verwendet sie zu menschlichen Zwecken. »

(217) Cf. *id.*, 163.

« Jetzt ist die Menschheit mündig. Nichts hindert sie, ihre Erbschaft, die Frucht der Sklavenarbeiten und elementarischen Kämpfe vieler Jahrtausende, endlich anzutreten ! Ihr gegenwärtiges Elend selbst beweist dies wohl am schlagendsten ; denn es ist nicht die Folge des Mangels sondern des Überflusses an Produktionsvermögen. »

(218) Cf. *id.*, p. 164-165 : « Das Individuum zum Zweck erhoben, die Gattung zum Mittel herabwürdigt : das ist die Umkehrung des menschlichen und des natürlichen Lebens überhaupt... Auf diese (natürliche) Weltordnung ist die natürliche Weltanschauung begründet, welche in der Gattung das Leben selbst, im Individuum dagegen nur das Mittel zum Leben erblickt. Die umgekehrte Weltanschauung herrscht dagegen im Zustande des Egoismus, weil dieser Zustand selbst, der einer verkehrten Welt ist. »

produit de l'activité humaine, est devenu, en effet, une puissance extérieure, étrangère à l'homme, un Dieu que l'humanité adore et auquel elle est asservie (219). L'argent, en qui l'homme aliène son travail, constitue dans la société présente la seule valeur réelle ; pour l'acquérir, l'homme est obligé de se vendre, et la mesure et la manière dont il doit se vendre sont fixées par la loi de la concurrence (220).

Il en résulte un esclavage nouveau, forme aggravée de l'esclavage ancien, où l'homme ne se vendait que contraint et forcé (221). Cet esclavage, qui résulte de l'application pratique du principe chrétien d'aliénation (222), atteste

(219) Cf. Zlocisti, p. 166 : « Das Individuum, welches nicht durch sich für die Gattung sondern durch die Gattung für sich allein leben möchte, muss sich auch praktisch eine verkehrte Welt schaffen. In unserer Krämerwelt ist daher praktisch, wie im christlichen theoretisch, das Individuum Zweck, die Gattung nur Mittel des Lebens. Das Gattungsleben bestätigt sich hier ebenfalls nicht im Individuum und mittelst desselben, es ist auch hier wie im Himmel ausserhalb der Individuen gesetzt und zum Mittel derselben herabgewürdigt : es ist hier das Geld. Was der Gott fürs theoretische Leben, das ist das Geld fürs praktische Leben der verkehrten Welt : das entäusserte Vermögen der Menschen, ihre verschachtelte Lebenstätigkeit. Das Geld ist der in Zahlen ausgedrückte menschliche Wert, es ist der Stempel unserer Sklaverei, das unauslöschliche Brandmal unsrer Knechtschaft — Menschen, die sich kaufen und verkaufen können sind eben Sklaven. »

(220) Cf. *id.*, p. 166 : « Wir mögen uns theoretisch noch so sehr von dem verkehrten Weltbewusstsein emanzipieren, so lange wir nicht auch praktisch aus der verkehrten Welt heraus sind müssen wir... unser Wesen, unser Leben, unsere eigene Lebenstätigkeit fortwährend veräussern um unsere elende Existenz fristen zu können. Wir erkaufen uns fortwährend unsere individuelle Existenz mit dem Verluste unserer Freiheit. »

P. 167-168 : « Das Geld ist das Produkt der gegenseitig entfremdeten Menschen, der entäusserte Mensch... Geld ist was da geltet für menschliche Produktionskraft, für wirkliche Lebenstätigkeit des menschlichen Wesens... Was nicht vertauscht, was nicht verkauft werden kann hat auch keinen Wert. »

(221) Cf. *id.*, p. 168.

(222) Cf. p. 166-167 : « Was der Gott fürs theoretische Leben, das ist das Geld fürs praktische Leben der verkehrten Welt : das entäusserte Vermögen der Menschen, ihre verschachtelte Lebenstätigkeit. Das Geld ist der in Zahlen ausgedrückte menschliche Wert, es ist der Stempel unserer Sklaverei, das unauslöschliche Brandmal unserer Knechtschaft. »

P. 170 : « Das Wesen der modernen Schacherwelt, das Geld, ist das realisierte Wesen des Christentums... 172. Es brauchte nur von Seiten der Politik und Nationalökonomie hinsichtlich des praktischen Lebens zu geschehen, was ehemals von Seiten der Religion und Theologie hinsichtlich des theoretischen Lebens geschah — man brauchte nur mehr die praktische Entäusserung des Lebens ebenso wie die theoretische zum Prinzip zu erheben — so war der himmlische Egoismus auch auf der Erde durchgeführt. »

le triomphe de l'égoïsme et de l'individualisme (223).

Du fait que l'argent est devenu l'être collectif, tout élément humain a été éliminé, aussi bien des personnes que des choses (224). D'une part, en effet, la propriété aliénée en lui a perdu son caractère humain et est sanctifiée dans la mesure même où elle est un instrument du moi égoïste. D'autre part, seul l'égoïsme subsiste chez l'homme ; il est symbolisé par la liberté qui n'est actuellement que la licence accordée à l'homme d'aliéner son être véritable ou de s'approprier celui des autres (225). Ce déchaînement de l'égoïsme a eu pour effet d'engendrer une servitude générale, car tous, aussi bien exploités qu'exploités, sont également esclaves de cette chose morte, l'argent (226), qui, ne pourra jamais constituer un bien véritable, fait de l'union intime de l'objet créé et de celui qui le crée (227).

La séparation, l'isolement qui caractérisent le monde actuel, marquent un retour à l'animalité, la soif de sang étant remplacée par la soif d'argent, fait lui aussi de vie

(223) Cf. Zlocisti *op. cit.*, p. 174 : « Erst jetzt konnte das Prinzip der Sklaverei — die Entäusserung des menschlichen Wesens durch die Isolierung der Individuen und die Herabwürdigung jenes Wesens zum Existenzmittel dieser Individuen — allgemein ins Leben treten. »

(224) Cf. p. 175.

« So wurde denn die « Person » heilig gesprochen, nicht etwa, weil es ein menschliches Wesen — ihr Wesen ist vielmehr ganz und gar von ihr abgezogen, das allgemein Menschliche kommt im Egoismus nicht in Betracht — sondern weil sie ein « Ich » ist ! Andererseits wurde das « Eigentum » heilig gesprochen, auch nicht weil es menschlich — es ist ja eine Sache, und nicht einmal eine übermenschliche, wie Gott im Himmel, sondern eine aussermenschliche — es ist vielmehr heilig, weil es das Mittel zur egoistischen Existenz ist, weil es vom « Ich » gebraucht wird. »

(225) Cf. p. 176.

(226) Cf. p. 177 : « Bei uns ist die Sklaverei keine einseitige mehr, sie ist gegenseitig ; ich mache nicht nur dich, du machst auch mich zum Sklaven... indem wir uns gegenseitig die Mittel zur Freiheit zum Leben entziehen. »

(227) Cf. p. 179 : « Das Geld kann nie und nimmer Eigentum werden... weil gerade das, was den Charakter jedes wahren und wirklichen Eigentums bildet, das innige Verwachsensein von Besitzer und Besitztum hier als das widerwärtigste, verächtlichste Laster erscheint. »

humaine (228). Pour remédier à cet état de choses, il faut que l'esprit collectif revive chez les hommes et règle les relations entre eux : ce sera l'œuvre du communisme, qui naîtra de la grande détresse matérielle et morale, dans laquelle est plongée l'humanité (229).

Dans cet article, Hess ne parvenait pas à dégager une doctrine d'action de la critique du régime économique et social, car il restait dogmatique, et se bornait à opposer au réel sa conception idéale, inspirée de la philosophie altruiste de Feuerbach. Impuissant, comme tous les utopistes, à exposer comment l'organisation sociale nouvelle devait résulter de l'évolution même de l'ancienne organisation, il pensait — tout en montrant cependant que l'aggravation des antagonismes sociaux menaçait de provoquer une révolution (230) — qu'il dépendait du bon vouloir de chacun de mettre fin aux misères humaines, et qu'un geste de cordialité suffirait pour réorganiser la société sur une base rationnelle (231).

(228) Cf. Zlocisti p. 181-182 : « Diese Trennung, Isoliertheit und Zerfallenheit der Individuen ist das Charakteristische der Tierwelt, des Egoismus... Wir sind jetzt soziale Raubtiere, vollendete, bewusste Egoisten, die in der freien Konkurrenz den Krieg aller gegen alle... in der Gewerbefreiheit, die gegenseitige Ausbeutung, den Gelddurst sanktionieren, der nichts anderes als der Blutdurst des sozialen Raubtieres ist. »

(229) Cf. p. 186.

(230) Cf. p. 186 : « Keine Jahrhunderte... Keine Jahrzehnte werden mehr vergehen und die hundertfältig gesteigerten Produktionskräfte werden die grosse Mehrzahl derer, die von ihrer Hände Arbeit leben müssen, ins tiefste Elend gestürzt haben, weil ihre Hände wertlos geworden sind ; während einige wenige, die sich mit der Anhäufung der Kapitalien beschäftigen, im Überflusse schwelgen und in eckler Genusssucht untergehen werden, wenn sie nicht vorher schon der Stimme der Liebe und Vernunft Gehör gegeben oder der Gewalt nachgegeben haben... »

(231) Cf. p. 163 : « Wir brauchen nichts mehr als die Lichtatmosphäre anzuerkennen, nichts mehr als die Wächter der Nacht abzuschaffen um uns allesamt freudig die Hände drücken zu können. »

REMARQUE. — On peut relever dans les articles écrits par Marx pour les *Annales franco-allemandes*, en particulier dans la « Question Juive », maintes idées qui semblent avoir été empruntées à Hess, sans que l'on puisse du reste absolument l'affirmer, car Marx s'en était déjà plus ou moins rapproché dans sa critique de la *Philosophie du Droit* de Hegel.

a) Différence entre le régime des corporations où l'individu est intégré dans

C'est Marx qui devait dégager de la philosophie de Feuerbach une doctrine d'action, en empruntant à Engels sa critique du régime économique et à Hess son application de la théorie feuerbachienne de l'aliénation à l'étude de l'activité économique et sociale.

Dans son manuscrit, *Philosophie et Economie*, qui fut rédigé au printemps et dans l'été 1844, entre les articles des *Annales franco-allemandes* et la *Sainte Famille*, Marx montrait que l'économie politique donnait la clef de tous les problèmes moraux politiques et sociaux (232).

Le phénomène d'aliénation est, disait-il, le phénomène caractéristique de la vie moderne et l'aliénation de l'essence humaine en Dieu n'est que l'expression spirituelle de l'aliénation effective, qui se produit dans l'activité matérielle, dans le travail.

Dans le travail en effet, l'homme extériorise son activité, son moi et cette extériorisation, cette aliénation a pour effet de créer des objets qui lui sont étrangers. Dans l'organisation sociale actuelle, le travail trouve son expression dans la propriété privée qui, en séparant l'activité du sujet de son objet, constitue une véritable aliénation de la vie humaine (233).

Ce régime de la propriété privée est marqué par le règne de la concurrence, la domination de l'argent, l'exploitation de l'homme par l'homme, et son résultat est d'isoler l'homme dans la nature, l'individu dans la société.

la société et le régime de libre concurrence. Cf. Geldwesen (Zlocisti), p. 178. Judenfrage, p. 596-597.

b) Critique des Droits de l'Homme, considérés comme l'expression des droits spécifiques du bourgeois. Cf. Geldwesen, p. 172-173. Judenfrage, p. 593 ;

c) L'argent considéré comme l'essence aliénée de l'homme. Cf. Geldwesen, p. 166. Judenfrage, p. 603.

(Ces rapprochements ont été faits par H. Singer, *Die Theorie des Wahren Sozialismus*, p. 40-45.)

(232) Cf. *Werke*, III, p. 29-172 ; K. Marx, *Ökonomisch-Philosophische Manuscripte aus dem Jahre, 1844*.

(233) Cf. *id.*, p. 82-89.

Pour supprimer cet état de choses, il faut que l'homme ne se sépare pas de son activité et du produit de celle-ci. Cela ne peut se faire que par la transformation complète de l'organisation économique et sociale fondée sur la propriété privée, qui détermine l'aliénation réelle, effective de l'homme (234).

La solution du problème théorique posé par Feuerbach, le retour de l'homme à sa véritable nature, est ainsi une tâche de l'activité non pas simplement spirituelle, mais réelle, pratique de l'homme.

Cette activité n'a pas un caractère arbitraire mais nécessaire car elle résulte non des désirs et des volontés des individus, mais de l'évolution même du régime économique qui, par suite des crises et des antagonismes sociaux, tend à se transformer en régime communiste.

Par la suppression de la propriété privée, le communisme réintègrera l'homme dans la nature et l'individu dans la société, car d'une part le travail ne sera plus séparé de son objet et d'autre part, l'homme, se déprenant de l'égoïsme, qui aura perdu sa raison d'être, donnera à son activité un caractère altruiste (235).

Dans cet ouvrage, Marx, rejetant délibérément toute idée de transcendance, de force spirituelle extérieure et supérieure au réel, réalisait l'unité dynamique de la pensée et de l'être, la synthèse de l'esprit et de la matière, du sujet et de l'objet dans l'activité humaine, conçue comme activité sociale, et il donnait un contenu concret à l'humanisme de Feuerbach, car l'homme, au lieu d'être considéré en soi, en dehors de la société et de l'histoire, était inséré dans l'évolution économique et sociale (236).

Tandis que Marx se dégageait ainsi rapidement de

(234) Cf. Marx, *Werke*, III, p. 82-84.

(235) Cf. *id.*, p. 115-117.

(236) Cf. *id.*, p. 160-161.

l'humanisme abstrait de Feuerbach, Hess ne parvenait guère à dépasser cette doctrine et s'arrêtait à une conception idéaliste et sentimentale du communisme.

Après son retour à Cologne, Hess, éloigné de Marx et de ce centre de pensée et d'action socialistes qu'était Paris, se lia d'amitié avec Karl Grün (237), et élaborait avec lui la doctrine du « Vrai socialisme » qui devait connaître une grande vogue jusqu'en 1848.

Partant du principe que l'homme « vrai » est celui dont le caractère et le mode de vie est conforme à celui de l'espèce, Hess se demandait si l'homme actuel est « vrai », si l'histoire montre qu'il y a un développement vers la réalisation de la véritable nature humaine, à quel stade de ce développement se trouve l'humanité, et quels sont les moyens propres à l'accélérer. A la différence de Marx, qui cherchait dans la réalité économique les causes de l'évolution sociale, Hess, fidèle en cela à la philosophie spéculative, croyait que cette évolution s'effectuait d'abord dans la conscience humaine et avait sa raison profonde dans la pensée. La philosophie restait ainsi chez lui l'élément essentiel du progrès, et, tout en reprochant à Feuerbach de limiter la libération de l'humanité à son émancipation spirituelle, il ramenait, lui aussi, en dépit de son affirmation répétée de tendre résolument à l'action, l'activité sociale à la pensée, car il se contentait de poser abstraitement, à la manière des utopistes, son idéal en face de la réalité.

Cette différence fondamentale, qui le sépare de Marx, apparaît nettement dans les deux écrits qui marquent le terme de leur évolution spirituelle dans leur période Jeune Hégélienne : le catéchisme communiste « Questions

(237) Karl Grün, écrivain libéral converti en mars 1844 au socialisme, séjourna à Cologne de juillet à novembre 1844. Il dirigeait alors le *Weseler Sprecher* auquel Hess collabora.

et réponses » publié par Hess, dans le *Vorwärts* (238), en décembre 1844, et les thèses de Marx sur Feuerbach, rédigées, en mars 1845.

Dans ce catéchisme, qui est une première ébauche du *Manifeste Communiste* (239), Hess étudie, d'un point de vue dogmatique, les différentes catégories économiques et sociales, pour en dégager sa doctrine communiste.

Dans une société bien organisée, dit-il, le travail se confond avec le plaisir, car il est activité libre ; sous le régime de la propriété privée, le travail est imposé à l'homme qui, au lieu de vivre une vie conforme à sa nature, est réduit à l'esclavage et ravalé au rang d'animal (240).

Cet esclavage, à la fois matériel et moral, de l'homme se traduit par le règne de l'argent, en qui s'incarne le travail aliéné. Ce règne de l'argent durera aussi longtemps que la société ne sera pas organisée, et que l'homme restera pour son semblable un objet d'exploitation. Dans la société organisée, l'homme, n'ayant pas besoin de se vendre pour vivre, pourra développer librement son activité, et celle-ci, au lieu de se traduire par la vile concurrence, s'exprimera par une harmonieuse collaboration entre les hommes (241).

Cette harmonie ne peut exister dans la société actuelle, où les richesses sont accaparées par une minorité au détriment de la collectivité. De là résulte l'opulence des

(238) Lettre de Hess à Marx. Cöln, 17-1-1845 : « Er (G. Jung) schrieb mir auch, dass meine « Fragen und Antworten » im Vorwärts abgedruckt worden seien, was ich kaum glaube. Wenn dem aber so ist, so machen Sie doch, dass ich nicht als Verfasser derselben bekannt werde, da dies mir unter den bekannten Umständen, so lange ich hier bin, unlieb wäre. »

Réédition à la fin de ce livre p. 109-118.

(239) A la réunion des communistes de Londres en octobre 1847, où fut décidée la rédaction d'un *Manifeste Communiste*, Hess envoya une « Profession de foi » critiquée par Engels qui rédigea un premier *Manifeste* sous forme de catéchisme et l'envoya à Marx.

(240) Cf. *Vorwärts*, 21 déc. 1844. Von der Arbeit und dem Genuss.

(241) Cf. *id.*, 28 déc. 1844. « Von dem Gelde und der Knechtschaft. »

uns et la misère des autres. Une société bien organisée doit au contraire assurer à chaque individu, en même temps que le libre développement de son activité, une part légitime des richesses. Il lui faut, à cet effet, avoir recours à l'éducation, qui détruit en l'homme les mauvais instincts, et à l'organisation du travail, qui lui permet d'administrer elle-même les richesses et de les répartir entre les individus, non pas d'une façon égale mais selon leurs capacités et leurs besoins (242).

Ce catéchisme, qui constituait un amalgame confus d'idées feuerbachiennes et proudhoniennes, — nécessité de libérer l'homme de l'égoïsme et de l'individualisme et de fonder la liberté sur la propriété équitable (243) — marquait plutôt un recul qu'un progrès des idées de Hess, et un retour à ce vague humanisme feuerbachien, dont Marx se libérerait définitivement dans ses thèses sur Feuerbach (244).

Feuerbach, disait-il, a voulu réaliser l'unité de la pensée et de l'être, du sujet et de l'objet en partant de la réalité concrète du monde sensible. Mais il considère celui-ci sous la forme de connaissance, sans l'intégrer dans l'activité humaine, or ce n'est que par son activité concrète, par son travail, que l'homme réalise la synthèse du monde extérieur et du Moi, en adaptant la Nature à ses besoins (Thèses I, II, III).

Feuerbach a bien dénoncé le dédoublement qui s'opère dans la religion, où un monde idéal s'oppose au monde réel, mais il ne s'est pas demandé la raison de ce dédoublement et n'a pas vu qu'il résultait de l'organisation sociale. Il a bien posé en principe que l'homme doit reprendre en lui son essence aliénée, mais comme il sépare la réalité concrète de l'activité humaine, il est incapable de la

(242) Cf. *Vorwärts*, 28 déc. 1844. « Vom Vermögen und von der Freiheit. »

(243) Cf. la possession de Proudhon.

(244) Cf. Marx, *Werke*, V, p. 533-535.

transformer et de montrer comment son principe peut être appliqué en fait. (Thèses IV et V.)

Pour transformer l'homme il ne faut pas, comme Feuerbach, le considérer en soi, en dehors de l'histoire, il faut au contraire l'intégrer dans son milieu social, qui, seul, lui donne une existence véritable et modifier celui-ci. (Thèses VI, VII, VIII, IX, X.) C'est là le but que se propose le matérialisme nouveau qui, à la différence de l'ancien, ne se contente pas de comprendre le réel, mais veut le changer. Thèse XI. « Les philosophes se sont bornés jusqu'ici à donner différentes interprétations du monde : ce qui importe c'est de le transformer. »

Dans ces thèses, Marx établissait le fondement du matérialisme historique qui considère que l'histoire de l'humanité est constituée par l'adaptation de l'homme à son milieu, adaptation qu'il réalise par la production économique, par le travail social.

Par cette doctrine du matérialisme historique, sur laquelle il fondait son communisme, Marx résolvait les deux problèmes auxquels les Jeunes Hégéliens s'étaient jusqu'alors heurtés sans pouvoir leur donner de solution : le problème du passage de la philosophie à l'action et celui de la transformation du radicalisme philosophique en une doctrine sociale.

Il dépassait ainsi Hess condamné à échouer dans sa tentative de résoudre le problème social par le procédé feuerbachien. Considérant en effet, comme Feuerbach, l'homme d'un point de vue absolu, en dehors de l'évolution historique, et conservant à l'espèce humaine, à l'être collectif un caractère métaphysique, il donnait à l'activité humaine, qu'il ne réussissait pas à intégrer dans le réel, une forme morale et sa doctrine aboutissait ainsi, comme celle de Feuerbach, à une vague religion du bonheur et de l'amour universels.

* *

Le rôle dirigeant de Hess était désormais fini et, après avoir été le maître de Marx et de Engels, il allait devenir leur disciple et se rallier à leur doctrine.

Son action n'en avait pas moins été considérable et même, à certains égards, décisive dans l'évolution de la Gauche hégélienne.

Sa doctrine, comme celle de tous les réformateurs sociaux, était née d'un sentiment de réprobation vis-à-vis d'une organisation sociale, qui condamnait le peuple à la misère ; il avait cru tout d'abord que le salut viendrait d'un retour à la vraie religion, de l'union en Dieu et il se donnait comme le prophète d'une fraternité universelle, qui rendrait aux hommes le bonheur en rétablissant l'égalité primitive.

Amené à participer au mouvement de la Gauche hégélienne, il avait d'abord appuyé le radicalisme philosophique en critiquant le système conservateur de Hegel et en dégageant de celui-ci une doctrine d'action, inspirée comme la philosophie critique de Bauer, de la théorie de Fichte. Mais au lieu de verser comme Bauer dans le subjectivisme et l'individualisme, il avait donné ensuite à cette doctrine un contenu social, en l'adaptant à la philosophie de Feuerbach, vers laquelle le portait le spinozisme, qui l'avait initié à la philosophie.

Gardant de la philosophie critique le principe de liberté, qui répondait à sa tendance d'intellectuel désireux de sauvegarder son indépendance, il associait ce principe à celui d'égalité et transformait la philosophie critique en communisme, en montrant que seule l'abolition de la propriété privée pourrait supprimer l'égoïsme et permettre à l'homme de mener une vie conforme à sa vraie nature.

Enfin dans son article sur l'essence de l'argent, il faisait

une application à la critique de l'économie politique de la théorie de l'aliénation de Feuerbach, application dont Marx allait s'inspirer pour établir sa doctrine du matérialisme historique et du communisme « scientifique ».

Mais il devait être bientôt dépassé, dans la voie même où il avait guidé Marx.

D'une part, en effet, il avait l'âme d'un visionnaire, d'un prophète et sa pensée, qui procédait d'intuitions souvent profondes, avait peine à s'organiser en raisonnements et à s'exprimer en concepts clairs. D'autre part, n'ayant pas réussi comme Marx à intégrer la pensée et l'être dans l'activité sociale, l'action demeurait chez lui sur le plan de la pensée ; l'homme, considéré en soi, restait une entité abstraite et l'évolution, au lieu d'être engendrée par la nature même des choses, par l'organisation économique et sociale, était subordonnée à des principes établis *a priori*.

Alors que Marx transformant la philosophie en action sociale et appuyant celle-ci sur la critique de l'économie politique, adaptait l'évolution de l'idée à celle de la réalité, Hess ne parvenait pas à réaliser cette synthèse et son communisme demeurait de ce fait une idéologie abstraite et sentimentale. Son sort fut celui de tous les précurseurs qui laissèrent à d'autres la gloire de mener à terme ce qu'ils avaient entrepris. Il lui reste le mérite d'avoir été en Allemagne, avec Weitling, le premier pionnier du socialisme et d'avoir ainsi frayé la voie à Marx et Engels, qui devaient achever d'édifier la doctrine dont il leur avait donné l'idée première.

Vorwärts, n^o 202, 21 Dez. 1844

PARISER DEUTSCHE ZEITSCHRIFT

Frage und Antwort

Von der Arbeit und dem Genuss

P. 3 : 1) Was heisst arbeiten ?

Ein jedes Umwandeln der Stoffe für das Leben der Menschheit heisst arbeiten oder wirken, schaffen, hervorbringen, erzeugen, produzieren, handeln, tätig sein, kurz leben ; denn in Wahrheit arbeitet Alles, was da lebt, wie denn auch in Betreff des menschlichen Lebens nicht nur Kopf und Hände, sondern auch alle anderen Glieder und Organe des menschlichen Körpers die Stoffe, welche sie von aussen empfangen, für das Menschenleben umwandeln, z B der Mund, indem er den empfangenen Stoff für den Magen, dieser wiederum, indem er das Empfangene für das Blut verarbeitet u. s. w., d. h. jedes Organ des menschlichen Körpers, wie jedes Glied der menschlichen Gesellschaft produziert für das Ganze, oder arbeitet, schafft, indem es nur zu konsumieren, zu geniessen scheint, und geniesst wiederum sein eigenes Leben, indem es nur für das Ganze zu arbeiten oder zu produzieren scheint. Diese Harmonie von Arbeit und Genuss findet aber nur im organisch eingerichteten, im organisirten Leben statt, nicht im unorganisirten, wie wir sogleich sehen werden.

2) Welche Arten von Arbeiten gibt es ?

Organisirte und unorganisirte. Mit anderen Worten

es gibt freie Tätigkeit und gezwungene Arbeit, oder freie Arbeit und Zwangsarbeit.

3) Was ist freie Tätigkeit und was ist gezwungene Arbeit ?

Freie Tätigkeit ist Alles, was aus innerm Antriebe, Zwangsarbeit dagegen Alles, was aus äusserm Antriebe oder Noth geschieht.

P. 4 : Erfolgt die Arbeit aus innerm Antriebe, so ist sie eine Lust, die den Lebensgenuss fördert, eine Tugend, die ihren Lohn in sich selbst findet. Erfolgt sie dagegen aus äusserm Antriebe, so ist sie eine Last, welche die Menschennatur erniedrigt und erdrückt, ein Laster, welches nur um schnödes Sündenlohn ausgeübt wird, so ist sie Lohn-und Sklavenarbeit. Der Mensch, welcher den Lohn für seine Arbeit ausserhalb seiner selbst sucht, ist ein Sklave, der für fremde Zwecke thätig ist, eine leblose Maschine, welche getrieben wird.

4) Welche von beiden Arten versteht man heutzutage unter Arbeit ?

Die gezwungene Arbeit.

5) Wie heisst gegenwärtig die freie Tätigkeit ?

Sie heisst entweder Genuss oder Tugend.

6) Was versteht man heutzutage unter Genuss ?

Das Leben nach gewissen sinnlichen Neigungen, ohne Rücksicht auf die ganze Menschennatur.

7) Was versteht man heutzutage unter Tugend ?

Das Leben nach gewissen geistigen Neigungen ohne Rücksicht auf die ganze Menschennatur.

8) Können wir heutzutage unserer ganzen Menschen- natur gemäss thätig sein, oder unser menschliches Leben wahrhaft geniessen ?

In keiner Weise. Fast jede Tätigkeit wird in unsrer Gesellschaft nicht aus dem innern Antriebe unserer Menschennatur, nicht aus Lust und Liebe zur Arbeit, sondern

aus einem äussern Antriebe, in der Regel aus Noth oder des Geldes wegen verrichtet — andererseits sind jene Lebenstätigkeiten, welche wir aus innerm Antriebe verrichten, jene, die wir Genuss oder Tugend nennen, so beschaffen, dass sie dem wahren Lebensgenuss der Menschennatur, fast noch mehr schaden, als dies durch die Zwangsarbeit geschieht. Die Unmässigkeit in der Befriedigung gewisser sinnlicher oder geistiger Lebensthätigkeiten, diese Unmässigkeit, welche nicht der Menschennatur entspricht und zu welcher der Mensch sich jetzt nur hingezogen fühlt, weil seine Natur nicht ganz entwickelt, sondern unterdrückt wird, sie verursacht, dass alle freie Lebenstätigkeit der jetzigen Menschen einen unmenschlichen oder thierischen Charakter annimmt. So wird das Trinken zum Saufen, der Gattungsakt oder die Geschlechtsliebe zur ausschweifenden Wollust, das Ausruhen von anstrengenden Arbeiten zur Trägheit, die Gelehrsamkeit zur Pedanterie, die Religion zur Frömmelei, die Tugend zur Selbstpeinigung u. s. w. Alle die sinnlichen sowohl, wie die geistigen Neigungen, arten nur deshalb in Unmässigkeit aus und werden zur Sucht, weil nicht die ganze menschliche Natur entwickelt, vielmehr unterdrückt und ausgeartet ist. Die Sucht macht sich aber auf Kosten aller anderen Neigungen der menschlichen Natur geltend und würdigt den Menschen zum Thier herab, das auch nur einseitige Triebe hat.

9) Ist es möglich, dass alle Menschen ihrer Natur gemäss leben und wirken ?

Es ist nicht nur möglich, sondern das Gegentheil wäre unmöglich, wenn die menschliche Natur in allen Menschen entwickelt und nicht durch die gesellschaftlichen Verhältnisse gewaltsam unterdrückt würde.

10) Welche Arten von Arbeit sind in einer Gesellschaft möglich, wo die menschliche Natur in allen Menschen

entwickelt wird und wo jeder Mensch alle seine Fähigkeiten anwenden kann ?

In einer solchen Gesellschaft ist keine andere als die freie Tätigkeit möglich.

11) Welche Arten von Arbeit sind in einer Gesellschaft möglich, wo weder die Menschen vollständig entwickelt, noch auch die entwickelten menschlichen Kräfte angewendet werden können ?

In einer solchen Gesellschaft ist nichts anderes als Zwangsarbeit, Müssiggang, Genuszsucht und falsche Tugend möglich.

12) Können in unserer heutigen Gesellschaft alle menschlichen Kräfte entwickelt und die entwickelten Kräfte angewendet werden ?

In keiner Weise. Wir sind gehemmt so wohl in unsrer Entwicklung, wie in der Anwendung unsrer Fähigkeiten und Kräfte. Eine allgemeine Erziehung und Bildung, so wie der Austausch und Gebrauch unsrer Kräfte ist in unsrer Gesellschaft unmöglich. Die meisten Kräfte des Menschen bleiben unentwickelt und die entwickelten werden in der Regel unterdrückt. Das Leben der Menschen in der heutigen Gesellschaft ist daher meistens in gezwungene Arbeit, Entsagung und Genuszsucht getheilt. Hier schwelgt man, dort darbt man ; bald drückt der Mangel, bald der Überfluss den Menschen zum Thier herab.

13) Warum ist in der heutigen Gesellschaft die Entwicklung und die Auswendung unsrer menschlichen Kräfte unmöglich ? Weil wir uns gegenwärtig zu Sklaven machen, indem wir uns, oder was dasselbe ist, alle unsere menschlichen Kräfte kaufen oder verkaufen.

FRAGEN UND ANTWORTEN

Von dem Gelde und der Knechtschaft

P. 3 : 1) Was ist Geld ?

Es ist der in Zahlen ausgedrückte Werth menschlicher Tätigkeit, der Kaufpreis oder Tauschwert unsres Lebens.

2) Kann die Tätigkeit der Menschen in Zahlen geschätzt werden ?

Die menschliche Tätigkeit ist ebenso wenig, wie der Mensch selbst zu bezahlen ; denn die menschliche Tätigkeit ist das menschliche Leben, dieses aber kann durch keine Summen Geldes aufgewogen werden : es ist unschätzbar.

3) Was ist der, welches für Geld verkauft werden kann oder sich selbst für Geld verkauft ?

Wer verkauft werden kann ist ein Sklave, und wer sich selbst verkauft ist eine Sklavenseele.

4) Was müssen wir aus dem Dasein des Geldes schliessen ?

Wir müssen das Dasein der menschlichen Sklaverei daraus schliessen, denn es ist selbst das Zeichen der menschlichen Sklaverei, weil es der in Zahlen ausgedrückte menschliche Werth ist.

5) Wie lange noch werden die Menschen Sklaven bleiben und sich mit allen ihren Fähigkeiten für Geld preisgeben ?

Sie werden es solange, bis jedem Menschen die Mittel,

welcher er bedarf, um in menschlicher Weise leben und wirken zu können, von der Gesellschaft geboten und verbürgt werden, damit der einzelne nicht mehr nöthig hat, sich alle diese Mittel auf eigene Faust zu verschaffen und zu diesem Zwecke seine Tätigkeit zu verkaufen, um dafür andrer Menschen Tätigkeit zu kaufen. Dieser Menschenhandel, diese gegenseitige Ausbeutung, dieser sogenannte Privaterwerb, kann durch kein Dekret, er kann nur durch Bildung der gemeinsamen Gesellschaft aufgehoben werden, in welcher jedem die Mittel geboten werden, seine menschlichen Fähigkeiten zu entwickeln und anzuwenden.

6) Ist in der so gebildeten Gesellschaft das Dasein des Geldes möglich oder denkbar ?

Eben so wenig, wie das Dasein der menschlichen Sklaverei. Wenn die Menschen sich nicht mehr mit ihren Kräften und Fähigkeiten gegenseitig zu verschachern nötig haben, dann brauchen sie auch ihren Wert nicht mehr nach Zahlen zu schätzen, nicht mehr zu zählen und zu bezahlen. An die Stelle des in Zahlen geschätzten menschlichen Werts tritt alsdann der wahre, unschätzbare, menschliche Werth an die Stelle des Zinswuchers das Wuchern der menschlichen Fähigkeiten und Lebensgenüsse, an die Stelle eines feindseligen Konkurrenzkampfes mit unehrlichen Waffen ein harmonisches Zusammenwirken und edler Wettkampf — an die Stelle des Ein-Mal-Eins, Kopf und Herz und Hände freier, tätiger Menschen.

Vom Vermögen und von der Freiheit

1) Was ist Vermögen ?

Vermögen nennen wir die Früchte der Natur und Erzeugnisse der Arbeit, die als Mittel zum menschlichen Leben, zur menschlichen Thätigkeit dienen.

P. 4 : 2) Kann der Einzelne ohne Mitwirkung seiner Nebenmenschen und der Naturkräfte Vermögen schaffen ?

Nein der einzelne Mensch mit allen seinen Kräften, Fähigkeiten und Mitteln, ist selbst nur ein Erzeugnis der Natur und der menschlichen Gesellschaft ; er vermag für sich allein als Vereinzelter Nichts, kann daher noch viel weniger vereinzelt ein Vermögen hervorbringen. Der Mensch kann nur im Zusammenhang mit der Natur und mit der Menschheit leben und wirken.

3) Wer bringt also das Vermögen hervor ?

Die Natur und die menschliche Gesellschaft.

4) Sind die Früchte der Natur Eigenthum eines einzelnen Individuums ?

Nein sie sind Gemeingut der Gesamtheit.

5) Sind die Erzeugnisse der menschlichen Gesellschaft Eigenthum eines Einzelnen ?

Nein sie sind Eigenthum der Gesellschaft.

6) Was ist der, welcher die Erzeugnisse der Gesellschaft und die Früchte der Natur für sich allein sammelt und aufhäuft ?

Er ist ein Räuber, er entzieht der Gesellschaft, was ihr angehört und worüber sie im Interesse aller schalten und walten muss. Er ist ein Mörder, denn indem er seinen Nebenmenschen die Mittel raubt, ohne welche sie nicht leben und wirken können, raubt er ihnen damit zugleich das Leben oder die Freiheit.

7) Was ist in der gemeinsamen Gesellschaft Eigenthum des Einzelnen ?

Der verbürgte Besitz dessen, was er zu seinem Leben und Wirken bedarf.

8) Wird in unsrer heutigen Gesellschaft den einzelnen Menschen dasjenige verbürgt, was sie zu ihrem Leben und Wirken bedürfen ?

Es wird ihnen nur der Besitz dessen verbürgt, was

sie sich unter gewissen gesetzlich bestimmten Formen äusserlich aneignen und gegenseitig entziehen, was sie nämlich durch Sklavendienst oder Lohnarbeit, durch Erbschaft, Schenkung, Zinsenwucher, Glücksspiel, Börsenspiel, Schacher und durch gesetzlichen Betrug zufällig erwerben.

9) Kommen die einzelnen Menschen durch diesen Erwerb, zum Besitz dessen, was sie zu ihrem Leben und Wirken bedürfen ?

Das Elend, die Unwissenheit und viehische oder richtiger unmenschliche Versunkenheit derer, die in Müssiggang schwelgen und derer, die erwerben, betrügen und Sklavenarbeit verrichten, geben hierauf die Antwort.

10) Wird demnach in unsrer Gesellschaft Jedem das seinige verbürgt ? In keiner Weise..

11) Kann denn aber ohne verbürgtes Eigenthum von Freiheit die Rede sein ?

Ohne verbürgtes Eigenthum kann nur Willkür herrschen.

12) Was ist Freiheit ?

Frei ist dasjenige Wesen, welches seiner eignen Natur keinen Zwang anzuthun braucht, sondern seiner Natur gemäss leben und wirken, sein Wesen ungehemmt bethätigen kann.

13) Kann der Mensch in unsrer Gesellschaft seiner Natur gemäss leben und wirken ?

Er muss seiner Natur stets Zwang anthun. Bald kann er seinen Wissenstrieb, bald seinen Kunsttrieb, bald seinen Trieb zu mechanischer Arbeit, bald seinen Appetit, ja seinen Hunger und Durst und seine ersten körperlichen Lebensbedürfnisse nicht befriedigen.

14) Wodurch wird den Menschen ihre Freiheit und ihr wahres Eigenthum oder ihr Vermögen wirklich verbürgt ?

Dies geschieht zunächst durch die Erziehung.

15) Was ist unter Erziehung zu verstehen ?

Erstens die körperliche Ausbildung, welche die Grundlage zu jeder weitem Ausbildung ist. Sie fängt schon im Mutterleibe an. Zweitens die allgemein menschliche Bildung in öffentlichen Erziehungsanstalten, wo die Keime zu jeder menschlichen Tugend und Fähigkeit gepflanzt und gepflegt werden — Aus dieser Pflanzschule werden die Zöglinge in diejenigen Wirkungskreise eingeführt, zu welchen sie besondere Lust und vorherrschendes Talent zeigen. Hier wird die gesellschaftliche Erziehung des Menschen vollendet.

16) Was muss ferner geschehen, um allen Menschen ihr wahres Eigenthum und ihre Freiheit zu verbürgern ?

Das gesellschaftliche Vermögen darf nicht von Einzelnen erworben und dem Zufalle überlassen, es muss von der Gesamtheit verwaltet und jedem das seinige zuerteilt werden.

17) Nach welchen Gesetzen muss das Gesellschaftliche Vermögen verwaltet und der Produktaustausch geleitet werden ?

Nach den Gesetzen der Menschlichen Natur und ihrer Bedürfnisse.

18) Ist es der menschlichen Natur gemäss, dass ein Mensch gerade wie der andere und dass Jeder stets in derselben Weise thätig sei ?

Es ist im Gegenteil der menschlichen Natur gemäss, dass die freie Tätigkeit oder der Lebensgenuss bei dem Einen nicht wie bei dem Andern, auch bei einer und derselben Person nicht stets einerlei, sondern sehr verschieden ist.

19) Ist es der menschlichen Natur gemäss, dass alles Vermögen vertheilt werde, so dass alle dieselben Mittel zu ihrer Tätigkeit, zu ihrem Leben erhalten ?

Es ist im Gegenteil der menschlichen Natur gemäss, dass die Mittel zum Leben oder zur Tätigkeit verschieden vertheilt werden, so dass jeder stets diejenigen Mittel erhält, deren er zu seiner jedesmaligen Lebenstätigkeit bedarf (1).

20) Werden keine Übelstände daraus erfolgen, dass die Freiheit allein die Tätigkeit bestimmt ?

Wenn alle Menschen menschlich erzogen, wenn ferner in jedem die besonderen Fähigkeiten ausgebildet sind, und wenn auch endlich Jedem die Mittel geboten werden, um seine Fähigkeiten anzuwenden, dann hat sich die menschliche Gesellschaft nach den Gesetzen ihrer Natur organisirt, dann ist sie ein einziger lebendiger Körper, in welchem jeder Teil allseitig ausgebildet und mit dem Ganzen organisch verwachsen ist, und daher ohne Noth und Zwang seine Funktionen aus innerem Lebenstriebe verrichtet.

(1) Solcherweise stehen alsdann Alle auf einem und dem nämlichen unerschütterlichen Lebensboden, auf dem Boden der verhältnissmässigen Gleichheit. Daher Arbeit nach der Fähigkeit und Genuss nach dem Bedürfnis, die Form des vernünftigen Vereins ist.

VU LE 5 JANVIER 1934,
Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
L'Assesseur,
J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES

- 1) *Die Heilige Geschichte der Menschheit von einem Jünger Spinozas* ; Stuttgart, Hallberger, 1837 ; in-16°, 346 p.
- 2) *Die europäische Triarchie* ; Leipzig, O. Wigand, 1841 ; in-8°, 185 p.
- 3) « Gegenwärtige Krise der deutschen Philosophie ». *Athenæum, Zeitschrift für das gebildete Deutschland*, n° 40 ; Berlin, 9 oct. 1841, réédité par Th. Zlocisti. — *Moses Hess. Sozialistische Aufsätze*. Berlin, Weltverlag, 1921 ; in-8°, 233 p. cf. p. 8-11.
- 4) *Articles de la Rheinische Zeitung*.
 - a) *Das Rätsel des 19. Jahrhunderts*. Beiblatt, n° 109, 19 Avril 1842.
 - b) *Deutschland und Frankreich in bezug auf die Zentralisationsfrage*. Beiblatt, n° 137, 17 mai 1842.
 - c) *Die Tagespresse in Deutschland und Frankreich*. Beiblatt, n° 163, 12 juin 1842.
 - d) *Correspondance*. Köln, 24 Juni, n° 177, 26 juin.
 - e) *Religion und Sittlichkeit*. Beiblatt, n° 216, 4 août 1842.
 - f) *Die politischen Parteien in Deutschland*. Beiblatt, n° 254, 11 sept. 1842.
 Articles réédités par Th. Zlocisti, *op. cit.*, p. 12-36.
- 5) *Articles des Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz* publiés par G. Herwegh. Zürich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1843.
 - a) *Philosophie der Tat* vom Verfasser der europäischen Triarchie.
 - b) *Sozialismus und Kommunismus*, vom Verfasser der europäischen Triarchie.
 - c) *Die eine und ganze Freiheit*.
 Les deux premiers articles ont été réédités par Th. Zlocisti, *op. cit.*, p. 37-60 et 60-78.
- 6) *Correspondances de la Kölnische Zeitung*, 1843.

N° 231, 19 août 1843 : « Paris 15 August ».

N° 235, 23 août 1843 : « Paris 20 August ».

N° 248, 5 sept. 1843 : « Paris 5 September ».

N° 270, 27 sept. 1843 : « Paris 23 September ».

N° 287, 14 oct. 1843 : « 10 Oktober ».

Réédités par Th. Zlocisti, *op. cit.*, p. 79-87.

- 7) Article des *Deutsch-Französische Jahrbücher*, publiés par A. Ruge et K. Marx. Paris, 1844. Heft, I-II, *Briefe aus Paris*, réédité par Th. Zlocisti, *op. cit.*, p. 87-97.
- 8) Article du *Vorwärts. Pariser deutsche Zeitschrift*, 21 et 28 déc. 1844. *Frage und Antwort*.
- 9) Article des *Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform*, publiés par H. Püttmann. Darmstadt, 1845, t. I, p. 1-34. *Über das Geldwesen*, réédité par Th. Zlocisti, *op. cit.*, p. 158-187.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) Th. Zlocisti, *Moses Hess. Der Vorkämpfer des Sozialismus*. Berlin, Weltverlag, 1921, in-8°, 441 p.
- 2) D. Koigen, *Zur Vorgeschichte des modernen philosophischen Sozialismus in Deutschland*. Berne, 1921, in-8°, 312 p.
- 3) G. Mayer, *Die Anfänge des politischen Radikalismus im vormärzlichen Preussen*, *Zeitschrift für Politik*. Berlin, 1913 ; B. VI, p. 1-113.
- 4) I. Goitein, *Probleme der Gesellschaft und des Staates bei M. Hess*. Beiheft zum Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung ; Leipzig, 1926. Jahrgang, XII, p. 105-155.
- 5) K. Mielke, *Deutscher Frühsozialismus. Gesellschaft und Geschichte in den Schriften von Weitling und Hess*. Forschungen zur Geschichts- und Gesellschaftslehre. Hrgb. von K. Breysig ; Stuttgart, 1931, Heft, IV ; XII + 199 p.
- 6) Hammacher, *Zur Würdigung des wahren Sozialismus*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. Leipzig, 1910 ; Jahrgang, I, p. 41-96.
- 7) H. Singer, *Die Theorie des Wahren Sozialismus. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des wissenschaftlichen Sozialismus in Deutschland*. Quakenbruck, 1930 ; in-8°, 80 p.

REMARQUE. — Pour la bibliographie générale du mouvement de la Gauche Hégélienne. Cf. A. Cornu, *La Jeunesse de K. Marx* (1817-1845). Paris, Alcan, 1934.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
CHAPITRE I. — L'enfance.....	I
CHAPITRE II. — Un rêve messianique et social. — <i>L'histoire sacrée de l'humanité</i> (1837)	8
CHAPITRE III. — <i>La Triarchie européenne</i> (1841).	23
CHAPITRE IV. — <i>La Gazette Rhénane</i> (1842).....	50
CHAPITRE V. — M. Hess et l' « humanisme » de Feuerbach »	69
CHAPITRE VI. — M. Hess et K. Marx. — Le socia- lisme « vrai » et le socialisme « scientifique »...	86
Le catéchisme communiste de Hess. « Frage und Antwort »	109
BIBLIOGRAPHIE	121

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris
